

traduite et
présentée par

Jean
Renaud

préface de
Régis
Boyer

la Saga des Féroïens



Aubier Montaigne

Table des matières

INTRODUCTION.....	4
<i>La Saga des Féroïens</i>	11
Chapitre 1	11
Chapitre 2	11
Chapitre 3	13
Chapitre 4	15
Chapitre 5	16
Chapitre 6	17
Chapitre 7	19
Chapitre 8	21
Chapitre 9	21
Chapitre 10	22
Chapitre 11	23
Chapitre 12	24
Chapitre 13	25
Chapitre 14	26
Chapitre 15	27
Chapitre 16	28
Chapitre 17	29
Chapitre 18	30
Chapitre 19	33
Chapitre 20	35
Chapitre 21	35
Chapitre 22	38
Chapitre 23	39
Chapitre 24	40

Chapitre 25	43
Chapitre 26	44
Chapitre 27	46
Chapitre 28	47
Chapitre 29	48
Chapitre 30	50
Chapitre 31	51
Chapitre 32	52
Chapitre 33	53
Chapitre 34	54
Chapitre 35	54
Chapitre 36	55
Chapitre 37	56
Chapitre 38	57
Chapitre 39	59
Chapitre 40	61
Chapitre 41	62
Chapitre 42	63
Chapitre 43	64
Chapitre 44	65
Chapitre 45	65
Chapitre 46	68
Chapitre 47	69
Chapitre 48	69
Chapitre 49	73
Chapitre 50	75
Chapitre 51	76

Chapitre 52	77
Chapitre 53	78
Chapitre 54	78
Chapitre 55	79
Chapitre 56	80
Chapitre 57	81
Chapitre 58	83
Chapitre 59	85
<i>Annexe : « Les Götuskeggjar »</i>	87

INTRODUCTION

Lorsqu'ils fondèrent en Islande une sorte de république indépendante qui se dota, en 930, d'un parlement - l'Althing -, les colons, norvégiens pour la plupart, avaient conservé leur goût pour les formes alors florissantes en Scandinavie de la poésie eddique et scaldique. Leur christianisation, en 999, leur apporta en outre l'alphabet latin, bien plus maniable que les runes, et ceci contribua à l'expansion d'une très riche littérature écrite tout à fait originale : les sagas.

Les Islandais avaient la passion de l'histoire : ils consignèrent ainsi par écrit celle des rois de Norvège, celle des plus fameux de leurs compatriotes, chefs ou évêques, celle des premiers colons et de leurs descendants, celle enfin de leurs héros légendaires. Et cette intense activité littéraire qui se fit à partir d'environ 1100 avec l'Íslendingabók (Livre des Islandais) d'Ari Thorgilsson et les premières versions du Landnámabók (Livre de la colonisation), allait se poursuivre sans faillir jusqu'au XIVe siècle. Les sagas les plus anciennes connues furent composées par des Islandais en Norvège. L'une date d'environ 1170 : intitulée Hryggjarstykki, elle est l'œuvre d'Eiríkr Oddson, mais il n'en reste malheureusement que des fragments ; il s'agit d'une compilation de vies de rois de la première moitié du XIIe siècle. L'autre, Sverris saga (la saga de Sverrir) de l'abbé Karl Jónsson, est la première « saga royale » proprement dite, l'auteur en composa d'ailleurs les premiers chapitres en la présence même du roi Sverrir (qui régna de 1184 à 1201). Vers 1200 deux grands recueils de sagas royales furent rédigés en Islande, le Fagrskinna et le Morkinskinna, bientôt suivis d'un troisième vers 1230 : la célèbre Heimskringla de Snorri Sturluson (mort en 1241).

Cependant le tournant du siècle était également marqué par la composition de deux sagas non pas « royales » mais ouvrant la voie aux « sagas de familles », à ces véritables « sagas islandaises » qui comprennent, parmi les plus prestigieuses, Brennu-Njáls saga (la saga de Njáll le brûlé) et Egils saga Skallagrímssonar (la saga d'Egill Skallagrímsson). Probablement les plus anciens dans leur version originale — qu'il est pratiquement impossible de restituer tant ils ont été remaniés — les deux textes sont l'Orkneyinga saga (la saga des Orcadiens) et la

Faereyinga saga (la saga des Féroïens), sagas toutes deux rédigées vers 1200 ou peu après. Elles ont d'ailleurs toutes deux pour cadre des îles de l'Atlantique nord : Orcades et Shetland pour la première qui couvre trois siècles de leur histoire à travers celle de la dynastie des jarls qui les gouvernèrent, Féroé pour la seconde qui met en scène la famille la plus illustre de cet archipel, les « Götuskeggjar ».

Il ne subsiste aujourd'hui aucun manuscrit de la Faereyinga saga, mais il ne fait pourtant pas de doute que cette saga a existé en tant que telle. Contrairement à de nombreux textes à jamais disparus, celui de la Faeryinga saga a été presque entièrement conservé dans d'autres manuscrits qui ont connu un sort plus heureux. C'est avant tout dans le Flateyjarbók, vaste collection de sagas rédigée à la fin du XIVe siècle, que se trouve la majeure partie de la saga. Mais elle n'y figure que sous forme d'interpolations dans la Óláfs saga Tryggvasonar (la saga d'Olaf Tryggvason) et la Óláfs saga helga (la saga de Saint Olaf) : il s'agit en effet de plusieurs récits indépendants appelés « thaettir » (sg. « tháttir »). Or le nom de la saga est cité dans le texte même et, manifestement, les compilateurs du Flateyjarbók avaient une saga des Féroïens à leur disposition. De même Snorri Sturluson connaissait cette saga et l'a utilisée pour écrire la Heimskringla : ainsi en retrouvons-nous quelques passages dans sa Óláfs saga helga.

Reconstituée pour la première fois à partir des différents manuscrits par le Danois Carl Christian Rafn en 1832, la Faereyinga saga est à la fois la première et la seule histoire des Féroé du moyen âge. Dans les textes qui lui sont antérieurs, il est dit qu'Óláfr Tryggvason a christianisé l'archipel, mais aucun d'eux ne cite de noms ni ne décrit les circonstances de la conversion des Féroïens. En outre, les personnages de la saga ne reviennent guère dans les autres sagas, comme c'est assez souvent le cas par ailleurs. Tout au plus la famille des « Götuskeggjar » est-elle nommée dans un petit fragment intitulé Ævi Snorra goda (la vie de Snorri le godi) qui affirme que ces Féroïens seraient les descendants de Snorri mais ne dresse pas de généalogie. De même, il est question de Grímr Kamban - que la Faereyinga saga cite comme le premier colonisateur des Féroé - dans le Landnámabók, mais seulement en tant que grand-père de Thórólfr smjör (Thorolf le beurre) : il n'y est pas dit qu'il s'établit aux Féroé. En revanche, il est précisé qu'on lui offrit des sacrifices après sa mort, exemple unique dans les textes islandais de la divinisation d'un mort. Seule Audr djúpúdgá (Aude la sagace) est d'une importance telle qu'elle figure dans d'autres textes où sont évoquées les étapes de sa vie, le Landnámabók et la Laxdoela saga notamment. Mais, comme la Faereyinga saga, ceux-ci

rapportent le mariage de sa petite fille Ólöf aux Féroé sans nous renseigner davantage sur les premiers membres de la famille des « Götuskeggjar ». Notons enfin que la version de Haukr du Landnámabók qui date d'environ 1310 indique que le colon islandais Hrafna Flóki (Flóki aux corbeaux) maria sa fille aux Féroé et que Thrádr descendait d'elle, mais que cette remarque a été jugée tardive et sans grande valeur.

Autrement dit, les Islandais connaissaient la grande famille féroïenne mais ignoraient la généalogie de ses origines, et l'auteur de la Faereyinga saga, resté anonyme comme beaucoup d'auteurs de sagas, n'en savait pas davantage.

Toutefois il a vécu à une période relativement proche des événements qu'il raconte : trois ou quatre générations seulement l'en séparent. Son récit n'en est que plus vrai et il y a tout lieu de croire que l'auteur, dont le mode de vie et de pensée ressemble encore à celui de ses personnages, en a tiré parti. La lecture de la saga laisse une impression d'indéniable authenticité, en dépit de quelques circonstances peu vraisemblables : la lutte du jeune Sigmundr avec l'ours ou le long discours du roi Óláfr sont purement fictifs, et certains autres épisodes qui n'ont pas pour cadre les Féroé sont aussi teintés de légende sous des apparences d'objectivité. Quoi qu'il en soit, l'auteur, dont les sources étaient essentiellement orales, a repris des récits qui ne devaient pas manquer de précisions. Oubliant quelques points peut-être obscurs, ajoutant sans doute aussi des fictions de son propre cru, il a pu manier sa matière, l'élaborer jusqu'à obtenir la saga que nous connaissons. Au reste, tout ce qu'il sait, c'est en Islande qu'il l'a appris : il semble effectivement qu'il ne soit jamais allé lui-même dans les îles, car non seulement il ne cite que peu de noms de lieux mais encore il commet plusieurs erreurs dans ses descriptions ou ses localisations. Toujours est-il qu'il s'appuie largement sur les traditions féroïennes : du simple détail - il est dit par exemple que les insulaires mangeaient de la viande fraîche toute l'année - aux pratiques les plus fondamentales - comme le thing à Straumsey - la saga nous permet de découvrir le petit monde des Féroé au temps des vikings.

Or si la Faereyinga saga évoque l'histoire féroïenne depuis l'établissement des premiers colons norvégiens dans l'archipel au IX^e siècle jusqu'au milieu du XII^e siècle, elle n'est pas à proprement parler l'histoire des îles Féroé tout au long de cette époque. L'action principale est en fait limitée dans le temps : elle se situe aux alentours de l'an 1000. Il s'agit de l'opposition entre deux branches d'une même famille et dans cette lutte souvent sanglante, deux personnages se détachent au premier plan, Sigmundr Brestisson et Thrádr de Gata.

Sigmundr est le véritable héros de la saga, il en est presque un héros trop parfait. Jeune et courageux, il est d'une bravoure telle qu'il affronte même les plus redoutables guerriers sans être jamais vaincu par eux. Il possède tous les dons et l'auteur, qui ne cache pas la sympathie qu'il a pour lui, le compare volontiers au roi Oláfr Tryggvason. Il a de nobles ambitions et recherche l'appui des souverains norvégiens auxquels il est entièrement soumis : le jarl Hákon le sort de l'ombre et lui permet de revenir en force aux Féroé d'où il a été chassé, enfant; le roi Oláfr Tryggvason le convertit au christianisme et lui fait entreprendre la conversion des Féroïens,

Son ennemi irréductible, Thráendr, est l'homme sans finesse, fourbe et hypocrite, visiblement mal aimé et cependant le personnage dominant, celui qui fait preuve du même entêtement et d'autant de ruse du début de la saga, où il fait ses premières armes, jusqu'à la fin, car il meurt très âgé vers 1035. Face à Sigmundr, Thráendr s'attache à défendre la vieille religion païenne dont il est un fervent adepte et la liberté des îles Féroé, leur indépendance vis-à-vis de la Norvège. Sa cause est juste, certes, mais Sigmundr ne se pliera jamais à ses vues. Il est vrai que Thráendr a organisé l'attaque au cours de laquelle Brestir, le père de Sigmundr, fut tué, et qu'il a payé pour que le jeune Sigmundr, soit ensuite emmené en Norvège, loin des îles. Mais s'il est pire que cet ancien viking hébridais, Snaeúlf, déjà coupable de nombreux crimes et qui pourtant refusa l'aide meurtrière que Thráendr accepta de porter, il faut reconnaître que, le moment venu, il propose à Sigmundr une réconciliation à l'amiable. Or Sigmundr insiste pour que le jugement soit rendu en Norvège par le jarl Hákon. Et lorsque par la suite il force Thráendr à se convertir, leur affrontement devient perpétuel et s'achève par la mort de Sigmundr vers 1005.

Thráendr l'emporte et la saga donne à cela plusieurs explications, mais cette réplique du jarl Hákon à Sigmundr à elle seule suffirait : « Vous n'avez pas été aussi rusés l'un que l'autre, Thráendr et toi ». Deux jugements, apparemment contradictoires, sont portés sur Thráendr dans la saga : le roi Óláfr estime qu'il n'y a pas de pire personnage que lui en Scandinavie, tandis que la propre fille de Sigmundr, Thóra dira qu'à ses yeux « Thráendr est supérieur à la plupart des hommes ». Ces deux façons de le juger sont en fait complémentaires et illustrent les nombreux défauts mais aussi les quelques qualités de cet homme qui ne peut pas laisser

indifférent. Quant à la victoire de Thrádr, elle n'est que relative : les Féroé seront chrétiennes en définitive et elles resteront tenure norvégienne.

La religion est un élément important du récit. La christianisation de l'archipel y occupe une place primordiale : nous assistons à la préparation puis à la réalisation de cette conversion des Féroïens et, pomme de discorde entre Sigmundr et Thrádr, elle est aussi l'un des ressorts de la saga. Toutefois les croyances païennes et la magie y sont encore plus frappantes. Alors que l'Islande est chrétienne depuis deux siècles, l'auteur cherche à rendre le paganisme aussi vivant que possible. Outre les nombreuses allusions, quelques passages en témoignent ouvertement. L'un présente la déesse Thorgerdr Hördbrúdr (Thorgerd Mariée-des-Hordes) celle qu'invoquent les jarls de Lade, celle qui, dans la Jónsvíkinga saga, décidera de la fin des vikings de Jónsborg. Un autre montre Thrádr se livrant à une opération magique minutieusement décrite par laquelle il fait réapparaître pour quelques instants les trois disparus, Einarr, Thórir et Sigmundr, apparitions d'autant plus macabres que ce dernier porte sa propre tête à la main. Auparavant Thrádr avait aussi utilisé de magie pour retrouver leur trace alors qu'ils étaient en fuite et, rétrospectivement, on se persuade que les tempêtes et les courants qui avaient empêché Sigmundr de débarquer à Austrey ou, à plusieurs reprises, de quitter les îles pour se rendre en Norvège trouver le roi étaient également le fait de Thrádr.

La saga lie en fait le destin de Sigmundr à ces croyances : l'anneau d'or qui lui est offert par le jarl Hákon provient du temple païen de Thorgerdr et lui porte bonheur ; mais l'effet magique de l'anneau cesse lorsque Sigmundr se convertit : l'anneau sera même la cause directe de sa mort.

La Faereyinga saga compte parmi les premières écrites et elle est à ce titre d'un très grand intérêt. Le genre littéraire des sagas n'était alors pas encore affirmé. Certes elle en possède déjà les grands traits : sa prose, simple et rapide, est faite de phrases courtes, dépourvues de figures de rhétorique, dans lesquelles reviennent constamment les mêmes tournures. L'auteur reste discret, n'explique pas, ne juge pas davantage, mais laisse ses personnages parler et agir, suggérant indirectement leurs pensées et leurs sentiments, d'où la force et la concision des nombreux dialogues. Cependant le récit révèle certaines imperfections de style, certaines maladresses : par exemple, l'auteur use et abuse de l'adverbe islandais « nú » (maintenant, alors), ainsi que des superlatifs ; il répète sans aucune gêne le même terme

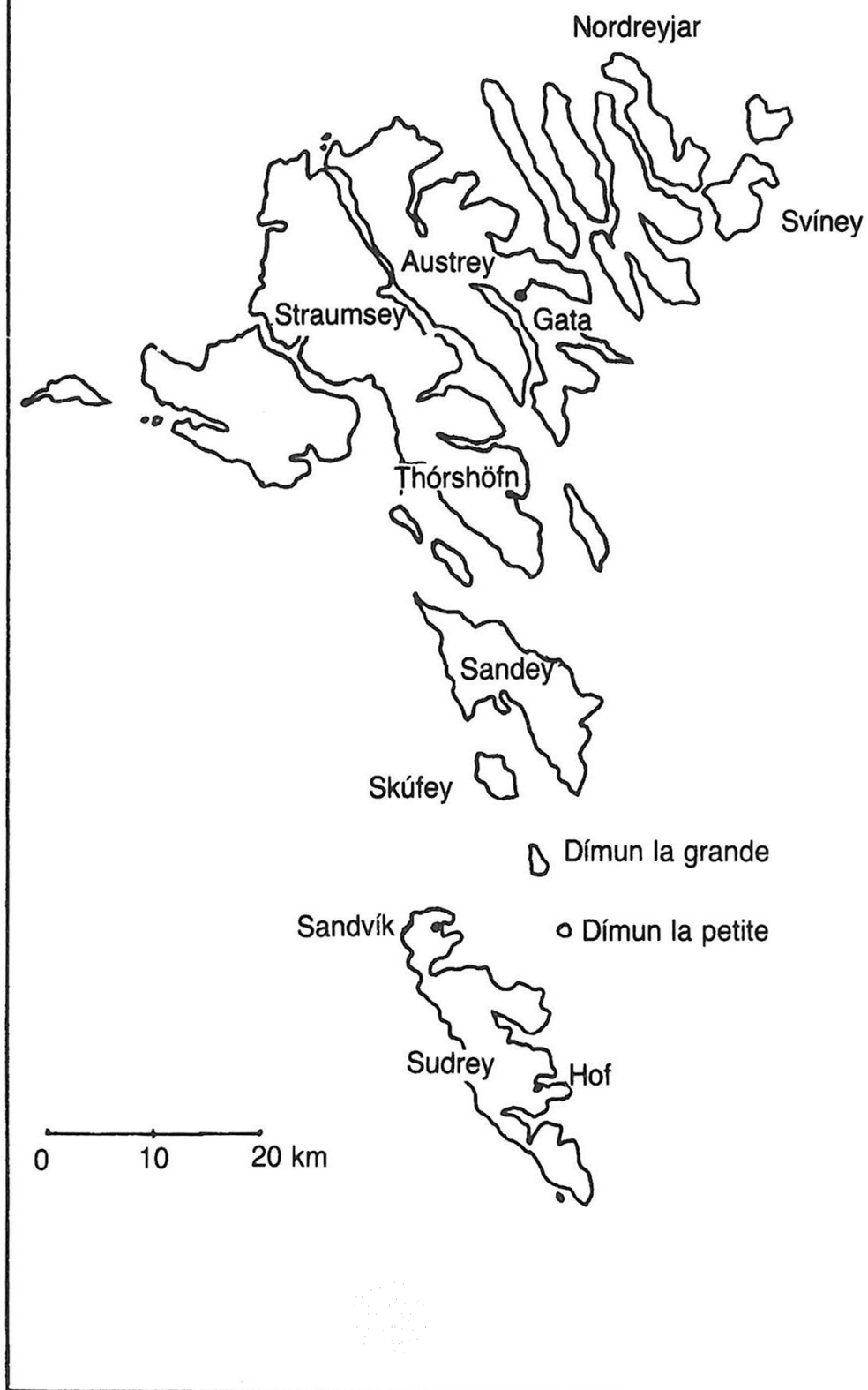
parfois de très nombreuses fois en l'espace de quelques lignes ; il lui arrive même de redire presque mot pour mot ce qu'il a déjà dit quelques chapitres plus tôt : les frères Brestir et Beinir sont présentés deux fois, de même les défenses naturelles de Skúfey sont mises en évidence à deux reprises, et il est dit trois fois que le site du thing féroïen se trouvait à Thóshöfn (Port-de-Thor). En revanche la saga possède des qualités propres : un récit prenant, vivant, où l'auteur fait toujours en sorte que le lecteur (ou l'auditeur) se représente bien les personnages et puisse se mettre à leur place. Il s'efforce aussi toujours de noter le temps qui passe, au point qu'il est facile de dater exactement la chronologie des événements.

Mais ce qui caractérise peut-être avant tout la Faereyinga saga, c'est la façon dont l'auteur nous met devant tel ou tel fait accompli et nous laisse forger notre propre opinion quant à ce qui a réellement eu lieu, généralement après coup. Dès le début, lorsqu'à Halöre une grosse somme d'argent est mystérieusement volée, aucun coupable n'est découvert : mais voilà qui pouvait bien faire partie d'un plan de Thrádr pour s'enrichir rapidement. Beaucoup plus tard, les neveux de Thrádr, déclarés hors-la-loi, ont-ils jamais fait voile vers l'Islande comme on a pu le croire ? C'est peu probable. Et qui a tué Thórálfur aux îles Henn ? Les soupçons du roi semblent être justifiés : Sigurdr Thorláksson, qui est sans doute aussi l'assassin de Thóhallr et de Leifr Thórisson, à Straumsey. De même, nous pouvons soupçonner Gautr du meurtre de Thorvaldr, à Sandey. Mais l'auteur nous laisse libres de juger.

Ainsi qualités et défauts font-ils de la Faereyinga saga un récit particulièrement attachant, digne représentant du genre. Vers 1500, le sujet de la saga a d'ailleurs été repris dans les « rímur », ces poésies rimées qui connurent en Islande une grande fortune à partir du XIV^e siècle. Elles s'intitulent Sigmundar rímur et Thraenlur : les premières reprennent la matière des chapitres 28 à 42 de la saga, les secondes celle des chapitres 43 à 51. Aux Féroé mêmes, où les ballades, rimées et assonancées, destinées à être chantées et le plus souvent à accompagner une danse, s'épanouirent au XIII^e et XIV^e siècles, le Sigmundar kvaedi, longtemps transmis par voie orale, est mis par écrit au tournant du XIX^e siècle. Il traite essentiellement le sujet du chapitre 24 de la saga, mais avec de nombreuses divergences.

Les Féroïens d'aujourd'hui restent attachés à leur passé par leur langue et leurs coutumes, et les deux personnages principaux de la Faereyinga saga leur sont chers : Sigmundr, qui incarne un idéal, l'a toujours été ; et Thrádr, malgré tous ses travers, l'est devenu plus récemment, à une époque où d'autres ont souhaité rendre son autonomie à l'archipel.

Les îles Féroé



La Saga des Féroïens

Chapitre 1

Il y avait un homme du nom de Grim Kamban ; il fut le premier à s'établir aux îles Féroé. Du temps de Harald aux beaux cheveux¹, nombreux furent ceux qui fuirent la tyrannie de ce roi : certains gagnèrent les Féroé et s'y installèrent, d'autres se réfugièrent en d'autres régions inhabitées.

Aude la sagace se rendit en Islande et fit escale aux Féroé où elle maria Olöf, la fille de Thorsteinn le rouge². De là est issue la plus grande famille féroïenne, celle qu'on appelle les « gens de Gata »³ et qui s'établit sur Austrey⁴.

Chapitre 2

Il y avait un homme qui s'appelait Thorbjörn ; on le surnommait « l'homme de Gata ». Il habitait à Austrey, aux Féroé. Sa femme s'appelait Gudrun. Ils eurent deux fils : Thorlak était l'aîné, Thráendr le plus jeune. Tous deux promettaient beaucoup. Thorlak était grand et fort ; Thráendr de même lorsqu'il fut adulte, mais la différence d'âge était grande entre les deux frères. Thráendr avait les cheveux roux et des taches de son sur le visage ; il était beau physiquement. Thorbjörn était un homme aisé et déjà âgé au moment de ces événements.

¹ Les sagas donnent Harald aux beaux cheveux (Haraldr hárfagri) pour responsable du départ de nombreux Norvégiens pour les îles du nord de l'Ecosse (Shetland, Orcades, Hébrides), les Féroé et l'Islande, alors qu'il tentait d'unifier la Norvège à la fin du IX^e siècle.

² Certains textes la surnomment « djúpúdgá » (sagace), d'autres « djúpaudga » (très riche).

³ Aude (Audr) était la fille de Ketil au nez plat (Ketill flatnefr), envoyé par le roi Harald aux Hébrides pour soumettre cet archipel. Son fils Thorsteinn (Thorsteinn raudr) s'allia avec le premier jarl des Orcades, Sigurd, dans le but de conquérir l'Ecosse. Thorsteinn fut tué au cours d'un combat, sans doute vers 890, et Aude partit peu après pour l'Islande, emmenant avec elle ses petits-enfants et une nombreuse suite ; elle fit escale aux Orcades puis aux Féroé.

⁴ Götuskeggjar » : les gens de Gata, du nom de leur résidence principale, la ferme de Gata sur l'île d'Austrey.

Thorlak se maria là, dans les îles, mais demeura cependant chez son père à Gata. Peu après le mariage de Thorlak, Thorbjörn l'homme de Gata mourut ; il fut conduit et enterré sous un tertre selon les vieilles coutumes car toutes les Féroé étaient encore païennes. Ses fils se partagèrent son héritage et tous deux voulaient l'habitation de Gata car c'était une véritable merveille. Ils tirèrent au sort et le sort désigna Thrádr. Après le partage Thorlak demanda à Thrádr s'il pouvait avoir la maison en lui laissant davantage de biens meubles, mais Thrádr refusa. Alors Thorlak s'en alla et trouva une nouvelle demeure là, dans les îles. Thrádr loua ses terres de Gata à un grand nombre de gens et perçut les fermages les plus élevés possibles. Puis, l'été venu, il s'embarqua, mais il n'avait que peu de marchandises. Il fit voile vers la Norvège où il passa l'hiver dans une ferme et on le trouvait généralement lugubre. Harald fourrure-grise⁵ régnait alors sur la Norvège.

L'été suivant, Thrádr accompagna des marchands⁶ jusqu'au Danemark, au sud, et arriva à Halöre⁷ dans le courant de l'été. Il y avait énormément de monde et on dit que se tient là le plus grand rassemblement de toute la Scandinavie au moment du marché. Le roi du Danemark était alors Harald Gormsson⁸, surnommé « à la dent bleue ». Le roi Harald passait l'été à Halöre, accompagné d'une nombreuse suite.

On cite deux gardes⁹ du roi qui se trouvaient là avec lui : l'un s'appelait Sigurd, l'autre Harek. Ces deux frères parcouraient régulièrement le marché dans le but d'acheter le plus gros et le plus bel anneau d'or qu'ils pourraient trouver. Ils arrivèrent à une échoppe bien installée : un homme s'y tenait qui les reçut bien et leur demanda ce qu'ils voulaient acheter. Ils répondirent qu'ils cherchaient un anneau d'or, à la fois gros et beau. Il dit qu'il avait un bon choix. Ils lui demandèrent son nom et il répondit qu'il s'appelait Holmgeir le riche. Puis il débilla ses bijoux et leur montra un gros anneau d'or. Or le prix de ce magnifique bijou était si élevé qu'ils se demandèrent comment se procurer sur le champ tout l'argent qu'il exigeait.

⁵ Harald fourrure grise (Haraldr gráfeldr) régna environ de 961 à 975.

⁶ Le texte islandais emploie ici le mot « byrdingsmenn » ; c'est dire qu'ils naviguaient sur un « byrdingr », un navire de charge.

⁷ Halöre était situé au sud de la Scanie, alors danoise.

⁸ Harald à la dent bleue (Haldradr blátönn) régna au Danemark environ de 940 à 985.

⁹ Ces « hirdmenn » étaient des hommes appartenant à la garde d'un prince ou d'un roi — la « hird » —, suite armée assurant sa protection.

Ils le prièrent d'attendre jusqu'au lendemain et il accepta. Ayant pris cette décision, ils s'en allèrent et la nuit s'écoula ainsi. Le lendemain matin Sigurd quitta la tente mais Harek y resta. Peu après, Sigurd revint près de la tente et dit : « Harek, mon frère, donne-moi vite la bourse, celle qui contient l'argent avec lequel nous devons acheter l'anneau, car le marché est conclu. Toi, tu attends ici pendant ce temps et fais attention à la tente ! » Alors il lui passa l'argent par une fente de la tente.

Chapitre 3

Un moment après, Sigurd rejoignit son frère sous la tente et dit : « Allez, prends l'argent, le marché est conclu ». Il répondit : « Je viens de te donner l'argent à l'instant. » « Non » dit Sigurd « je n'ai rien eu ». Ils se disputèrent à ce sujet, après quoi ils en informèrent le roi. Le roi estima, ainsi que d'autres, que l'argent avait été volé. Puis il mit l'embargo, de sorte qu'aucun navire ne devait appareiller dans ces conditions. Beaucoup étaient d'avis que cela leur causait un grave préjudice — ce qui était vrai — de devoir attendre ainsi, après le marché. Les Norvégiens se réunirent entre eux pour prendre une décision. Thrádr était à leur réunion et déclara : « Vous voilà bien indécis ». Ils lui demandèrent : « Peux-tu nous conseiller, toi ? » « Certainement » dit-il. « Dis-nous ce que tu proposes alors ! » « Ce ne sera pas désintéressé » dit-il. Ils lui demandèrent ce qu'il voulait ; il répondit : « que chacun d'entre vous me donne une once¹⁰ d'argent. » Ils trouvèrent que c'était beaucoup mais, en définitive, ils lui remirent chacun une demi-once de la main à la main : il aurait l'autre demi-once si son plan réussissait. Le lendemain le roi réunit l'assemblée et déclara que personne ne partirait librement tant que l'affaire ne serait pas éclaircie. Un jeune homme prit alors la parole ; ce jeune homme aux cheveux roux très courts¹¹, aux taches de son, à l'air rébarbatif, déclara : « Voici des hommes qui ne savent plus du tout que faire ». Les conseillers du roi demandèrent ce qu'il proposait. Il répondit : « Voici mon conseil : que chacun de ceux qui sont ici présents débourse autant d'argent que le roi jugera bon et, en réunissant tout cet argent, on pourra indemniser ceux

¹⁰ « Eyrir (pl. « aurar ») : une once d'argent, le huitième d'un marc, dont le poids variait selon le temps et le lieu. Au X^e siècle, l'once était de 24,5 grammes.

¹¹ Le texte dit exactement : « vaxid hár af kolli » ; Thrádr avait eu le crâne rasé et ses cheveux repoussaient tout juste.

qui ont subi des torts ; le reste de la somme sera remis gracieusement au roi qui, je le sais, saura l'employer à bon escient. Les hommes ne seront plus retenus ici, cette foule ici rassemblée qui doit supporter tous ces maux. » L'idée fut vite retenue par l'assemblée ; on disait volontiers qu'il valait mieux donner l'argent et faire honneur au roi que rester dans l'embarras. Il en fut donc décidé ainsi ; l'argent fut réuni et il y en eut énormément. Aussitôt après, une multitude de navires appareillèrent. Le roi réunit le thing¹² ; on examina tout cet argent et les deux frères purent être indemnisés. Le roi s'adressa à ses hommes pour savoir ce qu'il fallait faire de cette grosse somme. Un homme prit la parole « Sire » dit-il, « combien croyez-vous que vaille le conseil donné ? » Ils virent que celui qui se tenait là devant le roi n'était autre que le jeune homme qui avait donné le conseil. Le roi Harald dit alors : « cet argent, il faut le partager en deux ; mes hommes en auront la moitié et il faudra diviser l'autre moitié en deux ; ce jeune homme en aura une partie et je disposerai moi-même de l'autre ». Thrádr remercia le roi par de belles et aimables paroles. Ce fut une telle quantité d'argent qui revint à Thrádr qu'il était à peine possible de le compter en marcs. Le roi Harald appareilla, de même que toute la foule de ceux qui étaient venus. Thrádr repartit en Norvège avec les marchands norvégiens qu'il avait suivis jusque-là et ils lui versèrent l'argent qui lui revenait. Il acheta un byrding¹³, grand et bon, et y plaça tout l'argent qu'il avait amassé au cours de ce voyage ; à bord de ce bateau il fit voile vers les îles Féroé où il arriva sain et sauf avec toutes ces richesses. Il reprit la ferme de Gata au printemps et ne manqua plus d'argent. [Thrádr était un homme grand, à la barbe et aux cheveux roux, aux taches de son, renfrogné et lugubre ; rusé, il avait plus d'un tour dans son sac, et il était arrogant et méchant envers les petites gens, flagorneur avec les plus influents et généralement perfide.]¹⁴

¹² Le roi tint une assemblée, ici en séance extraordinaire. Cette assemblée (« thing ») était le parlement réuni en plein air dans un site déterminé — aux Féroé, sur l'île de Straumsey —, au printemps, et parfois à l'automne. L'assemblée, douée de pouvoirs législatif, judiciaire et politique, était constituée par l'ensemble des hommes libres « baendr »). appelés à délibérer des questions d'intérêt commun.

¹³ « Byrdingr » était le terme générique pour désigner un navire de charge.

¹⁴ Ces dernières lignes figurent ainsi dans le Flateyjarbók.

Chapitre 4

Il y avait un homme qui s'appelait Hafgrim ; il habitait à Sudrey, aux Féroé. Il était puissant, robuste et riche. Sa femme s'appelait Gudrid, elle était la fille de Snaeulf. Il était à la tête de la moitié des îles qu'il tenait de Harald fourrure-grise qui régnait alors sur la Norvège. Hafgrim avait un caractère impétueux et on ne pouvait pas dire qu'il avait l'esprit judicieux. Einar était son domestique, surnommé l'Hébridais. Il y avait un autre homme, du nom de Eldjarn chapeau à crête, qui était aussi avec Hafgrim. Il était bavard et insolent, sot et méchant, incapable et impertinent, menteur et médisant.

Deux frères dont il est question dans cette saga habitaient à Skufey : l'un s'appelait Brestir, l'autre Beinir. Ils étaient les fils de Sigmund. Sigmund, leur père, et Thorbjörn l'homme de Gata, le père de Thrádr, étaient frères. Brestir et Beinir étaient des hommes remarquables ; ils étaient à la tête de la moitié des îles qu'ils tenaient du jarl Hakon Sigurdarson¹⁵ qui régnait alors sur le Trøndelag¹⁶. Les deux frères étaient des gardes du jarl Hakon qui avait pour eux beaucoup d'amitié. Brestir était de tous le plus grand et le plus fort ; il savait manier les armes mieux que quiconque dans l'archipel. Il était robuste et doué pour tous les sports. Beinir ressemblait beaucoup à son frère sans toutefois être à sa hauteur. Ils ne s'entendaient guère avec Thrádr bien qu'ils fussent proche parents.

Les deux frères n'étaient pas mariés mais vivaient en concubinage¹⁷. La concubine de Brestir s'appelait Cecilia, celle de Beinir Thora. Le fils de Brestir se nommait Sigmund ; enfant il promettait déjà beaucoup. Le fils de Beinir se nommait Thorir ; il avait deux ans de plus que Sigmund.

¹⁵ Le jarl Hakon (Hákon jarl Sigurdarson) succéda tout d'abord à son père à la tête du Trøndelag. Il résidait à Lade. Quelques années plus tard, il s'empara du trône de Norvège (vers 975) et régna jusqu'en 995, date à laquelle il fut assassiné au cours d'une révolte des paysans dans le Trøndelag.

¹⁶ « Thrandheimr » désigne la province qu'on appelle aujourd'hui le Trøndelag et a donné son nom à la ville actuelle, Trondheim, la Nidaros (Nidaróss) des sagas, première capitale historique de la Norvège fondée en 997 par Olaf Tryggvason.

¹⁷ Le concubinage était toléré par les anciens Scandinaves et les enfants nés ainsi pouvaient être légitimés. A la concubine (« frilla ») s'opposait la maîtresse de maison húsfreyja », épouse légitime et porteuse des clés, symbole de son autorité.

Les frères possédaient une autre ferme, plus petite, à Dimun. Leurs fils étaient très jeunes à cette époque-là. Snaeulf, le beau-frère de Hafgrim, habitait à Sandey ; il était d'origine hébridaise et avait fui les Hébrides à la suite de meurtres et d'autres méfaits pour venir aux Féroé. Il avait participé à des expéditions vikings¹⁸ dans sa jeunesse. C'était encore un homme hargneux et querelleur.

Chapitre 5

Il y avait un homme qui s'appelait Bjarni et qui habitait à Sviney. On le surnommait Bjarni de Sviney. C'était un paysan¹⁹ honorable qui possédait de nombreux biens, mais un homme très rusé. C'était l'oncle maternel de Thráendr de Gata.

C'est à Straumsey que les Féroïens tenaient leur thing²⁰, et il y a là un port appelé Thorshöfn. Hafgrim, qui habitait à Sudrey une ferme du nom de Hof, était un grand sacrificateur²¹ car en ce temps-là toutes les Féroé étaient païennes.

Un automne chez le paysan Hafgrim de Sudrey, Einar l'Hébridais et Eldjarn chapeau à crête étaient assis près du feu pour faire rôtir une tête de mouton. Ils jouaient à se choisir un champion²²: Einar défendait ses parents, Brestir et Beinir, tandis qu'Eldjarn prenait parti pour Hafgrim qu'il disait être supérieur. Tant et si bien qu'Eldjarn se leva d'un bond et se jeta sur

¹⁸ Le texte dit : « í víkingu ». L'expression consacrée « fara í víking » décrit le fait de partir pour une expédition guerrière par voie de mer. Celui qui prenait part à pareille expédition était un viking (« víkingr »).

¹⁹ Le terme islandais « bóndi » (pl. « baendr ») signifie paysan, dans le sens de propriétaire et surtout d'homme libre : il avait le privilège de porter les armes, de siéger au thing, d'obtenir pleine compensation en cas d'offense.

²⁰ Cette assemblée thing ») était le parlement réuni en plein air dans un site déterminé — aux Féroé, sur l'île de Straumsey —, au printemps, et parfois à l'automne. L'assemblée, douée de pouvoirs législatif, judiciaire et politique, était constituée par l'ensemble des hommes libres baendr ») appelés à délibérer des questions d'intérêt commun.

²¹ Le sacrificateur (« blótmadr ») accomplissait l'acte essentiel du culte : le sacrifice (« blót ») d'animaux dont le sang était répandu dans le temple (ou ce qui faisait office de sanctuaire) et sur les participants. Il s'agissait soit de consulter les augures, soit de se concilier les faveurs des dieux. Ces sacrifices avaient lieu dans les circonstances importantes, mais aussi à date fixe, les équinoxes et le solstice d'hiver notamment.

²² Ce jeu (« mannjöfnudr ») consistait à faire des comparaisons : c'était à qui trouverait le plus de mérites à l'homme qu'il avait choisi.

Einar avec le bâton qu'il tenait à la main. Le coup arriva sur l'épaule d'Einar et lui fit très mal. Einar se saisit d'une hache et en frappa la tête de « chapeau à crête » écorchant celui-ci qui tomba sans connaissance. Quand Hafgrim apprit cela, il chassa Einar et lui dit d'aller retrouver sa famille de Skufey qu'il avait soutenue ; « et sûrement » ajouta Hafgrim « que tôt ou tard nous en viendrons aux mains, les gens de Skufey et moi. » Einar se sauva et arriva chez les deux frères à qui il raconta comment les choses s'étaient passées. Ils lui firent bon accueil ; il resta là pendant l'hiver et fut bien traité. Einar demanda à Brestir, son parent, de prendre sa défense et celui-ci accepta. Brestir était un homme avisé qui connaissait bien les lois. Pendant l'hiver, Hafgrim fit voile vers Skufey et se rendit chez les deux frères : il leur demanda s'ils comptaient dédommager Eldjarn chapeau à crête des blessures que lui avait infligées Einar. Brestir répondit qu'ils allaient faire juger l'affaire par les hommes les plus compétents de sorte que ce fût fait en toute équité. Hafgrim rétorqua : « Il n'y aura pas de réconciliation si je n'en dicte pas seul les termes ». Brestir répondit : « Ce n'est pas équitable et il n'y a pas de réconciliation possible dans ces conditions ». Alors Hafgrim donna rendez-vous à Einar devant le thing de Straumsey et là-dessus ils se quittèrent. Brestir avait fait savoir, aussitôt après l'incident, que c'était « chapeau à crête » qui avait attaqué Einar en premier lieu. Chacun des deux se rendit à l'assemblée, accompagné de nombreux hommes. Or, quand Hafgrim se présenta devant les juges dans l'intention de soutenir le procès qu'il intentait à Einar, les deux frères Brestir et Beinir surgirent du côté opposé à la tête de toute une troupe et Brestir annula le procès fait par Hafgrim ; il déclara « chapeau à crête » destitué de son inviolabilité selon les vieilles lois du pays pour avoir frappé un innocent. Ils empêchèrent les juges de rendre leur verdict et demandèrent l'exil pour Eldjarn et une condamnation complète. Hafgrim dit que cela méritait vengeance. Brestir dit qu'il fallait s'y attendre et qu'il ne se souciait guère de ses menaces. Sur ce, ils se séparèrent.

Chapitre 6

Peu après, Hafgrim s'en retourna chez lui accompagné de six hommes et de sa femme, Gudrid, à bord d'un seul bateau. Ils gagnèrent Sandey ; c'est là que vivait son beau-père Snaeulf, le père de sa femme, Gudrid. Quand ils arrivèrent sur l'île, ils ne virent personne à la ferme et personne sur l'île non plus. Ils montèrent jusqu'à la ferme, pénétrèrent dans la

maison mais ne trouvèrent pas âme qui vive. Ils entrèrent dans la salle²³ et là la table était mise, il y avait à boire et à manger, mais toujours personne. Cela leur parut étrange, toutefois ils y passèrent la nuit. Le lendemain matin, ils s'apprêtèrent pour repartir, puis longèrent les côtes de l'île. C'est alors qu'un bateau s'en vint à leur rencontre, avec beaucoup de monde à bord : ils reconnurent le paysan Snaeulf et tous ses gens. Hafgrim rama dans leur direction et salua Snaeulf, son beau-père ; mais celui-ci ne répondit pas. Alors Hafgrim demanda quel conseil il lui donnait pour l'affaire qui l'opposait à Brestir, afin de s'en sortir honorablement. « Tu t'es mal comporté », dit Snaeulf, « tu t'en prends sans juste raison à des hommes supérieurs à toi et tu perds toujours ». « J'attendais autre chose de ta part que des reproches » rétorqua-t-il « et je refuse de t'écouter ». Snaeulf saisit une lance et la jeta sur Hafgrim. Hafgrim leva son bouclier et la lance s'y planta, si bien qu'il ne fut pas blessé. Là-dessus ils se quittèrent et Hafgrim rentra à Sudrey, fort mécontent de son sort.

.. Hafgrim et Gudrud, son épouse, avaient un fils du nom de Özur ; il avait neuf ans à cette époque-là et c'était un garçon très prometteur.

Quelque temps plus tard, Hafgrim se rendit chez Thrádr à Austrey et Thrádr le reçut bien. Hafgrim lui demanda conseil, il voulait savoir comment il l'aiderait dans cette affaire entre lui et les deux frères de Skufey, Brestir et Beinir. Il dit qu'il était l'homme le plus sage de l'archipel et qu'il le paierait volontiers pour son aide. Thrádr répondit qu'il trouvait étrange qu'on attende ainsi de lui qu'il trahisse ses proches parents. « Tu ne parles pas sérieusement » dit-il, « je sais bien comment tu es ; tu veux mêler d'autres personnes à ton affaire mais tu n'as pas l'intention de faire toi-même quoi que ce soit qui puisse la faire progresser ». « Ce n'est pas vrai » dit Hafgrim, « je donnerais beaucoup si tu acceptes de me conseiller pour que je puisse attenter à la vie des deux frères ». Thrádr répondit : « Je vais faire en sorte que tu les rencontres ; mais voici ce à quoi tu dois t'engager pour bénéficier de mes services : chaque printemps, tu me donneras la valeur de deux vaches et deux cents de viande²⁴ chaque

²³ Cette salle (« stofa ») était la pièce où se tenaient surtout les femmes, par opposition au « skáli », la grande salle de réception.

²⁴ On appelait « kúgildi » la valeur d'une vache en argent ou en marchandises. Un cent (« hundrad ») correspondait à l'origine à 120 aunes de vadmél (« vadmál ») : étoffe de laine grossière qui servait de monnaie d'échange en Scandinavie, puis simplement à cette valeur. C'était un montant équivalent à la valeur d'une vache ; un cent de viande était l'égal de cette somme en viande.

automne ; ce sera une dette perpétuelle pour toi et tes descendants ; mais je ne veux pas m'atteler à cette tâche sans le concours de plusieurs autres : je veux que tu ailles trouver mon oncle Bjarni à Sviney et que tu le fasses participer à notre plan ». Hafgrim accepta et de là se rendit à Sviney chez Bjarni à qui il demanda la même aide que Thrádr lui avait accordée. Bjarni répondit qu'il ne participerait qu'à condition d'être payé en échange. Hafgrim lui demanda combien il voulait. Bjarni répondit : « Chaque printemps tu me donneras la valeur de trois vaches et chaque automne trois cents de viande ». Hafgrim accepta et ensuite retourna chez lui

Chapitre 7

Il faut maintenant parler des frères Brestir et Beinir. Ils possédaient deux fermes, l'une à Skufey, l'autre à Dimun. La femme de Brestir s'appelait Cecilia, elle était d'origine norvégienne. Ils avaient un fils du nom de Sigmund alors âgé de neuf ans et qui était grand et vigoureux. La concubine de Beinir s'appelait Thora et ils avaient un fils du nom de Thorir : il avait alors onze ans et c'était un garçon très prometteur. Il arriva une fois, comme ils se trouvaient à leur ferme de Dimun, que les frères Brestir et Beinir s'en furent sur l'île de Dimun-la-petite : c'est une île inhabitée où ils laissaient leurs moutons et le bétail destiné à l'abattage. Les garçons, Sigmund et Thorir, demandèrent la permission de les accompagner et leurs pères furent d'accord. Ils partirent donc pour l'île et les deux frères avaient pris toutes leurs armes. On dit de Brestir qu'il était grand et fort, plus habile que quiconque à manier les armes, intelligent et aimé de tous ses amis. Beinir était également très doué, mais ne pouvait se mesurer à son frère. En revenant de Dimun-la-petite, alors qu'ils se rapprochaient de Dimun, l'île qui est habitée, ils aperçurent trois bateaux qui venaient vers eux, chargés d'hommes armés : ils y avait douze hommes à bord de chaque embarcation. Ils les reconnurent : il y avait Hafgrim de Sudrey sur le premier bateau, Thrádr de Gata sur le second, Bjarni de Sviney sur le troisième. Ils vinrent se placer entre le bateau des deux frères et l'île, de façon à les empêcher d'atteindre leur point de débarquement. Les deux frères amenèrent leur bateau ailleurs sur une grève. Un rocher escarpé se dressait devant eux et ils s'y précipitèrent avec leurs armes ; ils firent asseoir leur fils sur le rocher à côté d'eux. Le rocher était large en haut et il était facile de s'y défendre. Hafgrim et ses hommes arrivèrent alors avec leurs trois

bateaux ; ils débarquèrent aussitôt sur la grève et coururent vers le rocher. Hafgrim et Bjarni de Sviney attaquèrent les deux frères sans tarder, mais ceux-ci se défendirent vaillamment. Thrádr et ses hommes restèrent sur la plage et ne prirent pas part à l'attaque. Brestir défendait le rocher là où il était le plus facile d'accéder, mais la plus difficile de résister. Ils se battirent un long moment : le combat n'en finissait pas. Hafgrim dit alors : « Nous étions convenus, Thrádr, que tu me prêtais main forte et c'est pourquoi je t'ai payé. » Thrádr répondit : « Tu n'es qu'un misérable, incapable avec deux douzaines d'hommes de l'emporter sur deux hommes seulement ; et c'est bien ton habitude : il faut que d'autres servent de cibles à ta place et toi, tu n'oses pas te montrer dès qu'il y a le moindre danger. Je te conseille — s'il y a tant soit peu d'énergie en toi — de monter le premier pour affronter Brestir : les autres te suivront. Sinon je constate que tu n'es bon à rien. » Il le provoqua ainsi au plus haut point. Sur ce Hafgrim escalada rapidement le rocher jusqu'à Brestir et le transperça de sa lance. Quand Brestir se rendit compte que Hafgrim lui avait porté un coup mortel, il s'avança vers lui, s'empalant davantage, et lui assena un coup de son épée. Le coup atteignit l'épaule de Hafgrim et trancha à la fois l'épaule et le côté, si bien que le bras se détacha. Hafgrim tomba, mort, du rocher et Brestir roula par-dessus lui. Ainsi périrent-ils tous les deux. Les autres se ruèrent sur Beinir qui se défendit bien mais finit par succomber lui aussi. On raconte que Brestir tua trois hommes avant Hafgrim, et que Beinir en tua deux. Après ces événements, Thrádr déclara qu'il fallait tuer les garçons, Sigmund et Thorir. Bjarni rétorqua : « Non, nous ne les tuons pas ». « Alors il se pourrait bien » dit Thrádr « qu'ils deviennent les meurtriers de la plupart de ceux qui sont ici s'ils en réchappent. » Bjarni répondit : « Il ne faut pas les tuer, pas plus que moi Je ne parlais pas sérieusement » dit Thrádr, « je voulais seulement voir votre réaction. Je vais dédommager les enfants puisque J'ai assisté à cette rencontre et je m'offre de les élever »²⁵. Les deux garçons, assis sur le rocher, furent témoins de toute la scène. Thorir pleura mais Sigmund déclara : « Ne pleurons pas, cousin, mais souvenons-nous en d'autant plus longtemps. » Ensuite, tous s'en allèrent et Thrádr emmena les garçons à Gata. Le corps de Hafgrim fut conduit à Sudrey et enterré selon les vieilles coutumes ; et les amis de Brestir et Beinir ramenèrent leurs dépouilles à Skufey et les ensevelirent selon ces

²⁵ Un homme riche ou de bonne réputation prenait volontiers un enfant chez lui et assurait son éducation. Ceci portait en islandais le nom de « barnfóstr ». Il devenait ainsi le père adoptif (« fóstri ») de l'enfant.

mêmes coutumes. La nouvelle de ces événements se répandit par toutes les Féroé et chacun déplora la mort des deux frères.

Chapitre 8

Cet été-là, un navire arriva aux Féroé en provenance de Norvège. Le capitaine s'appelait Hrafn, il était originaire du Vik²⁶ et possédait une ferme à Tönsberg. Il naviguait régulièrement entre la Norvège et Holmgard²⁷ et on le surnommait le marin de Holmgard. Ce navire fit escale à Thorshöfn ; or, lorsque les marchands furent prêts à repartir, on raconte que Thrádr de Gata arriva un matin à bord d'une barque. Il prit le capitaine Hrafn à part et dit qu'il avait à lui vendre deux jeunes esclaves. Hrafn dit qu'il ne voulait pas les acheter avant de les avoir vus. Thrádr présenta deux garçons aux cheveux coupés ras et vêtus de manteaux blancs. Ils étaient beaux physiquement mais leurs visages étaient bouffis de chagrin. En voyant les garçons, Hrafn déclara : « N'est-il pas vrai, Thrádr, que ces garçons sont les fils de Brestir et Beinir que vous avez tués récemment ? » « Oui, sans doute » répondit Thrádr. « Je ne les prendrai pas si je dois payer », dit Hrafn. « Nous pouvons nous arranger », dit Thrádr ; « j'ai ici deux marcs d'argent que je te donnerai si tu les emmènes avec toi, de sorte qu'ils ne reviennent jamais aux Féroé. » Il sortit l'argent qu'il déposa sur les genoux de Hrafn en le comptant et le lui laissa examiner. Hrafn trouva l'argent fort beau et il s'en suivit qu'il emmena les deux garçons. Il prit la mer dès que les vents furent favorables et arriva en Norvège là où il souhaitait : à Tönsberg, à l'est. C'est là qu'il passa l'hiver et garda les deux garçons qu'il traita bien.

Chapitre 9

Au printemps Hrafn apprêta son navire en vue d'un voyage à l'est et demanda aux garçons comment ils se sentaient en sa compagnie. « Bien » répondit Sigmund « par rapport au temps où nous étions aux mains de Thrádr ». Hrafn demanda : « Vous connaissez l'accord entre

1. ²⁶ Le Vík désignait la région s'étendant sur les rives du fjord d'Oslo.

2. ²⁷ Holmgard était le nom de l'actuelle Novgorod, ville fondée par des varègues suédois.

Thrándr et moi ? » « Pour sûr » répondit Sigmund. Hrafn poursuivit : « Je crois qu'il est préférable que vous suiviez votre propre route et l'argent que Thrándr m'a remis en même temps que vous, le mieux est que vous le preniez, il vous permettra de subsister ; ce sera sans doute assez dur pour vous en pays étranger. » Sigmund le remercia et dit qu'il avait agi généreusement envers eux au point où en était leur affaire.

Il faut dire maintenant de Thrándr qu'il s'était approprié, dans les Féroé, tous les pouvoirs, l'argent et les propriétés qui avaient appartenu aux deux frères, Brestir et Beinir, ses proches parents, et qu'il avait pris chez lui Özur, le fils de Hafgrim, pour l'élever. Özur était alors âgé de dix ans. Thrándr était désormais seul maître de toutes les Féroé et personne n'osait s'opposer à lui.

Chapitre 10

L'été où les frères Brestir et Beinir furent tués, il y eut une succession sur le trône de Norvège. Harald fourrure-grise fut renversé et remplacé par le jarl Hakon, d'abord dépendant du roi Harald Gormsson qui lui avait concédé le royaume. C'en était fait de la puissance des fils de Gunnhild²⁸, les uns avaient été tués, les autres avaient fui le pays. Il faut maintenant dire de Sigmund et Thorir qu'ils restèrent deux ans dans le Vik, à partir du moment où Hrafn leur rendit la liberté. Ils avaient alors dépensé tout leur argent. Sigmund avait désormais douze ans, Thorir quatorze. Ils entendirent parler de la puissance du jarl Hakon et ils résolurent d'aller le trouver, si toutefois ils y parvenaient. Le fait que leurs pères l'avaient servi, pensaient-ils, leur serait très probablement de quelque utilité. Quittant le Vik, ils gagnèrent l'Oppland puis s'en furent vers l'est à travers le Hedmark et ensuite vers le nord jusqu'au Dovrefjell. Ils y arrivèrent au début de l'hiver : il neigeait et il faisait très froid ; et pourtant ils commirent l'imprudence de s'aventurer dans la montagne. Ils se perdirent et passèrent de nombreux jours et de nombreuses nuits sans abri et sans nourriture. Alors Thorir s'étendit dans la neige et pria Sigmund de se sauver et de redescendre de la montagne. Mais Sigmund dit qu'ils s'en sortiraient ensemble ou bien ni l'un ni l'autre. Et la différence entre leur force physique était telle que Sigmund prit Thorir sur son dos. Ils amorcèrent la descente,

²⁸ Les fils de Gunnhild et du roi Erik hache sanglante (Eiríkr blóðøx) étaient Gamli, Guttorm, Ragnfröd, Erling, Harald fourrure grise, Gudröd et Sigurd le serpent.

mais ils étaient épuisés tous les deux. Un soir, ils atteignirent une étroite vallée dans la montagne et la suivirent. Enfin ils sentirent une odeur de fumée et découvrirent une petite ferme. Ils y entrèrent et allèrent jusqu' dans la salle. Deux femmes étaient assises là : l'une d'elles était assez âgée, l'autre était une jeune fille ; toutes deux étaient belles. Elles firent bon accueil aux deux garçons, leur ôtèrent leurs vêtements et leur en donnèrent de secs à la place. Puis elles s'empressèrent de leur servir à manger, après quoi elles les emmenèrent se coucher, prenant bien soin d'eux. Elles leur dirent qu'elles espéraient que le maître de maison ne s'apercevrait pas de leur présence en rentrant, car il était plutôt irascible. Sigmund se réveilla lorsqu'un homme entra, de haute taille, vêtu d'une peau de renne et portant un renne sur son dos. Il renifla, fronça les sourcils et demanda qui était venu. La femme dit que deux jeunes garçons étaient venus, « tellement transis et épuisés qu'ils étaient à deux doigts de la mort, les malheureux ». Il répondit : « De cette façon tu nous feras bientôt découvrir si vous faites entrer des étrangers chez nous, je te l'ai souvent répété. » « Je n'avais pas le cœur » dit la femme « à laisser deux si beaux garçons mourir devant chez nous ». Le paysan se calma, ils passèrent à table puis se couchèrent. Il y avait deux lits dans la chambre ; le paysan et sa femme couchaient dans l'un et la fille dans l'autre ; les deux garçons étaient également installés dans la chambre. Le lendemain matin, le paysan se leva de bonne heure et dit aux enfants : « Il me semble que les femmes veulent que vous vous reposiez Ici aujourd'hui, Si vous le désirez ». Ils répondirent qu'ils acceptaient volontiers.

Chapitre 11

Le paysan fut absent toute la journée et rentra le soir ; il fut aimable envers Sigmund et Thorir. Le matin suivant, le paysan vint trouver les deux garçons et leur dit : « Le sort a voulu que vous trouviez le chemin de ma maison ; maintenant je crois qu'il vaut mieux que vous passiez l'hiver ici, si vous êtes d'accord ; les femmes ont de la sympathie pour vous ; or vous vous êtes complètement égarés et il y a loin jusqu'aux prochaines habitations, quelle que soit la direction. » Sigmund et Thorir remercièrent le paysan de son offre et dirent qu'ils acceptaient volontiers de rester. Le paysan ajouta que mère et fille veilleraient bien sur eux, mais qu'ils devraient mettre la main à la pâte si besoin était. « Moi, je dois partir tous les jours et me mettre en quête de nourriture, autant que possible. » Les deux garçons restèrent donc

et furent bien soignés. Les femmes étaient gentilles avec eux et ils se trouvaient bien. Quant au paysan, il partait tous les jours. C'était une bonne maison, solide et bien tenue. Le paysan s'appelait Ulf, sa femme Ragnhild et leur fille Thurid ; c'était vraiment une très belle fille, imposante. Sigmund et Thurid s'aimaient bien et bavardaient souvent ensemble ; le paysan et sa femme ne disaient rien à cela.

L'hiver passa et le premier jour de l'été²⁹ arriva. Ulf, le paysan, vint parler à Sigmund : « Voilà », dit-il, vous avez passé l'hiver chez moi ; maintenant, Si vous n'avez rien de mieux à faire, vous pouvez rester ici jusqu'à votre majorité. Peut-être est-il dit que nous aurons davantage affaire ensemble. Mais il y a une chose contre laquelle je tiens à vous mettre en garde : il ne faut pas que vous alliez dans la forêt qui se trouve au nord de la ferme. » Ils promirent et remercièrent Ulf de sa proposition qu'ils acceptèrent avec plaisir.

Chapitre 12

Il y avait un petit lac non loin de la ferme et le paysan y allait souvent leur apprendre à nager. Et puis ils allaient au terrain de tir pour apprendre à tirer à l'arc. Sigmund ne fut pas long à apprendre tous les sports que pratiquait Ulf et devint un athlète complet ; Thorir également, mais il n'avait pas le niveau de Sigmund. Ulf était un homme grand et fort et les enfants le considéraient comme un excellent sportif. Cela faisait trois ans qu'ils étaient là ; Sigmund avait maintenant quinze ans, Thorir dix-sept ans. Sigmund était un beau garçon, bien bâti, tout comme Thorir, mais Sigmund lui était supérieur en tout, bien qu'il eût deux ans de moins que lui. Il arriva, un jour d'été, que Sigmund dit à Thorir : « Que peut-il bien arriver si nous allons dans la forêt au nord de la ferme ? » « Je ne suis pas curieux de le savoir » répondit Thorir. « Moi si », continua Sigmund « et je veux y aller ». « Décide à ta guise » dit Thorir « mais tu désobéis à notre père adoptif. Ils y allèrent, et Sigmund tenait une hache de bûcheron à la main. Ils s'enfoncèrent dans la forêt et atteignirent une belle clairière. A peine y étaient-ils arrivés qu'ils entendirent des craquements retentir dans la forêt ; et aussitôt ils aperçurent un ours énorme et féroce. C'était un gros ours des bois, au pelage gris comme les loups. Ils se mirent à courir le long du sentier par lequel ils étaient venus. Le sentier était étroit

²⁹ Les anciens Scandinaves appelaient « sumarmál » les derniers jours de l'hiver et les premiers jours de l'été : c'était à la mi-avril.

et difficile à suivre. Thorir courait devant et Sigmund le suivait. L'animal les poursuivit sur le sentier qui était trop étroit pour lui si bien qu'il cassait les branches sur son passage. Soudain Sigmund sortit du sentier, courut entre les arbres et attendit que la bête se présentât en face de lui. Il assena alors des deux mains un coup qui atteignit l'ours entre les oreilles, si bien que la hache s'enfonça profondément. L'animal bascula en avant et tomba mort, tué sur le coup. En voyant cela, Thorir s'écria : « C'est à toi que revient l'honneur de cet exploit, cousin, pas à moi, mais cela va de soi car je suis inférieur à toi à beaucoup d'égards ! » Sigmund dit : « Maintenant il faut essayer de relever l'animal ». C'est ce qu'ils firent : ils redressèrent l'animal, plièrent des arbres pour le maintenir et l'empêcher de retomber et fixèrent un bâton dans sa gueule, lui donnant l'air de l'ouvrir largement. Ensuite ils s'en retournèrent à la maison.

En arrivant, ils rencontrèrent Ulf, leur père adoptif, dans la cour de la ferme. Il venait de s'apprêter pour partir à leur recherche. Il leur demanda sévèrement où ils étaient allés. Sigmund répondit : « Nous avons mal agi, père adoptif ! Nous avons fait ce que tu nous interdisais et l'ours a couru à nos trousses. » Ulf répliqua : « Il était inévitable que cela arrive, mais je ne veux plus qu'il vous pourchasse encore. Cet animal est tel que je n'avais jamais osé l'affronter ; mais le moment est venu d'essayer. » Ulf entra dans la maison, se saisit d'une lance, puis il courut vers la forêt, suivi des garçons. Ulf aperçut l'ours, se précipita sur lui aussitôt et enfonça la lance dans le corps de la bête qui s'écroula. Ulf se rendit compte que l'animal était déjà mort et s'écria : « Vous vous moquez de moi ? Qui de vous deux a tué la bête ? » Thorir répondit : « Je ne peux pas m'en vanter, père ! C'est Sigmund qui l'a tuée ! » « C'est un véritable exploit », dit-il et tu as beaucoup d'autres prouesses à accomplir, Sigmund ! » Après cela ils rentrèrent à la maison et depuis ce jour-là Sigmund avait grandi dans l'estime d'Ulf.

Chapitre 13

Les deux garçons restèrent chez Ulf jusqu'à ce que Sigmund eût dix-huit ans et Thorir vingt ans. Sigmund était devenu un jeune homme remarquable tant par la taille et la force que par

tous ses talents. Bref, on dit qu'après Olaf Tryggvason³⁰ il était le premier dans tous les sports. C'est alors que Sigmund dit à Ulf, son père adoptif, qu'il désirait partir. « Il est peu probable que nous progressions si nous n'allons pas côtoyer d'autre gens ». « Il en sera comme vous voulez » dit Ulf. Ils avaient remarqué, tout au long de leur séjour, que chaque automne et chaque printemps Ulf s'absentait pendant huit jours environ et rapportait à la maison de la toile de lin, des habits et toutes sortes de choses dont ils avaient besoin. Ulf leur fit confectionner des vêtements et prépara avec soin leur voyage. Manifestement, les deux femmes étaient peinées à l'idée de la séparation, surtout la plus jeune. Enfin ils les quittèrent et se mirent en route. Ulf partit avec eux et les accompagna à travers le Dovrefjell jusqu'à ce qu'ils aperçoivent l'Orkedal au nord. Alors Ulf s'assit en disant qu'il voulait se reposer et tous les trois s'assirent. Ulf déclara : « Je suis maintenant curieux de savoir qui j'ai élevé, de quelle famille vous êtes et où est votre patrie ». Ils racontèrent toute l'existence qu'ils avaient menée et Ulf déplora leur sort. Sigmund dit alors : « Je veux maintenant, père adoptif, que tu nous parles de ta vie, de ce qui t'es arrivé. » « Oui, c'est entendu », répondit Ulf.

Chapitre 14

« Je commence donc mon histoire : il y avait un paysan qui s'appelait Thoralf et qui habitait dans le Hedmark en Oppland. Il était riche, c'était le gouverneur³¹ du roi de l'Oppland³². Il était marié : sa femme s'appelait Idunn et leur fille Ragnhild, la plus belle fille qui fût. Non loin de là vivait un paysan du nom de Steingrim, un paysan brave et aisé. Sa femme s'appelait Thora. Ils avaient un fils, Thorkel, un jeune homme prometteur, grand et fort. Quand il habitait chez son père, Thorkel avait coutume, chaque automne au moment où il commence à geler et où les eaux sont prises par les glaces, d'aller en forêt avec quelques-uns de ses amis et de chasser les animaux, car c'était un excellent tireur à l'arc. C'était son occupation lorsque le

³⁰ Olaf Tryggvason s'empara du trône de Norvège en 995, à la mort du jarl Hakon. Baptisé en 994 aux îles Sorlingues, ils entreprit la conversion de son pays au christianisme. Il fut tué en l'an 1000 à la bataille de Svolder.

³¹ Le gouverneur (« sýslumadr ») était chargé par le roi de l'administration et de la perception des impôts.

³² Il y eut dans cette province de l'Oppland des roitelets jusqu'à l'époque de Saint Olaf.

froid devenait sec et pour cette raison on l'avait surnommé Thorkel froid-sec³³. Un jour Thorkel vint parler à son père et lui dit qu'il voulait se marier et demander la main de Ragnhild, la fille du paysan Thoralf. Son père lui répondit qu'il visait haut ; cependant père et fils se rendirent chez Thoralf afin de demander pour Thorkel la main de Ragnhild, sa fille. Thoralf tarda à répondre et dit qu'il avait envisagé pour elle un meilleur parti que Thorkel ; il ajouta qu'il aurait bien voulu répondre favorablement puisque Steingrim et lui-même étaient amis, mais qu'il ne pouvait pas être question de mariage. Là-dessus, il se séparèrent et père et fils rentrèrent chez eux.

Chapitre 15

Peu de temps après Thorkel quitta la maison, une nuit, en compagnie d'un autre homme ; il avait appris que Thoralf était absent de chez lui, qu'il était parti vaquer à ses affaires. Thorkel et son compagnon s'introduisirent dans la nuit jusqu'au lit de Ragnhild ; il la prit dans ses bras, la porta hors de la maison et la conduisit jusque chez lui. Son père était fort mécontent ; il lui dit que c'était soulever une pierre trop lourde pour lui et il le pria de ramener la jeune fille chez elle au plus vite. Il répondit : « Sûrement pas ». Steingrim, son père, lui demanda alors de partir. Et c'est ce que fit Thorkel, emmenant Ragnhild. Il s'en alla dans la forêt, accompagné d'une douzaine d'hommes, ses camarades et compagnons de jeux. A son retour, le paysan Thoralf fut mis au courant des événements et rassembla aussitôt des hommes ; et c'est à la tête d'une centaine d'hommes qu'il se rendit chez le paysan Steingrim, lui demanda de lui livrer son fils et de lui rendre sa fille. Steingrim répondit qu'ils n'étaient pas là. Thoralf et ses hommes fouillèrent la maison mais ne les trouvèrent pas. Ensuite ils partirent à leur recherche dans la forêt, se séparant en plusieurs groupes , trente hommes accompagnaient Thoralf. Un jour, Thoralf aperçut douze hommes dans la forêt, une femme était la treizième. Il ne douta pas de leur identité et ils se dirigèrent vers eux. Les compagnons de Thorkel firent remarquer qu'un groupe d'hommes venait vers eux et demandèrent à Thorkel quelle décision il fallait prendre. Il répondit : « Il y a une colline non loin d'où nous sommes ; nous allons tous y aller, nous y serons bien pour nous défendre. Nous arracherons des cailloux et nous nous

³³ « Turrafrost » signifie à proprement parler le gel par temps sec, alors que le sol n'est pas encore recouvert de neige.

défendrons comme des hommes. » Ils gravirent la colline et se préparèrent. Bientôt Thoralf et ses hommes arrivèrent et les attaquèrent aussitôt. Mais Thorkel et ses compagnons se défendirent vaillamment. Lorsque s'acheva le combat, douze hommes de Thoralf étaient tombés, sept du côté de Thorkel et les cinq autres étaient blessés. Le paysan Thoralf fut mortellement blessé. Thorkel s'enfuit dans la forêt avec ses compagnons et là se séparèrent. Ragnhild ne les suivit pas, on l'emmena avec son père jusqu'à un groupe d'habitations. En y arrivant Thoralf mourut de ses blessures et les gens racontent que c'est Thorkel qui lui porta le coup mortel. La nouvelle de ces événements se répandit. Thorkel rentra chez son père, légèrement blessé ; la plupart de ses compagnons l'étaient davantage, mais ils guérirent.

Chapitre 16

A la suite de cela les gens de l'Oppland réunirent leur thing et Thorkel froid-sec y fut déclaré hors-la-loi³⁴. Lorsque le père et le fils apprirent cela, Steingrim dit à Thorkel qu'il ne devait pas rester à la maison alors que tous allaient le rechercher ; « Tu iras, mon fils », dit-il « jusqu'à cette rivière qui passe tout près de la ferme ; en amont il y a un gouffre et dans ce gouffre une grotte, et personne d'autre que moi ne connaît l'existence de cette cache ; c'est là que tu iras et tu emporteras des vivres avec toi. » C'est ce que fit Thorkel : il resta dans la grotte au plus fort des recherches et n'y fut pas découvert. Il languissait là et quelque temps plus tard il sortit de la grotte, se rendit à la ferme qui avait appartenu au paysan Thoralf, enleva Ragnhild une seconde fois et partit dans la montagne, une région déserte. C'est là que je me suis fixé » dit-il « là où j'ai construit ma ferme et où je vis depuis dix-huit ans avec Ragnhild ; c'est l'âge de ma fille Thurid. Voilà, je vous ai raconté l'histoire de ma vie », conclut-il.

« Je fais grand cas de ton histoire, père adoptif ! » déclara Sigmund. « Or il faut que je te dise que je ne t'ai pas bien récompensé de m'avoir élevé et d'avoir pris soin de moi ; car ta fille m'a dit, quand nous nous sommes quittés, qu'elle était enceinte et nul autre que moi ne peut en porter la responsabilité. C'est surtout pour cette raison que je suis parti, pensant que

³⁴ Mis hors-la-loi (« útlagr »), le proscrit n'avait guère d'autre ressource que de se cacher, ou le plus souvent, de s'exiler : ses biens et sa personne étaient à la merci de tous. La proscription était le châtiment le plus sévère, tandis qu'une autre forme de condamnation, le bannissement, était limitée dans l'espace et dans le temps (généralement trois ans).

ce serait source de conflit entre nous ». Thorkel répondit : « Il y a longtemps que je sais que vous avez de l'affection l'un pour l'autre et je n'ai pas voulu m'y opposer ». Sigmund lui dit : « Je voudrais te demander, père, de ne pas marier Thurid, ta fille, car c'est elle que J'épouserai et aucune autre. » Thorkel répondit : « Ma fille ne pourra pas avoir meilleur époux ; mais je veux te demander une chose, Sigmund : si jamais tu as du succès parmi l'élite de ce pays, alors souviens-toi de mon nom et aide-moi à pouvoir revivre en paix et me réconcilier avec les gens de ma région, car il m'en coûte désormais de vivre dans cet endroit désert. » Sigmund promit de l'aider s'il en avait l'occasion et ils se quittèrent. Les cousins s'en furent jusqu'à Lade trouver le jarl Hakon qui avait là sa résidence. Ils se présentèrent devant le jarl et le saluèrent; il les accueillit bien et leur demanda qui ils étaient. Sigmund dit qu'il était le fils de Brestir : « Celui qui était votre gouverneur aux Féroé et qui a été tué ; c'est la raison pour laquelle, Sire, je suis venu vous trouver, dans l'espoir que vous m'apportiez votre soutien , mon cousin et moi aimerions tous deux vous servir. » Le jarl Hakon déclara qu'il ne pouvait pas savoir vraiment quel homme il était » ; « Tu n'es pas sans ressembler à Brestir », dit-il, « mais tu devras toi-même illustrer ta parenté et je ne te nourrirai pas à regret » et il leur fit prendre place parmi ses gens³⁵. Svein Hakonarson était jeune à cette époque-là et il était dans la garde de son père.

Chapitre 17

Sigmund vint à parler à Svein, le fils du jarl, et lui montra sa dextérité en de nombreux jeux ; le fils du jarl se plaisait beaucoup avec lui. Sigmund exposa son cas à Svein et le pria de plaider sa cause pour obtenir quelque appui de son père. Svein lui demanda quelle était sa requête. « Je voudrais avant tout partir en expédition guerrière », dit Sigmund, « si ton père consent à m'aider ». « C'est une bonne idée », dit Svein. L'hiver avançait et Jól³⁶ approchait ; au moment

³⁵ Il s'agit de « gestir » qui formaient une sorte de corps de garde, mais inférieur à la « hird » et dont le rôle était notamment de recouvrer les impôts et d'infliger certains châtements.

³⁶ Jól » était la grande fête du solstice d'hiver. C'était l'occasion de sacrifices suivis de banquets au cours desquels on mangeait la chair des animaux sacrifiés, et de libations : le sacrificateur buvait et faisait circuler une corne pleine de bière. Le mot « jól » a été repris pour désigner le Noël chrétien jul » dans les autres langues scandinaves).

de Jól, le jarl Erik Hakonarson arriva de l'est, du Vik, où il résidait. Sigmund vint parler au jarl Erik et lui conta ses difficultés. Le jarl Erik promit de parler à son père, Hakon, et il dit que lui-même ne l'aiderait pas moins que le jarl Hakon. Après Jól, Sigmund s'adressa au jarl Hakon et lui demanda de l'aider d'une manière ou d'une autre, tirant parti du fait que son père, Brestir, avait été à son service. Le jarl Hakon répondit : « J'ai assurément perdu un de mes meilleurs soutiens quand Brestir, homme de ma garde et des plus vaillants, a été tué. Et ses assassins mériteraient mon châtiment ; mais que désires-tu ? » Sigmund dit qu'il voulait surtout partir en expédition viking et trouver soit la gloire soit la mort. Le jarl dit que c'était bien parlé, « et tu sauras au printemps, quand les hommes préparent leurs voyages, quelles dispositions je prendrai ». L'hiver toucha à sa fin et Sigmund rappela au jarl Hakon son aimable promesse. Le jarl répondit : « Je vais te donner un long bateau³⁷ et quarante hommes armés ; mais l'équipage ne sera pas de premier choix car ils ne sont pas nombreux ceux qui sont prêts à te suivre, toi étranger et Inconnu. » Sigmund remercia le jarl et informa Erik de la contribution de son père. Le jarl répondit : « Maigre contribution, mais elle peut quand même t'être utile. Pour ma part, je te donne un deuxième bateau et quarante hommes. » Et le bateau qu'Erik lui offrit était bien équipé. Alors il alla dire à Svein ce dont son père et son frère lui avaient fait don. Svein répondit : « Il ne m'est pas, quant à moi, aussi facile qu'à mon père ou à mon frère de faire des cadeaux à mes anus ; mais je vais cependant te donner un troisième bateau et quarante hommes : ce seront des hommes à mon service et je crois qu'ils te suivront le mieux de tous ceux qui vont t'accompagner. »

Chapitre 18

Sigmund s'apprêta alors à prendre la mer avec ses hommes et, les préparatifs terminés, cingla vers le Vik, à l'est, puis le Danemark, traversa le Oresund et arriva en mer Baltique. Il y navigua durant l'été mais sans amasser grand butin ; avec les hommes qu'il avait, il n'osait pas s'attaquer à plus fort que lui ; et il laissait les marchands naviguer en paix. Il revint de l'est quand l'été toucha à sa fin et arriva aux Elfarsker³⁸ étaient toujours un important repaire de

³⁷ Le long bateau (« langskip ») était un navire de guerre, au profil élancé, comportant le plus grand nombre possible de bancs de nage et, en conséquence, extrêmement rapide.

³⁸ Il s'agit sans doute des îlots rocheux à l'embouchure de l'actuel Göta Elv, sur la côte ouest de la Suède.

vikings. Ayant mouillé à l'abri d'un îlot, Sigmund monta sur ce récif pour observer les alentours. Il aperçut cinq navires qui avaient jeté l'ancre de l'autre côté de l'île ; la proue de l'un d'eux était ornée d'une tête de dragon³⁹. Il revint trouver ses hommes et leur annonça que cinq bateaux vikings étaient ancrés de l'autre côté de l'île. « Je vais vous dire une chose » dit-il, « j'en'ai guère l'intention de fuir cette rencontre sans nous mettre à l'épreuve ; et jamais nous ne nous couvrirons de gloire si nous n'osons pas agir. » Ils lui demandèrent de prendre les décisions qui s'imposaient. « Nous allons maintenant apporter des cailloux à bord de nos navires », dit Sigmund « et nous préparer de notre mieux. Nous disposerons nos bateaux vers l'extérieur de la crique où nous sommes car c'est là qu'elle est la plus étroite et il m'a semblé, ce soir en y entrant, qu'aucun bateau ne pourrait nous accoster bord à bord si nous placions nos bateaux régulièrement les uns contre les autres : et ce sera pour nous un avantage s'ils ne peuvent pas nous aborder de tous les côtés. » C'est ce qu'ils firent. Le lendemain matin, alors qu'ils avaient disposé leurs navires vers l'extérieur de la crique, les vikings approchèrent à la rame avec leurs cinq bateaux. Un homme grand et fort se tenait debout à la proue du bateau à tête de dragon ; il demanda qui avait le commandement des navires. Sigmund se nomma et lui demanda son nom. Il répondit qu'il s'appelait Randver et qu'il était originaire de Holmgard, à l'est, et il ajouta qu'ils avaient le choix : ou bien ils se rendaient et leur remettaient leurs navires, ou bien ils se battaient. Sigmund déclara que ses conditions étaient inégales et qu'ils devaient d'abord essayer leurs armes. Randver ordonna alors à ses hommes d'aborder avec trois bateaux, puisqu'ils ne pouvaient pas y aller tous ; il voulait d'abord voir comment cela se déroulerait. Sigmund commandait le bateau que Sveinn, le fils du jarl, lui avait donné, et Thorir celui qui avait appartenu au jarl Erik. Ils passèrent à l'attaque et le combat commença. Sigmund et ses hommes lancèrent leurs pierres avec une telle violence dès le début que les autres ne pouvaient guère que se protéger. Quand toutes les pierres furent utilisées, il décochèrent une terrible pluie de flèches et nombreux furent les vikings qui tombèrent tandis qu'une multitude étaient blessés. Sigmund et ses hommes prirent alors leurs armes de main et eurent bientôt l'avantage sur les hommes de Randver. Quand ce dernier vit les déboires des siens, il les traita de bons à rien, incapables de l'emporter sur des

³⁹ Le texte islandais dit simplement « dreki » qui désigne un grand bateau de guerre dont la proue est ornée d'une tête de dragon — le mot « dreki » signifiant en premier lieu « dragon ». Le pluriel, « drakkar », est employé à tort en français pour désigner (au singulier) tout bateau viking.

hommes qui n'étaient à son avis même pas dignes de ce nom. Ils répliquèrent que c'était bien son habitude : pousser les autres et rester en dehors de tout danger ; et ils lui conseillèrent d'aller à l'assaut. Il répondit que c'était ce qu'il allait faire. Il aborda avec son bateau à tête de dragon et un autre navire où l'équipage était reposé, et fit monter à bord du troisième navire des hommes qui n'étaient pas blessés. Ils attaquèrent pour la deuxième fois et le combat fut beaucoup plus dur qu'auparavant. Sigmund était au premier rang de ses troupes sur son bateau et frappait fort et souvent. Thorir, son cousin, progressait courageusement ; ils se battaient maintenant depuis longtemps si bien qu'il était difficile de voir qui allait l'emporter. Sigmund s'adressa alors à ses hommes : « Nous ne parviendrons pas à gagner, dans cette épreuve de force, si nous n'en faisons pas davantage. Je vous demande maintenant de monter à l'abordage du bateau à tête de dragon : suivez-moi courageusement ! » Sigmund et onze autres y montèrent, tuant adversaire après adversaire, et ses hommes le secondèrent bien. Thorir et quatre hommes y montèrent également : rien ni personne ne leur résistait. Voyant cela, Randver se précipita sur Sigmund ; ils luttèrent pendant longtemps. Alors Sigmund montra de quoi il était capable : il lança son épée en l'air, la rattrapa de la main gauche, prenant son bouclier de la main droite, puis il frappa Randver de son épée et lui sectionna la jambe au-dessous du genou. Randver tomba et Sigmund lui assena un second coup qui lui trancha la tête. Les hommes de Sigmund lancèrent alors leur cri de guerre et les vikings prirent la fuite sur leurs trois navires, tandis que Sigmund et ses hommes faisaient place nette à bord du bateau à tête de dragon, tuant tous ceux qui vivaient encore. Puis ils passèrent leurs troupes en revue : trente hommes étaient tombés du côté de Sigmund. Ils ancrèrent les bateaux, pansèrent leurs blessures, et se reposèrent quelques jours. Sigmund prit possession du bateau à tête de dragon et de l'autre bateau abandonné. Leur butin était important, tant en armes qu'en objets précieux. Puis ils appareillèrent et cinglèrent vers le Danemark puis au nord vers le Vik. Ils y trouvèrent le jarl Erik qui reçut Sigmund chaleureusement et l'invita à rester avec lui. Sigmund remercia le jarl de son offre mais dit qu'il voulait d'abord aller au nord trouver le jarl Hakon ; et comme il n'avait que peu d'hommes d'équipage, il laissa là deux navires qu'il confia au jarl. Ils arrivèrent ensuite chez le jarl Hakon ; celui fit bon accueil à Sigmund et à ses compagnons et Sigmund passa l'hiver près de jarl et devint fort célèbre. Et à Jól, cet hiver-là, Sigmund et Thorir entrèrent tous deux dans la garde du jarl Hakon. Ils demeuraient tranquilles, en bonne compagnie.

Chapitre 19

En ce temps-là régnait sur la Suède le roi Erik Bjarnarson le victorieux⁴⁰, petit-fils d'Erik Eyvindarson ; c'était un roi puissant. Un hiver, douze marchands norvégiens se rendirent ensemble à l'est du Kjöl⁴¹, en Suède, et lorsqu'ils y arrivèrent, ils organisèrent un marché avec des gens du pays ; une querelle éclata pendant le marché et un Norvégien tua un Suédois. Dès que le roi Erik apprit cela, il envoya sa milice⁴² et fit tuer ces douze hommes. Au printemps, le jarl Hakon demanda à Sigmund où il avait l'intention de se rendre au cours de l'été. Sigmund répondit qu'il lui laissait le droit d'en décider. Le jarl Hakon dit : « Je voudrais que tu te rendes non loin d'ici au pays du roi des Suédois, leur rappeler qu'ils ont tué douze de mes sujets cet hiver, tout récemment ; et ces derniers n'ont pas été vengés. » Sigmund dit qu'il le ferait, dans la mesure du possible. Le jarl Hakon donna à Sigmund des hommes d'élite de sa garde ainsi que des troupes recrutées⁴³, tous tenaient beaucoup à suivre Sigmund. Ils partirent alors pour le Vik, à l'est, et rencontrèrent le jarl Erik. Celui-ci donna également à Sigmund une belle armée et Sigmund se trouva ainsi à la tête d'au moins trois cents hommes et de cinq bateaux bien équipés. De là, ils firent voile vers le Danemark, au sud, puis la Suède, à l'est, et ils mouillèrent quelque part sur la côte est du pays. Sigmund dit alors à ses hommes : « Nous allons débarquer ici et nous comporter en guerriers. » Ils descendirent à terre et les trois cents hommes envahirent la région, tuant les habitants, s'emparant de leurs biens, brûlant les fermes. Ceux qui échappaient s'enfuyaient dans les bois et les champs. Non loin de l'endroit mis à sac, résidait un gouverneur du roi Erik ; il s'appelait Björn. Il rassembla de nombreuses troupes dès qu'il eut vent de ces hostilités et ils vinrent se placer entre les assaillants et leurs bateaux et, un jour, les Norvégiens aperçurent cette armée. Les hommes de Sigmund discutèrent de la décision à prendre. « Il y en a encore beaucoup de bonnes » dit Sigmund, « et ce ne sont pas les plus nombreux qui remportent la victoire s'il y a des hommes intrépides

⁴⁰ Erik le victorieux (Eiríkr sigrsæli) régna sur la Suède environ de 970 à 995.

⁴¹ On disait « austan urn Kjöl » car cette chaîne de montagnes sépare la Norvège de la Suède.

⁴² « Gestir », sorte de corps de garde, mais inférieur à la « hird » et dont le rôle était notamment de recouvrer les impôts et d'infliger certains châtiments.

⁴³ Le « leidangr » consistait en une levée de troupes sur une plus ou moins grande échelle et selon des principes bien définis lorsqu'il fallait défendre le pays ou participer à une offensive.

en face d'eux. Nous allons nous ranger en groin de porc⁴⁴ : Thorir et moi nous nous tiendront en tête ; derrière nous trois hommes, ensuite cinq, et ce qui sont armés d'un bouclier formeront les deux ailes de notre déploiement. Mon idée est de nous ruer sur leurs rangs et de tâcher de les percer ; il n'est pas dit que les Suédois restent solidement rangés. » C'est ce qu'ils firent : ils se précipitèrent sur les rangs des Suédois qu'ils réussirent à percer. Il s'en suivit un combat acharné et les pertes furent nombreuses du côté des Suédois. Sigmund avança résolument, frappant des deux mains ; il s'approcha du porte-étendard de Björn et le tua d'un seul coup. Puis il encouragea ses hommes à forcer le mur de boucliers formé autour de Björn et ils y parvinrent. Sigmund marcha sur Björn et ils échangèrent des coups : Sigmund eut bientôt le dessus et le tua. Les vikings lancèrent alors leur cri de guerre et les gens du pays prirent la fuite. Sigmund déclara qu'il ne fallait pas les poursuivre, précisant qu'ils n'étaient pas en nombre suffisant pour cela, en pays étranger. Ils lui obéirent, amassèrent beaucoup d'argent et regagnèrent les navires. Ils quittèrent la Suède et cinglèrent à l'est vers Holmgard où ils guerroyèrent parmi les îles et les promontoires.

Il y avait, au royaume de Suède, deux frères : l'un s'appelait Vandil, l'autre Adil. Ils étaient de ceux chargés par le roi de la défense du pays et n'avaient jamais moins de dix bateaux, dont deux à tête de dragon. Le roi de Suède apprit la nouvelle de l'attaque faite sur son territoire et adressa un message aux deux frères leur demandant d'exterminer Sigmund et ses compagnons. Ils acceptèrent. A l'automne, Sigmund et ses hommes s'en revinrent de l'est et mouillèrent près d'une île située face à la Suède. Sigmund dit alors à ses hommes : « Nous ne sommes pas arrivés chez des amis, car ici ce sont des Suédois. Nous devons rester sur nos gardes ; Je vais monter sur l'île et observer les alentours. » C'est ce qu'il fit et il aperçut de l'autre côté de l'île deux navires à tête de dragon et huit autres bateaux. Sigmund dit à ses hommes qu'il leur fallait se préparer, porter leur butin à terre et charger les bateaux de pierres à la place. Ils firent tous ces préparatifs pendant la nuit.

⁴⁴ Cette disposition pour l'attaque portait en islandais le nom de « svínfylking », expression venue du latin : « porcinum caput ».

Chapitre 20

Tôt le lendemain matin les dix bateaux approchèrent à la force des rames et les chefs les interpellèrent aussitôt pour savoir qui commandait les navires. Sigmund se nomma ; et quand ils apprirent à qui ils avaient affaire, ils n'eurent pas à demander de raisons, ils prirent leurs armes et livrèrent bataille ; jamais il n'était arrivé à Sigmund et à ses hommes de se battre aussi dangereusement. Vandil aborda alors, de son bateau à tête de dragon, celui de Sigmund mais se heurta à une résistance farouche. Après avoir combattu quelque temps, Sigmund dit à ses hommes : « Cette fois encore nous ne remporterons pas la victoire si nous ne nous jetons pas sur l'ennemi. Je vais maintenant bondir sur ce bateau ; suivez-moi bien ! » Il se précipita à bord du navire, suivi d'une quantité d'hommes ; très vite il tua ses adversaires les uns après les autres. L'armée recula sous leur assaut. Vandil affronta alors Sigmund et leur combat dura longtemps. Sigmund exécuta le même tour qu'auparavant, changea son arme de main et de la main gauche assena à Vandil un coup qui lui trancha la main droite si bien que l'épée avec laquelle il s'était battu tomba. Sigmund en finit aussitôt avec lui et le tua. Puis les hommes de Sigmund poussèrent leur cri de guerre. Adil dit alors : « La chance a tourné ; Vandil est sans doute mort ; fuyons ! chacun pour soi ! » Adil et ses hommes prirent la fuite à bord de cinq navires ; il en resta quatre, outre le bateau à tête de dragon ; et tous ceux qui étaient encore vivants furent tués. Sigmund s'empara du bateau à tête de dragon et des autres navires. Ils firent voile jusqu'au moment où ils atteignirent le royaume de Danemark. Là, ils s'estimèrent en sûreté, hors de tout danger ; ils se reposèrent et pansèrent leurs blessures. Dès qu'ils furent en état de reprendre la mer, ils cinglèrent vers le Vik et trouvèrent le jarl Erik qui leur fit bon accueil. Ils demeurèrent là quelque temps puis firent voile vers le nord jusqu'au Trøndelag et se rendirent auprès du jarl Hakon. Celui-ci reçut chaleureusement Sigmund et ses hommes ; il le remercia de l'action qu'il avait accomplie pendant l'été. Les cousins, Sigmund et Thorir, passèrent l'hiver aux côtés du jarl de même que certains de leurs hommes, mais le gros de leurs troupes séjourna ailleurs ; et l'argent ne manquait pas.

Chapitre 21

A l'approche du printemps, le jarl demanda à Sigmund où il avait l'intention de guerroyer pendant l'été. Sigmund répondit qu'il ne tenait qu'à lui. « Je ne vais pas cette fois t'inciter à

aller jouer un tour aux Suédois ; Je veux maintenant que tu partes à l'ouest, outre-mer⁴⁵, Jusqu'aux Orcades. On attend là-bas un homme du nom de Harald crâne-de-fer. Je l'ai banni et c'est un de mes plus grands ennemis ; il a fomenté de nombreux troubles en Norvège , c'est un homme important. Je veux que tu le tues si tu en as la possibilité. » Sigmund répondit qu'il le trouverait bien s'il s'enquérât de lui. Sigmund quitta la Norvège à la tête de huit navires : Thorir commandait le bateau à tête de dragon pris à Vandil et Sigmund celui qui avait appartenu à Randver⁴⁶. Ils allèrent à l'ouest outre-mer, mais n'amassèrent pas grand butin au cours de l'été. Vers la fin de l'été ils arrivèrent à Anglesey, une île en Mer d'Irlande. Là ils aperçurent, mouillés devant eux, dix bateaux dont un grand à tête de dragon. Sigmund apprit bientôt qu'il s'agissait de la flotte de Harald crâne-de-fer. Ils décidèrent de livrer bataille le lendemain matin. La nuit s'écoula et le lendemain, dès l'aurore, ils prirent les armes : ils se battirent toute la journée jusqu'à la tombée de la nuit ; ils se séparèrent alors et convinrent de poursuivre les combats le lendemain matin. Et le matin suivant Harald héla le bateau de Sigmund et demanda s'il voulait continuer à se battre. Ce dernier répondit qu'il n'avait pas d'autre intention. « Je veux dire une chose », dit Harald « que je n'ai pas encore dite : je voudrais que nous soyons associés et cessions de nous battre. » Ils en discutèrent des deux côtés et conclurent qu'il était nécessaire de se réconcilier et de s'allier : bien peu seraient alors capables de leur résister, dirent-ils. Sigmund déclara qu'il y avait un obstacle à leur réconciliation. « Lequel ? » demanda Harald. Sigmund répondit : « Le jarl Hakon m'a envoyé chercher ta tête. » « Je ne m'attendais à rien de mieux de sa part », dit Harald, « et vous êtes des hommes fort différents : tu es le plus vaillant et Hakon est un des pires. » « Nous n'avons pas là-dessus la même opinion » dit Sigmund. Leurs hommes étaient cependant d'avis qu'il leur fallait se réconcilier et de fait, ils s'associèrent et mirent leur butin en commun. Ils guerroyèrent de tous côtés cet été-là et ils ne furent pas nombreux ceux qui leur résistèrent.

Quand vint l'automne, Sigmund déclara qu'il voulait rentrer en Norvège. Harald répondit : « Alors il faut nous séparer. » « Pas du tout » dit Sigmund, « je veux que nous allions tous deux

⁴⁵ L'expression conventionnelle : « vestr urn haf » signifie à l'ouest au-delà de la mer (du Nord), autrement dit aux îles britanniques.

⁴⁶ Vandilsnautr », « Randvésnautr », désignent les vaisseaux ayant appartenu respectivement à Vandil et Randvér. Il était courant d'appeler ainsi du nom de leur premier propriétaire des navires — ou n'importe quel objet.

en Norvège ; J'aurai toujours tenu une partie de la promesse que j'ai faite au jarl Hakon si je t'amène à lui. » « Pourquoi irais-je trouver le plus grand de mes ennemis ? » demanda Harald. « Laisse-moi faire » dit Sigmund. « Il est vrai que j'ai confiance en toi », dit Harald, « et c'est une tâche qui t'est familière, alors tu dois décider. » Ensuite, ils cinglèrent au nord vers la Norvège et arrivèrent au Hordaland. Là, ils apprirent que le jarl était à Borgund dans le Möre du nord. Il s'y rendirent et jetèrent l'ancre dans le Steinavåg. Sigmund gagna alors Borgund à bord d'un bateau à rames en compagnie de douze hommes pour aller trouver le jarl Hakon le premier. Harald attendait dans le Steinavåg pendant ce temps. Sigmund arriva auprès du jarl Hakon qui était assis à table en train de boire. Sigmund s'avança aussitôt vers le jarl et le salua comme il se devait. Le jarl le reçut chaleureusement, lui demanda quelles étaient les nouvelles et pria qu'on lui apportât un siège, ce qui fut fait. Ils conversèrent un certain temps. Sigmund lui raconta son voyage mais ne mentionna pas le fait qu'il avait découvert Crâne-de-fer. Or Hakon estimait que cela manquait au récit : il lui demanda alors s'il avait trouvé Harald. « Assurément » répondit Sigmund, et il lui dit comment ils avaient fini par se réconcilier. Le jarl se tut et l'on vit qu'il rougit ; un moment après, il déclara : « Tu as, Sigmund, souvent mieux accompli ta mission que cette fois-ci. » « L'homme est venu jusqu'ici, Sire ! » dit Sigmund, « il est à votre merci, et j'ai pensé que, pour moi, vous pourriez vous réconcilier avec Harald de sorte qu'il ait la vie sauve et retrouve sa demeure. » « Non, certainement pas », dit le jarl, « je le ferai tuer dès que je l'aurai repris. » « Je me porte garant de lui, Sire », dit Sigmund « et je vous offre autant d'argent que vous voudrez. » « Il n'obtiendra pas de réconciliation de ma part » dit le jarl. Sigmund répondit : « Je t'ai servi pour peu de choses et rien qui vaille, si je ne peux même pas procurer à un seul homme paix et réconciliation. Je vais quitter ce pays et ne plus te servir, et je souhaiterais qu'il t'en coûte un peu avant de pouvoir le tuer. » Sigmund se leva précipitamment et sortit de la salle ; le jarl resta assis, sans mot dire, et personne n'osa plaider pour Sigmund. Alors le jarl déclara : « Sigmund était en colère et s'il part, ce sera un mal pour mon royaume ; mais il ne parlait pas sérieusement. » « Il ne plaisantait sûrement pas », dirent ses hommes. « Rattrapez-le », dit le jarl, « nous nous réconcilierons selon ses conditions ». Les hommes du jarl rejoignirent Sigmund et lui répétèrent ces paroles. Sigmund revint près du jarl et ce fut le jarl qui salua le premier et lui dit qu'il acceptait la réconciliation telle qu'il l'avait proposée ; « je ne veux pas que tu me quittes », conclut-il. Sigmund obtint donc grâce pour Harald et sa réconciliation avec le jarl Hakon. Ensuite, il partit trouver Harald et lui raconta comment en fin de compte, il avait obtenu la réconciliation. Harald dit qu'il avait

du mal à le croire, toutefois ils se rendirent auprès du jarl et les deux hommes se réconcilièrent. Après quoi Harald partit au nord pour le Halogaland, tandis que Sigmund passa l'hiver auprès du jarl qui lui témoigna beaucoup d'amitié. Thorir, son cousin, ainsi qu'une nombreuse suite restèrent là également. Sigmund pourvoyait bien ses hommes de vêtements et d'armes.

Chapitre 22

Il faut maintenant raconter qu'aux Féroé Özur Hafgrimsson avait grandi auprès de Thrádr de Gata jusqu'à sa majorité et qu'il était devenu un homme capable et audacieux. Thrádr lui fit épouser la meilleure fille de paysan, là dans les îles, puis déclara qu'ils allaient partager l'archipel en deux parties à gouverner : Özur aurait celle que son père avait eue, Thrádr la moitié qui avait été celle des deux frères, Brestir et Beinir. Thrádr dit également à Özur qu'il était tout à fait juste qu'il prît l'argent, les terres et les biens qui avaient appartenu aux deux frères, en compensation de la mort de son père. Tout se passa comme Thrádr avait décidé. Özur possédait désormais deux ou trois fermes : une à Hof, héritée de son père, à Sudrey ; la seconde à Skufey et la troisième à Dimun, celles dont Sigmund et Thorir auraient dû hériter de leurs pères. Les Féroïens avaient appris que Sigmund était devenu célèbre et qu'il avait commencé de grands préparatifs. Özur fit élever un mur de terre⁴⁷ tout autour de la ferme de Skufey où il résidait la plupart du temps. Skufey est ainsi faite qu'elle a des côtes si escarpées, qu'elle est facile à défendre ; il n'y a qu'un accès et on dit que l'île est imprenable si vingt ou trente hommes la défendent et que jamais il ne viendra suffisamment d'agresseurs. Özur se faisait accompagner de vingt hommes pour se rendre d'une ferme à l'autre, et chez lui il en avait régulièrement trente, en plus des serviteurs qu'il employait. Personne, en dehors de Thrádr n'était aussi puissant que lui aux Féroé. Tout l'argent que Thrádr avait reçu à Halöre ne s'épuisait pas et il était le plus riche de tous. Il gouvernait désormais seul aux Féroé car Özur et les siens n'étaient pas aussi rusés.

⁴⁷ C'était une manière de fortifier la ferme.

Chapitre 23

Il faut dire que Sigmund parla au jarl Hakon et lui dit qu'il voulait abandonner ces expéditions guerrières et se rendre aux Féroé ; il ajouta qu'il ne voulait plus se faire reprocher de ne pas avoir vengé son père, pria le jarl de lui venir en aide pour ce faire et de le conseiller quant à la façon de s'y prendre. Hakon répondit que la mer était dangereuse autour de l'archipel, qu'il y avait de nombreux brisants et qu'un long bateau ne devait pas s'y risquer. « Je vais te faire construire deux knarrar⁴⁸ et te donner des hommes qui, selon nous, feront un bon équipage. » Sigmund le remercia pour sa générosité ; et durant tout l'hiver il prépara son voyage ; au printemps les navires étaient terminés et les hommes rassemblés. Harald vint le trouver au printemps et décida de partir avec lui. Quand il fut fin prêt, le jarl Hakon déclara : « Il faut accompagner au départ celui qu'on souhaite voir revenir. » Le jarl sortit avec Sigmund. Puis il lui demanda . « Dis-moi, quelles sont tes croyances ? » Sigmund répondit : « Je crois en ma puissance et en ma capacité de victoire⁴⁹ ». « Il ne doit pas en être ainsi » dit le jarl, « tu dois croire en celle en qui j'ai mis toute ma confiance ; il s'agit de Thorgerd mariée-des-Hordes⁵⁰. Nous allons aller la trouver et nous assurer qu'elle te portera bonheur. » Sigmund le pria de faire comme il l'entendait ; ils suivirent donc un chemin qui les conduisit dans la forêt, puis un petit sentier à l'intérieur de cette forêt qui les mena jusqu'à une clairière. Il y avait là une maison entourée d'une clôture en bois. Cette maison étaient particulièrement belle ; les sculptures étaient recouvertes d'or et d'argent. Hakon et Sigmund entrèrent dans la maison, suivis de quelques hommes. Il y avait là une multitude d'idoles. La maison possédait de nombreuses lunettes vitrées, si bien qu'aucun endroit ne se trouvait dans l'ombre. Une femme se tenait au fond de la maison, près du mur, somptueusement vêtue. Le jarl se jeta à ses pieds, y resta longuement puis se releva et dit à Sigmund qu'ils allaient lui faire une offrande et déposer de l'argent sur la chaise placée devant elle. « Nous allons voir », dit Hakon,

⁴⁸ Le « knörr » (pl. « knarrar ») était un excellent bateau marchand, à l'étrave puissante, parfaitement adapté à la navigation en haute mer, mais plus large et plus spacieux que le « langskip ».

⁴⁹ Le « knörr » (pl. « knarrar ») était un excellent bateau marchand, à l'étrave puissante, parfaitement adapté à la navigation en haute mer, mais plus large et plus spacieux que le « langskip ».

⁵⁰ Thorgerdr Hördabruðr était une déesse que le jarl avait coutume de consulter. Les Hordes s'étaient établis à l'ouest de la Norvège, d'où le nom de la province : Hordaland. On trouve plus fréquemment dans les textes « Hölgabruðr », mariée-de-Hölg, celui-ci étant un roi de la mythologie scandinave.

« si elle l'accepte et exauce mon vœu : qu'elle lâche l'anneau qu'elle a à la main. Cet anneau, Sigmund, te portera bonheur. » Le jarl saisit l'anneau : il sembla à Sigmund qu'elle serra aussitôt le poing et le jarl n'eut pas l'anneau. Il se jeta alors une seconde fois à terre devant elle et Sigmund vit qu'il avait les larmes aux yeux. Le jarl se releva, prit l'anneau qu'elle ne retenait plus et le donna à Sigmund en lui recommandant de ne jamais s'en séparer, ce que Sigmund promit. Ensuite, ils se quittèrent et Sigmund regagna ses bateaux : on raconte qu'il y avait cinquante hommes à bord de chacun d'eux. Ils prirent la mer et les vents leur furent favorables jusqu'au moment où ils aperçurent les oiseaux de l'archipel. Les bateaux naviguaient de concert. Harald crâne-de-fer était à bord de celui de Sigmund tandis que Thorir commandait l'autre navire. Une tempête se leva alors et sépara les navires qui dérivèrent plusieurs jours de suite.

Chapitre 24

Il faut dire maintenant que Sigmund et ses hommes, retrouvant des vents favorables, firent voile vers les îles ; ils se rendirent compte qu'ils étaient arrivés à l'est de l'archipel. Selon certains membres de l'équipage de Sigmund qui connaissaient les lieux, ils se trouvaient tout près d'Austrey. Sigmund déclara qu'il voulait de préférence se rendre maître de Thráendr. Mais à l'approche de la côte, ils se heurtèrent aux vents et aux courants et il leur fut impossible de toucher l'île.

Ils réussirent à atteindre Sviney car les hommes étaient capables et habiles. Ils y arrivèrent au point du jour et quarante hommes se ruèrent aussitôt vers la ferme, tandis que dix restèrent à garder les bateaux. Ils assaillirent la ferme, en forcèrent l'entrée, prirent le paysan Bjarni dans son lit et l'amènèrent au dehors. Bjarni demanda qui était le chef de cette expédition. Sigmund se nomma. « Alors, tu seras impitoyable envers ceux qui ne t'ont fait preuve que de méchanceté lors du combat au cours duquel ton père fut tué ; et je ne cacherai pas que j'y étais, mais peut-être as-tu quelque souvenir de l'avertissement que j'ai donné lorsqu'il a été question de vous tuer, toi et Thorir, ton cousin ? J'ai dit qu'ils ne vous tueraient pas avant de m'avoir tué. » « Certes, Je m'en souviens » dit Sigmund. « Quand en serai-je récompensé ? » demanda Bjarni. « Maintenant » dit Sigmund, « tu auras la vie sauve, mais pour le reste je déciderai seul. » « Comme tu voudras » dit Bjarni. « Tu vas venir avec nous à

Austrey » dit Sigmund. « Tu n’y arriveras pas plus facilement qu’au ciel tant qu’il fera ce temps-là » dit Bjarni. « Alors tu vas venir à Skufey, si Özur est chez lui. » « C’est toi qui décides » dit Bjarni, « je crois qu’il y est. » La nuit suivante ils se rendirent à Skufey et encore une fois atteignirent l’île aux premières lueurs du jour. Ce fut une chance pour Sigmund que personne ne montât la garde sur l’étroit sentier, là à Skufey. Ils grimpèrent aussitôt, forts de cinquante hommes que Bjarni leur avait donnés, ils arrivèrent au mur de terre sur lequel Özur et ses hommes étaient montés. Özur demanda quels étaient ceux qui venaient ainsi. Sigmund se nomma. « On dirait que tu dois traiter avec nous ; je te propose de nous entendre », dit Özur, « et que les meilleurs hommes des Féroé jugent notre affaire. » « Il n’y aura pas d’entente entre nous » dit Sigmund, « si je ne suis pas le seul à décider ». « Je ne veux pas de réconciliation où tu serais seul juge » dit Özur ; « je ne trouve pas que la différence soit telle ni entre nous ni dans notre litige pour que ce soit nécessaire. » Sigmund s’adressa à ses hommes et leur dit qu’ils devraient attaquer ce railleur sur le mur de terre ; « mais il faut que je réfléchisse à la façon de m’y prendre ». Harald crâne-de-fer était sévère dans ses conseils et il écarta tout compromis. Özur disposait de trente hommes sur le mur et ce mur était difficile à prendre d’assaut. Özur avait un fils qui s’appelait Leif et n’était encore qu’un petit enfant. Les hommes de Sigmund passèrent à l’attaque et les autres se défendirent. Sigmund s’approcha du mur et l’examina. Il portait un heaume sur la tête, une épée au côté et tenait à la main une belle hache⁵¹ incrustée d’argent, au manche fretté de fer, une arme superbe. Il était vêtu d’une tunique rouge sur laquelle il avait enfilé une cotte de maille légère ; et ses amis comme ses ennemis dirent que jamais homme tel que lui n’était venu aux Féroé. Sigmund remarqua qu’à un certain endroit le mur s’était affaissé et qu’il était plus facile à franchir qu’ailleurs. Il recula, prit son élan et sauta si haut qu’il parvint à s’accrocher au mur avec sa hache ; puis il se hissa rapidement à l’aide du manche et arriva ainsi en haut du mur. Un homme se précipita sur lui et lui porta un coup de son épée. Sigmund arrêta le coup avec sa hache et frappa aussitôt, enfonçant profondément sa hache dans la poitrine de son adversaire qu’il tua net. Voyant cela, Özur se jeta sur Sigmund et frappa, mais Sigmund esquiva encore le coup et assena à Özur un coup de hache lui tranchant la main droite, si bien que son épée tomba à terre. Puis Sigmund frappa à nouveau Özur, cette fois en pleine poitrine

⁵¹ Le texte dit en fait « snaghyrnd öx » c'est-à-dire une sorte de hallebarde à large lame et aux tranchants en forme de croissants de chaque côté.

; la hache s'y enfonça profondément et Özur s'écroula. Les hommes coururent vers Sigmund, mais celui-ci sauta du mur à reculons et se reçut en bas sur ses deux jambes. Ils se pressèrent autour d'Özur jusqu'à sa mort. Sigmund dit alors à ceux qui restaient sur le mur qu'ils avaient le choix : ou bien il allait les affamer ou les brûler vif sur le mur, ou bien ils faisaient la paix avec lui et le laissaient décider seul. Ils acceptèrent son jugement et se rendirent.

Il faut dire, en ce qui concerne Thorir, qu'il arriva alors à

Sudrey et rejoignit Sigmund après ces événements. Puis Sigmund et Thrádr échangèrent des messages en vue d'une réconciliation ; on décida d'une trêve et ils se donnèrent rendez-vous à Thorshöfn, sur Straumsey, là où les Féroïens tiennent leur thing. Sigmund, Thrádr et de très nombreux hommes s'y rendirent ; et Thrádr était d'excellente humeur. Il fut alors question de la réconciliation, et Thrádr déclara : « Il était inconvenant de ma part d'assister à cette rencontre au cours de laquelle ton père a été tué, Sigmund, mon parent ! Je veux t'accorder la réconciliation qui te fasse le plus honneur et qui puisse te satisfaire le mieux, je veux que ce soit toi qui décides de toutes les conditions de notre entente. » « Je refuse » dit Sigmund, « je veux quant à moi que le jarl Hakon soit juge en cette affaire, sinon nous ne nous réconcilierons pas, ce qui à mon avis conviendrait parfaitement. Pour qu'il y ait réconciliation, il faut que nous allions tous deux trouver le jarl Hakon. » « Je préférerais, parent, que tu sois juge » dit Thrádr. « Je ne stipule que le droit de résider dans les îles et de gouverner le domaine que j'ai actuellement. » « Pas de réconciliation autre que celle que je propose » répliqua Sigmund. Lorsque Thrádr vit qu'autrement ce serait encore plus difficile, ils se mirent d'accord pour se rendre tous deux en Norvège, l'été suivant. A l'automne, un des deux bateaux fit voile vers la Norvège, emmenant à son bord bon nombre de ceux qui avaient suivi Sigmund. Ce dernier passa l'hiver à Skufey, ainsi que Thorir, son cousin, Harald crâne-de-fer et beaucoup d'hommes. Sigmund faisait assaut de magnificence et de prodigalité dans sa ferme. Quand l'hiver toucha à sa fin, Sigmund prépara son bateau. Thrádr apprêta un byrding qui lui appartenait. Chacun était au courant des préparatifs de l'autre. Sigmund appareilla dès qu'il fut prêt ; il était accompagné de Thorir, de Harald crâne-de-fer et près de vingt hommes se trouvaient à bord. Ils arrivèrent en Norvège dans le Möre du sud et apprirent que le jarl Hakon n'était pas loin de là ; ils allèrent le trouver sans tarder. Le jarl Hakon fit bel accueil à Sigmund et à ses compagnons. Sigmund lui parla de cette réconciliation entre Thrádr et lui. Le jarl répondit : « Vous n'avez pas été aussi rusés l'un que l'autre, Thrádr et toi. Je crains

qu'il ne vienne pas me trouver de sitôt. » L'été s'écoula et Thrádr ne vint pas. D'autres bateaux arrivèrent des Féroé et on dit que Thrádr avait fait naufrage, rejeté sur les côtes de l'archipel, et que son navire était si endommagé qu'il était incapable de tenir la mer.

Chapitre 25

Sigmund demanda alors au jarl s'il voulait bien arbitrer l'affaire qui l'opposait à Thrádr, malgré l'absence de celui-ci. Le jarl dit que c'était ce qu'il allait faire. « Tu recevras double compensation⁵² pour la mort des frères Brestir et Beinir », dit-il ; une troisième pour menace de mort de la part de Thrádr qui voulait vous faire exécuter au moment où il a fait tuer vos pères ; et une quatrième du fait que Thrádr vous a vendus comme esclaves. Outre le quart des Féroé que tu gouvernes, tu prendras une partie de ce qui est à Thrádr d'une part et à l'héritier d'Özur d'autre part de sorte que tes possessions correspondent à la moitié de l'archipel ; l'autre moitié me reviendra parce que Hafgrim et Thrádr ont tué Brestir et Beinir, mes gardes. La mort de Hafgrim n'entraînera pas de compensation parce qu'il a tué Brestir et causé la mort d'hommes innocents. Il n'y aura pas non plus de dédommagement pour Özur car il s'est injustement approprié ton domaine, là où il a été tué. Tu partageras le montant de ces compensations avec Thorir, ton cousin, comme bon te semblera. Thrádr gardera le droit de résider dans les îles s'il accepte les termes de cet accord. Tu tiendras de moi toutes les îles », conclut le jarl, « et tu me verseras un Impôt sur ma part. » Sigmund remercia le jarl de cet arbitrage et passa l'hiver auprès de lui. Au printemps, Sigmund retourna aux Féroé, accompagné de Thorir, son cousin ; mais Harald crâne-de-fer resta en Norvège. Il fit une bonne traversée et, en arrivant aux Féroé, il convoqua Thrádr à Thorshöfn, sur Straumsey. Thrádr s'y rendit et les hommes y vinrent nombreux. Sigmund déclara que Thrádr respectait encore mal leur accord, puis il annonça le jugement du jarl ; il pria Thrádr de choisir : ou bien accepter ces conditions ou bien les rejeter. Thrádr lui demanda de juger l'affaire lui-même, disant qu'il serait très satisfait de voir Sigmund en sortir de la façon la plus honorable. Sigmund répondit qu'il était inutile de se dérober et le pria de se décider rapidement et de dire oui ou de dire non ; il ajouta qu'il était tout aussi favorable à ce qu'il n'y eût pas de

⁵² « Manngjöld », compensation versée pour la mort d'un homme et qui variait selon sa place sur l'échelle sociale.

réconciliation. Thráendr préféra respecter l'accord et demanda un délai pour le versement de l'argent ; le jarl avait en effet prévu que cet argent fût versé dans les six mois. Cédant aux prières, Sigmund accepta que la somme fût payée en trois ans. Thráendr dit qu'il trouvait bon que Sigmund, son parent, gouvernât aussi longtemps que lui-même ; « ce n'est que justice qu'il en soit ainsi », dit-il. Sigmund répliqua qu'il n'avait pas besoin de prodiguer d'éloges aussi mensongers et dit que cela le laissait froid. Ils se séparèrent alors, tous s'étant réconciliés. Thráendr offrit d'élever Leif, le fils d'Özur, chez lui à Gata, et c'est là qu'il grandit. Sigmund prépara son bateau pour se rendre en Norvège en été et Thráendr lui versa alors un tiers des compensations, ce que toutefois il fit à contre-cœur. Sigmund recouvra l'impôt du jarl Hakon avant de quitter les îles. Il fit bon voyage et arriva en Norvège à bord de son navire ; il alla aussitôt trouver le jarl Hakon pour lui remettre le produit de l'impôt. Le jarl reçut chaleureusement Sigmund et son cousin Thorir, ainsi que tous leurs compagnons ; ils restèrent auprès du jarl pendant l'hiver.

Chapitre 26

L'été après que Sigmund fut admis dans la garde du jarl Hakon, à Jól, il accompagna le jarl au thing de Frosta⁵³ et plaida la cause de Thorkel, son père adoptif, priant le jarl de lui rendre sa liberté et de mettre fin à son exil. Le jarl Hakon le lui accorda sur le champ. Il envoya chercher Thorkel et ses gens ; et Thorkel resta cet hiver-là auprès du jarl ainsi que sa femme et Thurid, leur fille. Celle-ci avait donné naissance à une fille l'été même où Sigmund et Thorir étaient partis, et cette fille se nommait Thora. Au printemps suivant, le jarl Hakon nomma Thorkel froid-sec gouverneur de l'Orkedal. Thorkel y établit sa demeure et c'est là qu'il se trouvait à ce point du récit. Voilà maintenant Sigmund en route pour l'Orkedal ; il s'en vint trouver Thorkel qui lui fit bon accueil. Il dit à Thorkel le but de sa visite et demanda la main de Thurid. Thorkel exprima sa satisfaction, estimant que c'était un honneur pour lui, pour sa fille et pour eux tous. Les noces de Sigmund furent célébrées à Lade chez le jarl Hakon qui fit durer les réjouissances toute une semaine. Thorkel froid-sec entra dans la garde du jarl Hakon dont il devint un des meilleurs amis. Il repartit ensuite chez lui, tandis que Sigmund resta avec sa

⁵³ Cette assemblée Frostathing ») se tenait à Frosta, au nord de Nidaros, et concernait le Trøndelag, le Romsdal, le Møre du nord et le Namdal.

femme aux côtés du jarl jusqu'à l'automne : il cingla alors vers les Féroé, emmenant Thurid, sa femme, et Thora, leur fille. L'hiver s'écoula paisiblement dans l'archipel. Au printemps, les hommes se rendirent au thing à Straumsey ; ils y allèrent nombreux, Sigmund avait lui-même une grande suite. Thrádr y vint aussi et Sigmund lui réclama son dû, le deuxième tiers, en précisant qu'il aurait déjà le reste de la somme si certains n'avaient pas plaidé en sa faveur. Thrádr répondit : « Il se trouve, parent, que j'ai chez moi un certain Leif, le fils d'Özur ; j'ai offert de le prendre avec moi au moment de notre réconciliation. Je vais maintenant te demander, parent, » dit Thrádr, « de compenser honorablement la mort de son père que tu as tué ; ainsi pourrai-je lui donner l'argent même que je te dois. » « Je n'en ferai rien » dit Sigmund, « quant à toi, donne-moi mon argent. » « Cela doit pourtant te paraître convenable » dit Thrádr. Sigmund répondit : « Donne l'argent, sinon cela ira mal. » Thrádr versa alors la moitié du tiers qu'il devait et dit qu'il ne pouvait pas en donner davantage. Sigmund s'approcha de lui, portant à la main la hache incrustée d'argent avec laquelle il avait tué Özur. Il posa la lame de la hache sur le poitrine de Thrádr, et dit qu'il l'enfoncerait sans ménagement, l'autre allait s'en rendre compte, s'il ne remettait pas l'argent immédiatement. » « Tu es embarrassant » dit Thrádr et il demanda à un de ses hommes d'aller sous sa tente chercher la bourse qui s'y trouvait et de voir s'il lui restait un peu d'argent. L'homme y alla puis tendit au retour la bourse à Sigmund ; on pesa l'argent, et il y avait tout juste ce que Sigmund exigeait. Après quoi, ils se séparèrent. Cet été-là, Sigmund se rendit en Norvège avec le produit de l'impôt destiné au jarl Hakon ; il fut bien reçu par le jarl et demeura peu de temps avec lui puis s'en revint aux Féroé et y passa l'hiver. Thorir, son cousin, était toujours avec lui. Sigmund était populaire, là dans les îles. Bjarni de Sviney et lui respectaient leur accord et Bjarni intervenait souvent entre Thrádr et Sigmund, sans quoi leurs rapports se seraient vite envenimés. Au printemps, les hommes se rendirent au thing de Straumsey, très nombreux. Sigmund exigea l'argent que lui devait Thrádr et celui-ci demanda à nouveau compensation pour Leif Özurarson pour la mort de son père. Beaucoup exprimèrent alors l'avis qu'ils devraient bien négocier. Sigmund répondit : « Leif n'obtiendra pas davantage d'argent de Thrádr que moi ; mais puisque des hommes braves se posent en médiateurs, laissons cet argent de côté. Toutefois je n'y renonce pas, et je ne verse rien non plus au point où en est l'affaire ». Là-dessus, ils se séparèrent, quittèrent le thing et rentrèrent chez eux. Sigmund s'apprêta une fois encore à se rendre en Norvège, l'été venu, avec le produit de l'impôt du jarl Hakon. Il ne fut prêt que tardivement et fit voile sans plus attendre. Thurid, sa

femme, resta aux Féroé, mais Thorir, son cousin, l'accompagna. Leur traversée fut sans encombre et ils arrivèrent au Tröndelag, au nord, vers la fin de l'automne. Sigmund alla trouver le jarl Hakon qui lui fit bon accueil. Il avait vingt-sept ans à ce moment-là ; il resta alors auprès du jarl.

Chapitre 27

Cet hiver-là les vikings de Jomsborg⁵⁴ vinrent en Norvège et affrontèrent le jarl Hakon et ses fils. Les cousins Sigmund et Thorir prirent part à la bataille⁵⁵ aux côtés des jarls Hakon et Erik ; Sigmund Brestisson commandait un navire et était à la tête d'un corps d'armée du jarl⁵⁶.

Après ce qui s'était passé, Bui⁵⁷ empoigna une lance d'estoc particulièrement grande et poussa ses hommes en avant. Il frappait des deux mains avec tant de force et d'ardeur que rien ni personne ne lui résistait. Voyant cela, le jarl Hakon s'adressa à tous ses commandants et leur intima l'ordre d'attaquer Bui et de chasser ce viking⁵⁸. Or la plupart d'entre eux, épuisés par un long combat, préféraient se trouver loin de Bui plutôt que près de lui ; ainsi tremblaient-ils à l'idée de prendre leurs quartiers de nuit sous la lance que maniait Bui. Le jarl Hakon se rendit compte que personne n'allait accomplir l'exploit d'affronter Bui tandis que celui-ci se déchaînait et causait de nombreuses pertes dans les rangs du jarl. Alors il implora Sigmund Brestisson d'aborder le navire de Bui et de tuer ce bandit de malheur. Sigmund répondit : « Il est vrai, jarl, que j'ai reçu de vous quantité de biens dont vous m'avez comblé en récompense, mais maintenant vous voulez m'exposer au plus grand danger s'il faut que j'attaque Bui. » Le jarl Hakon choisit alors les meilleurs, les plus farouches de ses hommes qu'il

⁵⁴ Ces vikings de la Baltique étaient établis dans une place forte sur l'île de Wollin, à l'embouchure de l'Oder. La Jónsvíkinga saga raconte leurs exploits, en partie légendaires.

⁵⁵ Il s'agit de la bataille du Hjörungavåg, en 986.

⁵⁶ Le récit est incomplet. On peut supposer qu'il manque dans ce chapitre les préparatifs et le déroulement de la bataille de Hjörungavåg. Dans le Flateyjarbók, le fragment qui suit est inclus dans la Jónsvíkinga saga.

⁵⁷ Bui le gros (Búi digri) était le fils de Véseti, qui était à la tête de l'île de Bornholm. C'est l'un des héros de la Jónsvíkinga saga.

⁵⁸ Le mot « viking » a ici le sens péjoratif de brigand ou pillard.

plaça à bord du bateau de Sigmund et ordonna d'y aller résolument. Sur ce Sigmund amena son navire bord à bord avec celui de Bui, et la lutte la plus acharnée commença entre eux et leurs troupes. Bui portait des coups terribles car il était d'une très grande force, et nombreux furent ceux qui tombèrent devant lui et succombèrent. Sigmund encouragea ses soldats à prendre le bateau de Bui d'assaut et trente hommes montèrent ensemble sur la partie supérieure de la proue. Bui et ses compagnons se jetèrent sur eux et l'attaque fut rude et la lutte opiniâtre. Bientôt Sigmund et Bui furent face à face et échangèrent des coups ; Bui était plus fort, mais Sigmund plus vif et plus adroit. Ce dernier changea ses armes de mains car il savait se servir aussi bien de ses deux mains pour assener les coups mortels, ce que bien peu, voire personne, ne soupçonnaient. De ce coup inattendu Sigmund trancha une des mains de Bui au niveau du poignet puis l'autre juste après. Quand Bui eut perdu les deux mains, il passa ses moignons dans les poignées des coffrets remplis d'argent. Il cria alors à tue-tête : « Par-dessus bord, tous les hommes de Bui ! » Il se jeta à l'eau et ne remonta jamais à la surface, et Sigmund remporta cette victoire pour le compte du jarl Hakon. Ceci est le récit de Hallbjörn la queue, premier du nom, et de Steingrim Thorarinsson ainsi que du prêtre Ari Thorgilsson le savant⁵⁹. La bataille se termina ainsi qu'il vient d'être dit. Les jarls remercièrent Sigmund Brestisson pour la victoire qu'il avait obtenue⁶⁰.

Et il faut dire de Sigmund Brestisson qu'il resta auprès du jarl Hakon l'hiver qui vit ces événements ; l'été suivant, il repartit aux Féroé, comblé de cadeaux par le jarl Hakon et ses deux fils, et il passa tranquillement l'hiver aux Féroé⁶¹.

Chapitre 28

Il faut dire maintenant que le roi Olaf Tryggvason avait demeuré deux ans en Norvège et que durant l'hiver il avait christianisé tout le Trøndelag. Au printemps, il adressa un message

⁵⁹ Hallbjörn « hali » était un scalde ; on ne sait rien de Steingrim

Thorarinsson. Quant à Ari, ce fut le premier grand écrivain islandais (1067-1148), auteur du Livre des Islandais (Islendingabók) ; toutefois aucun de ses récits conservés jusqu'à nos jours n'évoque cette bataille.

⁶⁰ Il manque sans doute ici un paragraphe ou un petit chapitre.

⁶¹ Ici encore, la saga est incomplète : on s'attendrait à un court chapitre relatant la mort du jarl Hakon et l'accession au trône d'Olaf Tryggvason.

à Sigmund Brestisson aux Féroé, le priant de venir le trouver et l'assurant qu'on lui rendrait tous les honneurs et qu'il serait l'homme le plus puissant des Féroé, s'il acceptait de devenir son homme-lige.

Chapitre 29

Le roi Olaf quitta le Tröndelag, au nord, à l'approche de l'été, et quand il arriva dans le Möre du sud où le reçut un riche paysan, Sigmund Brestisson et Thorir, son cousin, arrivèrent des Féroé, à la demande du roi. Lorsque Sigmund vint trouver le roi, celui-ci lui réserva un accueil très chaleureux et s'entretint avec lui avant peu. Le roi déclara : « Tu as bien fait, Sigmund, de ne pas négliger ce voyage ; je t'ai demandé de venir parce qu'on m'a tant parlé de ta bravoure et de ton adresse. Je veux bien être entièrement ton ami, si tu acceptes de m'obéir sur tel ou tel point que j'estime essentiel. Et aux dires de certains notre amitié ne sera pas Incongrue, du fait que ni l'un ni l'autre nous ne pouvons passer pour des pleutres, que nous avons tous deux connu l'inclémence et le malheur avant les honneurs dont nous jouissons maintenant, car nous avons subi un sort analogue, exilés et opprimés. Toi, tu étais enfant quand tu as vu ton père tué alors qu'il était innocent ; moi, j'étais dans le sein de ma mère quand mon père fut tué par trahison et sans autre raison que la cruauté et l'ambition des membres de sa famille. On m'a raconté qu'il ne t'a pas été ensuite offert de compensation pour la mort de ton père, mais que tes propres parents voulaient te tuer tout comme ton père. Tu fus vendu comme esclave par la suite, ou plus exactement on a payé pour te faire souffrir et te maintenir en esclavage, afin que tu sois ainsi expulsé et chassé de tes biens et terres allodiales ; et pendant longtemps tu n'as pas eu d'autre aide, en pays inconnu, que celle que des étrangers t'accordaient par pitié et la volonté de celui qui est maître de tout. Mon destin n'a pas été bien différent de ce que je viens de raconter à ton sujet. A ma naissance mes compatriotes me harcelèrent, me traquèrent avec l'intention de me tuer, si bien que ma mère, comme une pauvre, fut contrainte de fuir son père, sa famille et tous ses biens ; ainsi s'écoulèrent les trois premières années de ma vie. Nous fûmes ensuite tous deux capturés par des vikings ; on me sépara de ma mère et je ne l'ai jamais revue. Trois fois je fus vendu comme esclave. Je suis resté en Estonie au milieu d'étrangers jusqu'à l'âge de neuf ans. Alors survint un de mes parents et quand nous nous reconnurent comme étant de la même famille, il

m'arracha de mon esclavage et m'emmena avec lui en Russie. Je devais passer là neuf autres années, à l'étranger bien que je fusse devenu un homme libre. J'y gagnai une certaine maturité puis j'obtins du roi Valdemar plus d'estime et d'honneurs que ceux auxquels un étranger pouvait s'attendre, très semblables à ceux que tu reçus du jarl Hakon. Enfin, arriva le moment où tous deux nous retrouvâmes l'héritage de nos pères et notre patrie après avoir longtemps été privés de bonheur et de dignité. Je sais aussi, pour l'avoir entendu dire, que tu ne t'es jamais adonné à l'idolâtrie comme c'était la coutume des autres païens : j'ai donc bon espoir que le magnifique Maître des Cieux, le créateur de toutes choses, t'invite par mes paroles à connaître son nom sacré et la sainte foi et te fasse mon compagnon dans la vraie religion, comme il nous a toujours faits égaux en force et en talent et par tous les autres dons que de sa miséricorde il nous a accordés, longtemps avant que je ne sache quoi que ce soit de sa gloire. Fasse le Dieu tout-puissant que je t'amène à la vraie foi et à son service de sorte qu'ensuite, grâce à sa miséricorde, à mon exemple et mon instigation, tu fasses rendre gloire à Dieu à tes hommes comme j'attends que cela soit. Si tu veux suivre mes recommandations et servir Dieu fidèlement, tu obtiendras de moi amitié et estime, bien que ce soit peu de choses à côté de l'honneur et de la félicité que Dieu tout-puissant t'accordera comme il les accorde à tous ceux qui obéissent à ses commandements, pour l'amour du Saint-Esprit : régner avec son très cher fils, roi de tous les rois, éternellement, dans la gloire du très haut royaume des cieux. »

Quand le roi eut terminé son discours, Sigmund répondit : « Vous savez, Sire, comme vous venez vous-même de le dire, que j'étais lié au service du jarl Hakon ; il était bon pour moi et j'étais satisfait de mon sort car il était loyal et de bon conseil, généreux et affectueux envers ses amis, bien qu'il fût féroce et perfide envers ses ennemis. La différence est grande entre ses croyances et la vôtre. Si j'ai bien compris vos belles paroles, votre religion est en tous points plus belle et plus éclatante que celle des païens ; je suis donc disposé à suivre vos conseils et gagner votre amitié. La raison pour laquelle je n'étais pas idolâtre, c'est que depuis longtemps j'avais remarqué que c'était inutile : mais Je ne connaissais rien de mieux. »

Chapitre 30

Le roi Olaf fut content de la déclaration de Sigmund qui acceptait raisonnablement son discours. Sigmund reçut le baptême ainsi que toute sa suite et le roi lui fit enseigner les principes de la foi chrétienne. Sigmund resta quelque temps auprès du roi dans le plus grand respect.

Quand l'automne arriva, le roi dit à Sigmund qu'il voulait l'envoyer aux Féroé pour y convertir les habitants au christianisme. Sigmund répondit qu'il préférerait ne pas se charger de cette tâche, mais il finit par s'incliner devant la volonté du roi. Le roi le nomma alors à la tête de toutes les îles et lui donna des prêtres qui allaient baptiser les insulaires et leur apprendre l'essentiel de la foi. Sigmund mit à la voile dès qu'il fut prêt et fit une bonne traversée. A son arrivée aux Féroé, il convoqua les paysans au thing de Straumsey et ils vinrent nombreux. Quand ils siégèrent, Sigmund se leva et tint un long discours. Il expliqua qu'il était allé à l'est en Norvège trouver le roi Olaf Tryggvason et que le roi l'avait déclaré maître de tout l'archipel ; la plupart des paysans acceptèrent les faits sans protester. Alors Sigmund ajouta : « Il faut aussi que je vous dise que j'ai changé de religion et que désormais je suis chrétien. Et j'ai été chargé par le roi Olaf d'amener tous les habitants de l'archipel à embrasser la vraie foi. » Thrádr répondit à ce discours et déclara que le mieux était que les paysans débattissent entre eux cette délicate question. Les paysans dirent que c'était bien parlé. Ils se rendirent à l'autre bout de la plaine ; Thrádr s'adressa alors à eux et leur dit qu'il n'y avait qu'une chose à faire : refuser d'emblée ces propositions ; et il conclut en leur demandant d'être unanimes. Or quand Sigmund s'aperçut que tous s'étaient réunis autour de Thrádr et que nul n'était resté auprès de lui et de ses hommes qui étaient chrétiens, il déclara : « J'ai accordé bien trop de pouvoir à Thrádr. » Ensuite, les hommes revinrent à l'endroit où Sigmund et ses compagnons étaient assis ; ils brandissaient leurs armes et avaient l'air menaçant. Sigmund et ses hommes se levèrent, prêts à les affronter. Thrádr dit alors : « Asseyez-vous tous et ne soyez pas si impétueux ! Je dois te dire, Sigmund, parent, que nous les paysans sommes tous d'accord quant à la réponse à donner à tes propositions : nous ne voulons en aucune façon nous convertir ; et nous allons t'attaquer en pleine assemblée et te tuer si tu n'y renonces pas et si tu ne jures pas résolument de ne plus jamais former ce projet ici dans les îles. » Voyant qu'il ne parviendrait pas à faire adopter la nouvelle religion et que ses forces étaient insuffisantes pour lutter contre tous ceux qui étaient là réunis, il fut obligé de promettre

devant témoins et avec poignées de main⁶²; puis le thing se dispersa. Sigmund passa l'hiver chez lui à Skufey, fort mécontent du fait que les paysans l'avaient contraint ; toutefois, il n'en laissa rien paraître.

Chapitre 31

Au printemps, à un moment où les courants étaient très violents et où on estimait qu'il était imprudent de s'aventurer sur la mer entre les îles, Sigmund quitta son île de Skufey accompagné de trente hommes à bord de deux navires. Il dit qu'il allait courir le risque d'imposer la volonté du roi, ou bien de mourir. Ils mirent le cap sur Austrey et réussirent à l'atteindre ; ils y arrivèrent tard dans la nuit sans être remarqués. Ils encerclèrent la ferme de Gata, cognèrent à l'aide d'un gourdin sur la porte du petit bâtiment⁶³ où Thrádr passait la nuit, l'enfoncèrent, capturèrent Thrádr et le traînèrent à l'extérieur. Sigmund déclara : « La chance tourne, comme on dit : à l'automne, sous la contrainte, tu m'as placé devant une affreuse alternative ; à mon tour de te donner le choix entre deux possibilités bien différentes l'une de l'autre : la meilleure, c'est que tu embrasses la vraie foi et te laisses baptiser ; sinon tu seras abattu sur le champ, et pire encore, tu perdras d'emblée tes richesses et le bonheur de ce monde pour trouver la misère et les tourments éternels de l'enfer dans l'autre monde. » Thrádr répondit . « Je ne trahirai pas mes vieux amis. » Sigmund désigna alors un homme pour exécuter Thrádr et lui remit une grosse hache , or quand l'homme s'avança vers Thrádr, la hache levée, celui-ci le regarda et dit : « Ne me frappe pas si vite, j'ai encore quelque chose à dire. Mais où est donc Sigmund, mon parent ? » « Je suis Ici », dit-il. « Tu décideras seul en ce qui nous concerne », poursuivit-il, « et je me convertirai à la religion que tu voudras. » Thorir dit à l'homme : « Allez, frappe ! » Sigmund intervint : « Non, il ne faut pas l'abattre cette fois-ci. » Thorir répliqua : « C'est ton arrêt de mort et celui de tes amis, si Thrádr sauve maintenant sa tête. » Sigmund dit qu'il fallait prendre le risque. Thrádr et ses

⁶² Le fait de se serrer la main, preuve de bonne foi, était le signe d'une transaction (d'ailleurs toujours en usage chez les paysans islandais) et équivalait à notre actuelle signature.

⁶³ Une « skemma » était en fait un petit bâtiment indépendant qui servait soit de chambre à coucher, comme c'est le cas Ici, soit de pièce pour les femmes. Autour du bâtiment principal s'élevaient souvent des constructions annexes : cuisine, dortoir, greniers à provisions, étables, etc.

gens furent alors baptisés par le prêtre. Sigmund emmena Thrádr avec lui, une fois qu'il fut baptisé. Il parcourut toutes les Féroé, inlassablement jusqu'à ce que tous les insulaires se fussent convertis. Puis il prépara son navire, en été, dans l'intention de se rendre en Norvège porter le produit de l'impôt dû au roi Olaf, en prenant Thrádr de Gata à son bord. Lorsque Thrádr vint à apprendre que Sigmund envisageait de le conduire devant le roi, il voulut être dispensé de ce voyage. Mais Sigmund ne céda pas et fit plier la tente à terre dès que les vents furent favorables. Or à peine avaient-ils gagné le large, qu'ils affrontèrent des courants et une violente tempête, si bien que le bateau dériva en direction des côtes féroïennes où il se brisa. Tous les biens furent perdus mais la plupart des hommes eurent la vie sauve. Sigmund sauva Thrádr et beaucoup d'autres. Thrádr dit que Jamais ils ne feraient une bonne traversée s'ils l'obligeaient à être du voyage. Sigmund répondit qu'il viendrait malgré tout, même si cela lui déplaisait. Il prit alors un second navire et des biens propres qu'il apporterait au roi en guise d'impôt, car il ne manquait pas d'argent. Ils prirent la mer pour la deuxième fois et couvrirent une plus grande distance qu'auparavant, mais ils rencontrèrent alors de forts vents contraires qui les poussèrent de nouveau vers les Féroé où ils firent naufrage. Sigmund déclara qu'il trouvait que bien des obstacles s'opposaient à son voyage. Thrádr répondit qu'il en serait de même autant de fois qu'ils tenteraient la traversée, s'il était obligé de les accompagner. Sigmund libéra alors Thrádr, mais à la condition qu'il jurât solennellement de rester fidèle à la foi chrétienne, d'être dévoué et loyal vis-à-vis du roi Olaf et de Sigmund, de ne gêner ni empêcher personne dans les îles de se montrer fidèle et obéissant, de favoriser et de satisfaire les désirs du roi ou de quiconque il enverrait par ailleurs aux Féroé. Et Thrádr jura bel et bien, de sorte que Sigmund put sans peine le laisser aller. Thrádr retourna chez lui, à Gata, et Sigmund passa l'hiver dans sa ferme à Skufey, car l'automne était déjà fort avancé lorsqu'ils dérivèrent la dernière fois. Sigmund fit réparer le navire le moins endommagé ; et l'hiver aux Féroé s'écoula paisiblement, sans aucun incident.

Chapitre 32

Sigmund Brestisson apprêta son navire au printemps quand la mer lui parut navigable. Il appareilla dès qu'il fut prêt. Il laissa Thrádr aux Féroé, à la condition qui a déjà été relatée. Sigmund fit une traversée sans encombre et alla trouver le roi Olaf au nord, à Nidaros. Il lui

versa l'argent qu'il donnait en remplacement de l'impôt féroïen perdu au cours du naufrage de l'été précédent, ainsi que le montant de celui qu'il devait cette année. Le roi lui fit bon accueil et Sigmund resta longtemps auprès de lui ce printemps-là. Sigmund raconta en détail au roi tout ce qui s'était passé avec Thráendr et les autres insulaires. Le roi répondit : « Il est regrettable que Thráendr ne soit pas venu me trouver et dommageable à votre établissement là-bas dans les îles qu'il n'en ait pas été expulsé, car je ne connais pas de pire personnage dans toute la Scandinavie. »

Chapitre 33

Un jour, au printemps, le roi Olaf s'adressa à Sigmund Brestisson : « Nous allons nous divertir aujourd'hui et faire la preuve de notre habileté. » « Je ne suis pas très doué pour cela, Sire », dit Sigmund, « mais je ferai comme toujours ainsi qu'il vous plaira. » Ils s'essayèrent à la nage, au tir et à d'autres sports et on dit que Sigmund était second derrière le roi dans de nombreux sports, parmi tous les hommes qu'il y avait alors en Norvège, mais il était toujours derrière le roi chaque fois qu'ils étaient opposés.

On raconte qu'une fois, alors que le roi Olaf était attablé et buvait avec les hommes de sa garde et de nombreux invités, Sigmund jouissait de toute l'amitié du roi et seuls deux hommes étaient assis entre le roi et lui. Sigmund posa ses mains sur la table ; le roi s'aperçut alors qu'il portait un gros anneau d'or. Le roi déclara : « Fais voir cet anneau, Sigmund ! » Il ôta l'anneau de sa main et le lui tendit. Le roi dit : « Veux-tu me donner cet anneau ? » Sigmund répondit : « J'avais l'intention, Sire, de ne jamais me défaire de cet anneau. » Je t'en donnerai un autre en échange », dit le roi « qui ne sera ni plus petit ni moins beau. » « Je ne veux pas m'en séparer » dit Sigmund, « j'ai promis au jarl Hakon quand, avec beaucoup d'affection, il m'a donné cet anneau, que je le garderais toujours ; et je tiens à tenir ma promesse car celui qui me l'a donné, le jarl, était bon pour moi et je lui dois beaucoup. » Alors le roi déclara : « Tu peux penser autant de bien que tu veux, tant de l'anneau que de celui qui te l'a donné ; mais cela te portera malheur, et cet anneau sera cause de ta mort. Je le sais, tout comme je sais comment tu l'as eu et d'où il provient. Si je t'ai réclamé l'anneau, c'était davantage pour éviter le malheur à l'un de mes amis que parce que je désirais le posséder. » Le roi devint rouge comme un coq et le sujet ne fut plus abordé. Et jamais plus le roi ne se montra aussi aimable

envers Sigmund qu'auparavant ; ce dernier resta cependant encore quelque temps à ses côtés puis il fit voile vers les Féroé dès le début de l'été ; le roi Olaf et Sigmund se quittèrent en bon termes et Sigmund ne revit jamais le roi. Il arriva aux Féroé et s'établit dans sa ferme à Skufey⁶⁴.

Chapitre 34

Les jarls Erik et Sveinn régnaient désormais sur la Norvège ; ils étaient fort populaires car le peuple était très autonome. Ils résidaient le plus souvent à Lade, dans le Trøndelag, sur le domaine hérité de leur père ; c'était aussi leur principale force dans le pays. Des deux frères, Erik était supérieur en tous points. Il s'était couvert de gloire au cours des deux batailles auxquelles il avait pris part, celle de Svolder et celle du Hjörungavåg, toutes deux de grandes batailles où il avait remporté la victoire. Erik était de tous le plus beau et le plus intelligent et il ressemblait en cela à son père, mais il était différent de lui par son caractère et sa conduite, si bien qu'on dit généralement de lui qu'il était supérieur à son père.

Chapitre 35

Les jarls Sveinn et Erik adressèrent un message à Sigmund Brestisson aux Féroé, lui demandant de venir les trouver.

Sigmund n'hésita pas à entreprendre le voyage et se rendit en Norvège où il vint auprès des jarls à Lade, au nord, dans le Trøndelag. Ils le reçurent bien, avec beaucoup de sympathie, et se souvinrent de leur amitié passée. Ils admirent Sigmund dans leur garde et lui donnèrent les îles Féroé en tenure. Ils se quittèrent en amis très sincères. Sigmund rentra aux Féroé à l'automne.

⁶⁴ Le récit est une fois encore incomplet : il devrait être fait mention de la mort du roi Olaf Tryggvason et de l'arrivée sur le trône de Norvège des fils du jarl Hakon, les jarls Erik et Sveinn.

Chapitre 36

Trois hommes sont cités pour la saga : ils grandirent chez Thrádr, à Gata. Le premier s'appelait Sigurd, c'était le fils de Thorlak et le neveu de Thrádr ; il était grand, robuste, beau physiquement, il avait des cheveux blonds, bouclés. C'était un remarquable sportif et on raconte qu'il arrivait juste après Sigmund Brestisson dans tous les sports. Son frère s'appelait Thord et on le surnommait « le bas » ; il était bien bâti et d'une grande force. Le troisième s'appelait Gaut le rouge ; c'était le fils de la sœur de Thrádr. Ils étaient tous grands et forts. Leif fut élevé là également, et il était du même âge qu'eux. Voici quels furent les enfants de Sigmund et de Thurid : Thora était l'aînée, leur fille née dans la montagne ; elle était grande, plutôt grosse, pas particulièrement belle, mais ingénieuse dès son jeune âge. Leur fils aîné s'appelait Thoralf, le second Steingrim, le troisième Brand, le quatrième Heri. Tous étaient très prometteurs.

Il en allait alors de la religion chrétienne aux Féroé comme partout ailleurs dans les états des jarls : chacun vivait comme il l'entendait ; mais eux-mêmes étaient restés croyants. Sigmund, fidèle à sa foi, de même que tous ses gens, fit bâtir une église près de sa ferme⁶⁵. Mais on dit de Thrádr et de ses compagnons qu'ils rejetèrent entièrement leurs croyances. Les Féroïens réunirent leur thing : Sigmund, Thrádr de Gata et quantité d'hommes s'y rendirent. Thrádr s'adressa à Sigmund : « Il se trouve, Sigmund, mon parent, que je vais te demander compensation pour Leif Özurarson, pour la mort de son père. » Sigmund répondit qu'ils devaient s'en tenir au jugement que le jarl Hakon avait prononcé pour tout ce qui les concernait. Thrádr dit qu'à son avis il serait mieux « d'accorder à Leif la compensation que les hommes les plus compétents fixeraient, ici dans les îles ». Sigmund lui répondit que ce n'était plus la peine de revenir là-dessus⁶⁶, que cela ne servait à rien. Thrádr répliqua : « C'est bien vrai que tu es difficile à vivre ; mais il se peut aussi que ceux de ma famille qui ont grandi auprès de moi estiment que tu n'es pas impartial si tu refuses de partager le pouvoir avec eux, alors que plus de la moitié nous revient ; et on ne peut pas s'attendre à ce qu'ils tolèrent encore longtemps cet état de fait. Tu m'as causé beaucoup de tort », poursuivit Thrádr, « et le plus grave est de m'avoir forcé à changer de religion toute ma vie je regretterai d'avoir

⁶⁵ Il devint très courant, en Islande, de bâtir, sinon une église, du moins une chapelle près de sa ferme.

⁶⁶ L'expression islandaise est imagée : « Inutile de tirer encore sur les avirons.

fléchi. Il faut donc que tu saches que les hommes n'acceptent plus d'être injustement traités par toi ». Sigmund déclara que toutes ces menaces ne l'empêcheraient pas de dormir. Là-dessus ils se séparèrent.

Chapitre 37

On raconte qu'un jour, pendant l'été, Sigmund alla sur la petite île de Dimun, accompagné de Thorir et d'Einar l'Hébridais, chercher des moutons à abattre qui paissaient sur l'île. Une fois arrivés sur l'île, Sigmund et ses compagnons aperçurent des hommes qui y débarquaient et de beaux boucliers qui étincelaient. Ils les comptèrent : douze hommes avaient mis pied sur l'île. Sigmund demanda qui pouvaient être ces hommes. Thorir répondit qu'il reconnaissait les gens de Gata, Thrádr et ses parents, — « mais , qu'allons-nous faire maintenant ? » dit Thorir. « Ce n'est pas difficile », dit Sigmund, « nous allons tous les trois aller à leur rencontre, les armes à la main, et s'ils nous attaquent, nous fuirons chacun de notre côté mais nous nous retrouverons tous en bas au même endroit, là où on a accès à l'île. » Thrádr et ses compagnons convinrent entre eux que Leif attaquerait Sigmund, aidé des fils de Thorlak et d'un quatrième homme. Sigmund et ses hommes entendirent leurs propos. Ils marchèrent les uns vers les autres et Thrádr et ses gens les attaquèrent aussitôt ; Sigmund et ses deux compagnons s'enfuirent alors chacun dans une direction et arrivèrent au même endroit en bas, au point de débarquement. Un homme se tenait là. Sigmund fut sur lui le premier et se débarrassa rapidement de lui. Sigmund défendait désormais l'accès, tandis que Thorir et Einar couraient vers le bateau de Thrádr. Un homme maintenait les amarres, un autre était à bord. Thorir se jeta sur celui qui tenait les amarres et le tua, Einar se précipita vers le bateau de Sigmund et le remit à flot. Sigmund, qui défendait l'accès, recula sur la plage car il voulait atteindre le bateau de Thrádr et tua un de leurs hommes là, sur la plage. Ensuite lui et Thorir montèrent sur le bateau et jetèrent par-dessus bord celui qui s'y trouvait. Ils s'éloignèrent enfin à la rame avec les deux bateaux ; et l'homme que Sigmund avait jeté à l'eau regagna la terre ferme. Thrádr et ses hommes allumèrent un feu d'alarme et un bateau vint les chercher et les ramena à Gata. Sigmund réunit des hommes dans l'intention de capturer Thrádr sur l'île, puis il apprit qu'ils en étaient déjà partis.

Quelque temps plus tard, cet été-là, Sigmund et ses deux compagnons s'en furent à bord d'un seul bateau chercher leurs fermages. Ils ramaient dans une passe étroite entre certaines îles ; et quand ils en sortirent, un navire se dirigeait vers eux et les avait déjà presque rejoints. Ils reconnurent l'équipage : c'étaient les gens de Gata. Thráendr et onze hommes. Thorir s'écria : « Ils sont déjà bien trop près de nous, alors que devons-nous faire, Sigmund, cousin ? » « Nous ne pouvons guère être exigeants », répondit Sigmund, « nous allons ramer vers eux : ils amèneront sûrement la voile ; quand notre bateau abordera le leur, vous prendrez vos épées et couperez les étais du côté où la voile ne sera pas descendue, j'agirai alors comme Je jugerai bon. » Ils ramèrent dans leur direction et quand le bateau de Sigmund accosta le leur, Thorir et Einar coupèrent tous les étais du côté où la voile n'était pas descendue. Sigmund ramassa une gaffe qui se trouvait à bord et poussa si violemment la coque de l'autre bateau que la quille aussitôt bascula ; il appuya alors avec la gaffe du côté où la voile était amenée, et de ce côté-là, le bateau penchait déjà, si bien que celui-ci chavira brusquement car il y allait de toutes ses forces ; cinq des compagnons de Thráendr se noyèrent. Thorir dit qu'il fallait tuer tous ceux qu'ils trouvaient. Mais Sigmund répliqua qu'il s'y refusait et qu'il fallait plutôt les couvrir de ridicule le plus possible. Là-dessus ils les quittèrent. Sigurd Thorlaksson dit alors : « Cette expédition contre Sigmund nous vaudra la même honte que l'autre fois. » Il redressa le navire et sauva la vie à beaucoup d'entre eux. Quand Thráendr remonta à bord, il déclara : « La chance a abandonné Sigmund en notre faveur, car il a commis une grossière erreur en ne nous tuant pas alors qu'il nous tenait à sa merci. Nous ne nous laisserons pas intimider dorénavant et nous n'aurons pas de cesse que nous ne donnions la mort à Sigmund. » Tous dirent que c'était ce qu'ils souhaitaient le plus. Après quoi, ils rentrèrent à Gata. L'été s'écoula sans nouvelle échauffourée.

Chapitre 38

Il arriva un jour, juste avant l'hiver, que Thráendr réunit des hommes, soixante en tout ; il dit qu'ils allaient trouver Sigmund, et il ajouta qu'il avait rêvé que Sigmund cette fois-ci ne s'en tirerait pas si bien. Ils avaient deux navires et des hommes bien choisis : Thráendr était accompagné de Leif Özurarson, Sigurd Thorlaksson, Thord le bas, Gaut le rouge, un paysan d'Austrey qui s'appelait Steingrim, Eldjarn chapeau à crête qui était depuis longtemps chez

Thrándr. Bjarni de Sviney se tenait à l'écart de l'affaire depuis qu'il s'était réconcilié avec Sigmund. Thrándr et ses hommes firent voile jusqu'à Skufey et là ils tirèrent les bateaux à terre et débarquèrent tous. Ils arrivèrent au sentier qui donnait accès à l'île. Skufey est si facile à défendre qu'on dit que l'île est impossible à prendre si seulement dix hommes défendent l'accès, jamais il ne viendra assez d'assaillants. Eldjarn chapeau à crête monta le premier, il avait devancé les autres ; il rencontra le guetteur de Sigmund sur le sentier : Ils luttèrent aussitôt et leur combat se termina par leur chute de la falaise et tous deux trouvèrent la mort. Thrándr et tous les autres montèrent jusqu'à la ferme et l'encerclèrent. Ils étaient arrivés si inopinément que personne n'avait eu vent de leur venue. Ils enfoncèrent les portes. Sigmund et tous ceux qui étaient là coururent aussitôt prendre les armes ; Thurid, la maîtresse de maison, s'arma elle aussi et ne se défendit pas moins vaillamment que n'importe quel homme. Thrándr fit mettre le feu car il voulait prendre la ferme par le feu aussi bien que par les armes⁶⁷. Leur assaut fut violent, et au bout d'un certain temps, Thurid, la maîtresse de maison se montra à la porte et dit : « Combien de temps, Thrándr, vas-tu te battre contre des gens sans chefs ? » Thrándr répondit : « C'est clair comme le jour : Sigmund doit être parti. » Thrándr fit alors le tour de la ferme en sens inverse, tout en sifflant⁶⁸. Il arriva devant l'entrée d'un souterrain, à une certaine distance de la ferme. Alors il enfonça sa main dans la terre puis la porta à son nez : « Ils sont venus ici tous les trois dit-il, « Sigmund, Thorir et Einar ». Pendant un moment, il alla de-ci de-là en reniflant comme s'il cherchait une piste, tel un chien. Il ordonna aux autres de ne pas parler⁶⁹. Il avança ainsi jusqu'à une faille qui coupe l'île de Skufey en deux. Alors Thrándr s'écria : « Ils sont passés par ici et Sigmund a dû sauter par-dessus la faille ici même, reste à savoir ce qu'ils sont devenus. Nous allons nous diviser », continua-t-il, « Leif Özurarson et Sigurd Thorlaksson passeront par une extrémité de la faille avec quelques hommes et moi par l'autre, et nous nous retrouverons de l'autre côté. » C'est ce qu'ils firent.

⁶⁷ Il n'était pas rare de se venger d'un ennemi en le prenant par surprise chez lui, souvent en pleine nuit. On encerclait sa maison et on y mettait le feu. Puis on laissait volontiers sortir les femmes et les enfants. Lorsque la chaleur et la fumée forçaient enfin les autres occupants à sortir, ils étaient le plus souvent voués à la mort au cours d'un combat inégal.

⁶⁸ Ce sifflement devait faire partie d'un acte de sorcellerie dont le but était de chercher la piste d'un homme ou encore d'arrêter sa fuite.

⁶⁹ Le texte du Flateyjarbók dit « approcher ». Nombreux toutefois sont les exemples de cas où un magicien interdisait à son entourage de parler.

Thrándr dit alors : « Il est temps de te montrer maintenant, Sigmund, si tu as du courage et si tu te considères aussi brave qu'on le dit depuis longtemps. » Il faisait nuit noire. Peu après un homme sauta par-dessus la faille jusqu'à eux, frappa de son épée Steingrim, le voisin de Thrándr, le pourfendant jusqu'aux épaules : c'était Sigmund. Il sauta aussitôt en arrière par-dessus la faille. « Voilà Sigmund », dit Thrándr, « nous allons le poursuivre en faisant le tour de la faille. » C'est ce qu'ils firent et rejoignirent ainsi Leif et les autres. Pendant ce temps Sigmund et ses compagnons étaient grimpés sur un rocher au bord de la mer ; ils entendaient des voix de tous les côtés. Thorir déclara : « Maintenant il faut nous défendre dans la mesure du possible. » « Je ne peux pas me défendre », dit Sigmund, « car J'ai perdu mon épée au moment où j'ai sauté à nouveau par-dessus la faille ; nous allons sauter du rocher et nager. » « Comme tu voudras », répondit Thorir. Ils s'en tinrent à cette décision et plongèrent du haut du rocher. En entendant plonger, Thrándr s'écria : « Ils s'en vont par-là ! Prenons des bateaux là où nous en trouverons et partons à leur recherche, les uns par la mer, les autres à terre. » Ils eurent beau faire, ils ne les retrouvèrent pas.

Chapitre 39

Il faut dire maintenant que Sigmund et ses compagnons nageaient depuis un bon moment et avaient l'intention de gagner Sudrey. C'était la distance la plus courte à parcourir mais cela représentait quand même un bon mille⁷⁰. Quand ils en eurent parcouru la moitié, Einar dit : « C'est ici que nous nous quittons ». Sigmund répliqua qu'il n'en était pas question : « Accroche-toi à mes épaules, » dit-il. Et c'est ce qu'il fit. Sigmund nagea encore un moment. Thorir qui nageait à ses côtés dit alors « Combien de temps, Sigmund, cousin, vas-tu porter un homme mort ? » « C'est inutile » répondit Sigmund. Ils nagèrent encore et il ne restait désormais que le quart de la distance à parcourir. Alors Thorir déclara : « Toute notre vie, Sigmund, cousin, nous sommes restés ensemble et nous nous aimions bien. Or il semble bien que c'en est fini de notre vie en commun. J'ai résisté autant que J'ai pu. Je veux que tu te tires d'affaire et que tu aies la vie sauve et que tu ne t'occupes pas de moi, car il t'en coûtera la vie, cousin, si tu t'encombres de moi. » « Il ne peut pas être question », dit Sigmund, « que nous nous quittons

⁷⁰ Ce mille marin (« vika sjóvar ») était égal à environ 8,300 km et il y a plus de 8 km entre la grande île de Dimun et celle de Sudrey.

ainsi, Thorir, cousin ; ou bien nous gagnerons la terre ferme tous les deux, ou bien ni l'un ni l'autre. » Et Sigmund prit Thorir sur ses épaules et ce dernier était si épuisé qu'il était incapable de l'aider. Sigmund nagea jusqu'à la côte de Sudrey. Il y avait un fort ressac près de l'île. Sigmund était à bout de force si bien que les vagues le portaient tantôt vers la terre et tantôt vers le large. C'est alors que Thorir fut balayé du dos de Sigmund et se noya. Sigmund finit par gagner la terre ferme, mais il avait atteint un tel degré d'épuisement qu'il ne pouvait plus marcher ; il se traîna sur la grève et s'allongea sur un tas de varech. L'aube commençait à poindre ; il resta couché là jusqu'au lever du jour.

Il y avait non loin de là, sur l'île, une petite ferme et l'endroit se nommait Sandvik. L'homme qui y habitait s'appelait Thorgrim le mauvais, un homme grand et fort, fermier de Thráendr de Gata. Il avait deux fils : Ormstein et Thorstein, tous deux très prometteurs. Le matin, Thorgrim descendit sur la plage, une hache à bois à la main. En y arrivant, il aperçut un vêtement rouge dépasser d'un tas de varech. Il écarta les algues et vit qu'un homme gisait là. Il lui demanda qui il était. Sigmund se nomma. « Notre chef est arrivé bien bas » dit-il, « comment cela se fait-il ? » Sigmund raconta tout ce qui s'était passé. Les fils arrivèrent alors. Sigmund leur demanda de lui venir en aide. Thorgrim ne montra aucun empressement et parla à voix basse avec ses fils. « Sigmund porte de telles richesses sur lui, semble-t-il, que jamais » dit-il, « nous n'en avons autant possédé ; et son anneau d'or est particulièrement gros. Je crois que le mieux est de le tuer et ensuite de cacher son corps⁷¹ ; personne n'en saura jamais rien. » Ses fils s'y opposèrent tout d'abord mais finirent par consentir. Ils s'approchèrent de l'endroit où Sigmund était allongé, ils le prirent par les cheveux et Thorgrim le mauvais trancha la tête de Sigmund d'un coup de hache. Ainsi périt Sigmund, le plus hardi des hommes pour toutes sortes de raisons.

Ils le dépouillèrent de ses vêtements et des objets de valeur qu'il portait sur lui puis ils le traînèrent jusqu'à une levée de terre où ils l'enterrèrent. Le corps de Thorir fut rejeté à terre et ils l'enfouirent à côté de Sigmund et les cachèrent là tous les deux.

⁷¹ Le verbe « myrda » signifie à lui tout seul tuer un homme et cacher son cadavre. Mais ici le texte emploie tout d'abord le verbe « drepa » (tuer), réduisant le second verbe au seul sens de « dissimuler le corps ».

Chapitre 40

Il faut dire de Thrádr et de ses compagnons qu'ils rentrèrent chez eux après ces événements. Quant à la ferme de Skufey, elle résista à l'attaque sans trop de dommages et l'incendie fut sans gravité ; peu d'hommes avaient été tués.

Thurid, la maîtresse de maison, surnommée depuis lors « la grande veuve », prit la ferme en main, à la suite de Sigmund, son mari. C'est là que grandirent leurs enfants, auprès d'elle, et tous étaient pleins de promesses. Thrádr et Leif Özurarson prirent la tête de toutes les Féroé qu'ils gouvernèrent. Thrádr offrit de se réconcilier avec Thurid la grande veuve et ses fils, mais ils firent la sourde oreille. Les fils de Sigmund ne pouvaient pas non plus envisager d'aller chercher le soutien des rois norvégiens car ils étaient encore jeunes. Plusieurs années s'écoulèrent ainsi, paisiblement, aux Féroé. Thrádr eut un jour une conversation avec Leif Özurarson et lui dit qu'il devait songer à le marier. « Où trouverai-je une femme ? » demanda Leif. « J'ai pensé à Thora Sigmundardottir » dit Thrádr. « Cela ne me paraît pas raisonnable » reprit Leif. « Tu ne te marieras jamais si tu ne demandes la main à personne », conclut Thrádr. Ils se rendirent alors à Skufey, accompagnés de quelques hommes ; on les reçut froidement. Thrádr et Leif renouvelèrent leur offre de réconciliation à Thurid et à ses fils, en proposant que leur affaire soit jugée par les hommes les plus compétents de l'archipel. Mais ils n'y étaient toujours pas disposés. Thrádr fit alors sa deuxième requête : il demanda pour Leif la main de Thora, la fille de Sigmund ; il pensait que ce serait là des bases solides pour leur réconciliation. Il offrit d'octroyer une belle fortune à Leif. Tous tardèrent à répondre, mais Thora elle-même répondit : « Vous croyez que j'ai hâte de me marier ; mais pour ma part, Je pose une condition : si Leif peut jurer qu'il n'est pas le meurtrier de mon père et qu'il n'a pas donné l'ordre à d'autres de le tuer, J'exige qu'il puisse me rendre compte de ce qui a causé sa mort ou qu'il m'indique qui l'a tué. Une fois cette condition remplie, nous pourrons nous réconcilier en accord avec mes frères, ma mère et nos autres parents et amis. » Tous trouvèrent que c'était bien parlé et mûrement réfléchi et ils se mirent d'accord : Thrádr et Leif promirent de faire ce que demandait Thora, après quoi ils se quittèrent.

Chapitre 41

Peu de temps après, Thrádr quitta Gata avec Leif et une douzaine d'hommes à bord d'un seul navire. Ils cinglèrent vers Sudrey pour se rendre à Sandvik chez Thorgrim le mauvais. Ceci se passait quelques années après la mort de Sigmund. Il était tard quand ils atteignirent l'île ; ils montèrent jusqu'à la ferme. Thorgrim les reçut bien et ils entrèrent. Thrádr et le paysan Thorgrim allèrent dans la salle mais Leif et les autres s'installèrent dans une autre pièce où on avait allumé un feu à leur intention⁷². Thrádr et Thorgrim eurent un long entretien. Thrádr dit : « Comment les gens croient-ils que Sigmund est mort ? » « Ils ne pensent pas le savoir vraiment », répondit Thorgrim ; « certains croient que vous les avez trouvés sur la plage ou dans la mer et que vous les avez tués. » « Voilà qui est mal intentionné et invraisemblable dit Thrádr, « car tout le monde savait que nous voulions tuer Sigmund, alors pourquoi aurions-nous caché le crime ? C'est une hypothèse malveillante. » « D'autres disent qu'ils ont dû mourir d'épuisement à force de nager », dit encore Thorgrim, « ou que Sigmund a dû gagner la terre ferme quelque part, car il était capable à beaucoup d'égards et que quelqu'un l'a tué s'il est arrivé à terre épuisé et a caché le corps » « Voilà des propos sensés », dit Thrádr « et je crois que c'est ce qui s'est passé ; mais dis donc, compagnon, n'est-ce pas toi qui, comme je l'imagine, a tué Sigmund ? » Thorgrim s'en défendit autant qu'il put. « Il est inutile de nier », dit Thrádr, « car Je sais que c'est toi le meurtrier. » Thorgrim continua de nier. Thrádr appela alors Leif et Sigurd et leur demanda de mettre Thorgrim et ses fils aux fers. Ainsi se retrouvèrent-ils solidement enchaînés. Thrádr avait fait allumer un grand feu dans la pièce et il fit disposer quatre treillages de façon à former quatre angles. Puis il grava neuf carrés de chaque côté des treillages, à l'extérieur et prit place sur une chaise entre le feu et les treillages⁷³. Il demanda qu'on ne lui parlât pas et ils se turent. Il resta assis de cette façon quelques instants. Au bout d'un moment, un homme entra dans la pièce ; il était tout mouillé. Ils le reconnurent : c'était Einar l'Hébridais. Il s'approcha du feu, tendit les mains un court instant puis fit demi-tour et sortit. Un moment après un deuxième homme entra dans la pièce ; il avança vers le feu, tendit ses mains et ressortit. Il reconnurent Thorir. Aussitôt après,

⁷² C'est dans la « stofa » que se rendirent Thrand et Thorgrim (pour le sens de ce mot, voir chapitre 6, note 1). Quant à la pièce où l'on faisait du feu (« eldi »), elle porte plus loin le nom de « eldaskáli » et de « eldhús », c'est-à-dire en fait la grande salle commune.

⁷³ On remarquera l'impressionnante mise en scène pour l'opération magique que Thrand s'apprête à réaliser.

le troisième homme fit son entrée dans la pièce. Il était grand et couvert de sang ; il portait sa tête dans sa main. Tous reconnurent Sigmund Brestisson. Il s'arrêta un instant dans la pièce puis ressortit.

Après quoi Thrádr se leva de sa chaise, poussa un profond soupir et déclara : « Maintenant vous avez pu voir comment ces hommes sont morts : Einar a péri le premier, mort de froid ou noyé, car c'était le moins robuste ; Thorir a dû succomber ensuite et sans doute Sigmund l'a-t-il porté, ce qui l'aura épuisé le plus. Sigmund, quant à lui, a gagné la terre ferme à bout de force et ces hommes-là ont dû le tuer, puisqu'il nous est apparu couvert de sang et décapité. » Les compagnons de Thrádr furent convaincus que cela s'était passé de cette façon. Alors Thrádr dit qu'il fallait fouiller partout et c'est ce qu'ils firent, mais ils ne trouvèrent aucune trace du meurtre. Thorgrim et ses fils maintenaient toujours qu'ils n'étaient pas coupables. Thrádr leur dit qu'il était inutile de nier et ordonna à ses hommes de fouiller très attentivement, ce qu'ils firent. Il y avait dans la salle commune un grand coffre ancien. Thrádr demanda s'ils l'avaient fouillé. Ils répondirent que non et ouvrirent le coffre ; ils pensaient qu'il ne renfermait que des objets sans valeur et ils en examinèrent le contenu un moment. « Renversez le coffre », dit Thrádr. Aussitôt dit, aussitôt fait. Ils trouvèrent un sac de chiffons qui avait été dans le coffre et le tendirent à Thrádr. Il l'ouvrit et y trouva quantité de chiffons attachés ensemble, mais finalement il découvrit un gros anneau d'or qu'il reconnut comme ayant appartenu à Sigmund Brestisson, l'anneau que le jarl Hakon lui avait donné. Sachant cela, Thorgrim avoua qu'il était l'assassin⁷⁴ de Sigmund et raconta comment les choses s'étaient passées. Il leur montra l'endroit où Sigmund et Thorir étaient enterrés et ils ôtèrent les corps. Thrádr emmena Thorgrim et ses fils. Par la suite Sigmund et Thorir furent ensevelis à Skufey, près de l'église que Sigmund avait fait bâtir.

Chapitre 42

A la suite de cela, Thrádr convoqua le thing à Straumsey, demandant aux Féroïens de venir nombreux à Thorshöfn, l'endroit où se tient leur thing. Là, Thorgrim le mauvais et ses fils

⁷⁴ On distinguait l'homicide (« víg ») de l'assassinat (« mord ») : dans le premier cas le meurtrier se faisait connaître et s'arrangeait pour que le corps fût facilement retrouvé ; dans le second cas, il taisait son crime et encourait le bannissement. Thorgrim, assassin, sera d'ailleurs pendu.

racontèrent le crime et la mort de Sigmund et tous purent les entendre ; ils avouèrent l'avoir tué puis avoir caché son cadavre. Après leurs aveux, ils furent pendus en pleine assemblée et c'est ainsi qu'ils finirent. Alors Leif et son père adoptif Thrádr refirent leur demande à Thora et proposèrent la réconciliation la plus satisfaisante pour l'autre partie. Et finalement Leif épousa Thora et ils se réconcilièrent entièrement.

Leif s'établit dans la ferme héritée de son père à Hof, sur Sudrey, et le calme régna aux Féroé pendant quelque temps. Thoralf Sigmundarson se maria et s'établit à Dimun où il fut un bon paysan⁷⁵.

Chapitre 43

Ce même été, dix ans après l'accession au trône d'Olaf Haraldsson⁷⁶, Gilli le diseur de lois⁷⁷, Leif Özurarson, Thoralf de Dimun et beaucoup d'autres fils de paysans vinrent des Féroé en Norvège, après avoir reçu un message du roi. Thrádr de Gata se prépara à faire le voyage mais, alors qu'il était presque prêt, il tomba subitement malade et fut incapable de partir ; il resta donc dans les îles. Lorsque les Féroïens arrivèrent auprès du roi Olaf, celui-ci les convoqua et tint séance avec eux ; il leur expliqua les raisons pour lesquelles il les avait fait venir et leur dit qu'il voulait recevoir un impôt des Féroé et aussi que les Féroïens devraient observer les lois qu'il leur donnerait. A cette séance il ressortit des propos du roi qu'il voulait obtenir à ce sujet des garanties des Féroïens qui étaient venus, s'ils voulaient conclure cet accord par des serments ; il offrit à ceux qui lui semblèrent les plus valeureux de devenir ses hommes liges et de recevoir de lui estime et amitié. Les Féroïens comprirent aux paroles du roi qu'ils devaient craindre le tour que prendrait leur affaire s'ils refusaient de se soumettre à tout ce que le roi exigeait. Et bien que plusieurs séances fussent consacrées à cette affaire avant d'aboutir, les exigences du roi l'emportèrent. Leif, Gilli et Thoralf devinrent les hommes liges du roi qui les admit dans sa garde et tous leurs compagnons prêtèrent serment au roi

⁷⁵ La fin de ce chapitre fait défaut : on devrait y apprendre comment Olaf Haraldsson renversa les jarls au pouvoir et monta sur le trône de Norvège.

⁷⁶ En 1025 ; Olaf Haraldsson (Saint Olaf) régna de 1015 à 1028.

⁷⁷ « Lögsögumadr », l'homme qui dit la loi. C'était en quelque sorte le président du thing et il était en mesure de répondre à toutes les questions concernant la législation en vigueur.

Olaf de faire valoir aux Féroé les lois et le droit qu'il leur imposait et l'obligation de payer l'impôt qu'il prescrivait. Ensuite, les Féroïens préparèrent leur voyage de retour et, à leur départ, le roi donna à ceux qui le servaient désormais des présents pour témoigner de son amitié ; ils s'en allèrent dès qu'ils furent prêts, et le roi fit équiper un navire, trouva des hommes et les envoya aux Féroé recueillir le produit de l'impôt que les Féroïens lui devaient. Or ils furent prêts très tard et partirent sans plus attendre, et de leur voyage il faut dire qu'ils ne revinrent pas et qu'il ne vint pas d'impôt non plus l'été suivant, car ils n'avaient jamais atteint les Féroé ; personne n'y avait exigé d'impôt.

Chapitre 44

L'été suivant, le roi Olaf apprit que le navire qu'il avait envoyé aux Féroé l'été précédent avait disparu et qu'il n'avait abordé nulle part, à ce qu'on disait. Le roi se procura un autre bateau qu'il équipa et envoya aux Féroé chercher l'impôt. Ces hommes prirent la mer, or on n'eut pas plus de nouvelles d'eux par la suite que des précédents et on émit de nombreuses hypothèses quant au sort de ces deux bateaux.

Chapitre 45

Au printemps suivant, un bateau avait quitté la Norvège pour les îles Féroé ; par ce bateau arrivait un message du roi Olaf demandant que l'un de ses gardes, Leif Özurarson ou Gilli le diseur de lois ou Thoralf de Dimun s'en vînt des Féroé⁷⁸. Or quand ce message arriva dans l'archipel et fut transmis à chacun d'eux, ils se consultèrent pour examiner ce que devait cacher ce message ; et ils tombèrent d'accord pour croire que le roi voulait se renseigner sur les événements qui s'étaient produits dans les îles, selon les dires de certains, sur l'infortune des envoyés du roi et la disparition de leurs deux navires dont il n'y avait pas un seul rescapé. Ils décidèrent que Thoralf partirait. Celui-ci fit ses préparatifs de départ ; il apprêta un

⁷⁸ Il s'agit d'une « útanstefna » : convocation en bonne et due forme et tout à fait contraignante.

byrding⁷⁹ qui lui appartenait et réunit l'équipage : ils étaient dix ou douze à bord. Comme ils étaient prêts et attendaient des vents favorables, il arriva que chez lui à Gata, sur Austrey, Thráendr entra dans la salle un jour de beau temps ; et là ses deux neveux, Sigurd et Thord, les fils de Thorlak, étaient allongés sur des bancs⁸⁰ ; de même qu'un troisième, Gaut le rouge, qui était leur parent. Ces fils adoptifs de Thráendr étaient tous des hommes capables ; Sigurd était le plus âgé et leur était supérieur en tout. Thord avait un surnom : on l'appelait Thord le bas ; il était pourtant très grand mais c'était plutôt qu'il était gros et robuste. Thráendr dit alors : « Beaucoup de choses changent dans une vie d'homme. Il était rare, quand nous étions jeunes, de voir des hommes rester assis ou couchés lorsqu'il faisait beau, s'ils étaient jeunes et capables. Il n'aurait pas semblé convenable à ces hommes de jadis que Thoralf de Dimun soit plus énergique que vous ; et le byrding que je possède et qui est ici au hangar, Je pense qu'il se fait si vieux qu'il en pourrit sous sa couche de goudron. Ici chaque maison est pleine de laine et on ne la met pas en vente ; il n'en serait pas de même si J'avais quelques années de moins. » Sigurd se leva d'un bond et appela Thord et Gaut ; il dit qu'il ne tolérerait pas les sarcasmes de Thráendr. Ils sortirent et se rendirent à l'endroit où étaient les domestiques ; puis ils allèrent mettre le bateau à l'eau, firent apporter une cargaison et le chargèrent. Il ne manquait pas, à la maison, de quoi faire un chargement et tout le grément du navire était disponible. En quelques jours, ils furent prêts à prendre la mer ; ils étaient dix ou douze hommes à bord. Thoralf et eux profitèrent du même temps et ils restèrent généralement en vue les uns des autres durant la traversée. Ils touchèrent terre aux îles Henn⁸¹ un soir ; Sigurd et ses hommes mouillèrent plus loin sur la plage, mais il y avait peu de distance entre eux. Il arriva, dans la soirée, alors qu'il faisait sombre et que Thoralf et ses compagnons étaient sur le point d'aller se coucher, que Thoralf descendit à terre ainsi qu'un autre homme ; ils cherchaient un endroit pour faire leurs besoins. Quand ils furent prêts à remonter à bord, c'est ce que raconta celui qui l'accompagnait, on lui jeta un drap sur la tête et on le souleva de terre. Au même instant il entendit un bruit fracassant. Ensuite on l'emporta en le faisant tournoyer en l'air ; au-dessous il y avait la mer. Puis on le jeta à l'eau ; et quand il regagna la

⁷⁹ Le byrding (vieux norrois byrðingr) est un type de bateau viking utilisé pour le transport de marchandise le long des côtes.

⁸⁰ Ces bancs le long des murs faisaient partie du mobilier traditionnel de la salle.

⁸¹ Les îles Henn (« Hernar ») se trouvent en avant de Manger dans le Hordaland du nord.

terre ferme il alla à l'endroit où Thoralf et lui avaient été séparés. Là il découvrit Thoralf, mort, la tête fendue jusqu'aux épaules. Lorsque les hommes apprirent cela, ils portèrent son corps sur le navire et le veillèrent toute la nuit.

Le roi Olaf était alors à un banquet à Lygre ; ils lui adressèrent un message. Un thing extraordinaire fut convoqué d'urgence⁸² et le roi y fut présent. Il avait fait appeler les Féroïens des deux navires et ceux-ci étaient venus au thing. Quand la séance fut ouverte, le roi se leva et dit : « Ce qui vient de se produire ici est, heureusement, fort rare : un brave a été tué et nous pensons qu'il était innocent ; mais y a-t-il quelqu'un dans le thing qui puisse dire qui est l'auteur de cet acte ? » Personne ne répondit. Alors le roi déclara : « Je ne cacherai donc pas ce que Je pense de cette action ; à mon avis ce sont les Féroïens qui l'on commise et voilà comment il me semble que les choses ont dû se passer : Sigurd Thorlaksson aura tué cet homme tandis que Thord le bas aura jeté son compagnon à la mer. Il s'en suit que je crois deviner quel a pu être le mobile de leur crime : ils voulaient empêcher Thoralf de révéler les méfaits dont il était informé et que nous soupçonnions, à savoir que mes envoyés ont été assassinés. » Quand le roi eût terminé son discours, Sigurd Thorlaksson se leva et dit : « Jamais auparavant je n'ai parlé à un thing et je pense qu'on ne me trouvera pas éloquent. Mais pourtant je crois qu'il est tout à fait indispensable de répondre quelque chose. Si je ne me trompe, les propos qu'a tenus le roi ont dû être ébauchés sous la langue d'hommes bien moins sages que lui et bien plus mauvais, Et on ne peut pas cacher qu'ils doivent être résolument déterminés à être nos ennemis. Il est peu plausible de dire que j'aurais voulu être le meurtrier de Thoralf, car il était mon frère adoptif et mon bon ami. Et s'il y avait eu quelque autre motif et un différend entre Thoralf et moi, je suis assez sensé pour préférer risquer pareille action chez nous aux Féroé plutôt qu'ici entre vos mains, Sire. Je nie donc cette accusation, en mon nom et au nom de tous mes hommes d'équipage ; Je veux en faire le serment, comme vos lois le stipulent. Et si vous estimez cela plus satisfaisant, je suis prêt à subir l'épreuve du fer rouge⁸³, et je veux que vous fassiez vous-même l'examen des plaies. »

⁸² Le texte emploie le terme « örvathing », une assemblée convoquée par message de flèche. C'est de cette façon également que l'armée pouvait être rassemblée, en envoyant une flèche de guerre (« herör »).

⁸³ L'ordalie (« járnburdr ») consistait à prendre un fer rouge dans sa main et à faire neuf pas sous le contrôle d'un évêque ou d'un prêtre. La main était ensuite enfermée dans un gant, et quelques jours plus tard, on ôtait le gant : si la blessure était belle et commençait à se cicatriser, c'était la preuve de l'innocence de l'accusé.

Quand Sigurd cessa de parler, nombreux furent ceux qui plaidèrent sa cause et demandèrent au roi le droit pour Sigurd de se disculper. Ils estimaient que Sigurd avait bien parlé et disaient qu'il devait être innocent de ce dont on l'accusait. Le roi répondit : « On peut considérer cet homme de deux façons différentes ; si on l'a calomnié dans cette affaire, alors ce doit être un brave homme ; mais sinon, il doit être beaucoup plus effronté que ce n'est généralement le cas, ce que Je continue à croire ; mais je suppose qu'il apportera lui-même la preuve. » Cédant aux prières, le roi accepta l'engagement de Sigurd de subir l'épreuve du fer rouge ; il devait venir le lendemain à Lygre et l'évêque devait examiner les plaies ; ainsi se termina le thing. Le roi regagna Lygre, Sigurd et ses hommes retournèrent à leur navire. La nuit commença bientôt à tomber. Alors Sigurd dit à ses compagnons : « A vrai dire, nous sommes dans une situation bien embarrassante ; nous sommes l'objet d'un incroyable mensonge et ce roi est rusé et trompeur ; notre sort est facile à prévoir s'il doit décider, car il a d'abord fait tuer Thoralf et maintenant il fait de nous des criminels. Il est facile pour lui de falsifier l'épreuve du fer rouge. Il court un grand risque, à mon avis, celui qui osera subir l'épreuve avec lui. Un vent de montagne souffle maintenant dans le détroit ; je propose que nous hissions notre voile et que nous gagnions le large. Que Thráendr parte un autre été avec sa laine s'il veut vendre ! Car si je m'enfuis, je crois pouvoir m'attendre à ne plus jamais revenir en Norvège. » Ses compagnons pensèrent que c'était un sage conseil. Ils hissèrent donc la voile et pendant la nuit, s'éloignèrent en pleine mer aussi vite qu'il leur fut possible. Ils ne s'arrêtèrent pas avant d'arriver aux Féroé et chez eux à Gata. Thráendr fut mécontent de leur voyage. Ils ne lui répondirent pas très aimablement mais restèrent cependant chez lui.

Chapitre 46

Peu après, le roi Olaf apprit le départ de Sigurd et de ses hommes et l'opinion Jugea sévèrement leur affaire. Nombreux furent ceux qui étaient maintenant convaincus que l'accusation portée contre Sigurd et ses hommes était fondée, après l'avoir niée et contestée. Le roi Olaf fit peu de commentaires ; mais il estimait connaître la vérité là où auparavant il n'avait eu que des soupçons. Le roi poursuivit alors son voyage et fut hébergé aux endroits prévus pour lui.

Chapitre 47

Au printemps suivant, au cours d'un conseil que tint le roi Olaf, il arriva qu'il évoqua cette affaire et parla des pertes humaines qu'il avait subies aux Féroé. « Quant à l'impôt qu'ils m'ont promis », dit-il, « il n'arrive guère. J'ai l'intention d'y envoyer à nouveau des hommes le chercher. » Le roi s'adressa à divers hommes et leur proposa d'entreprendre cette expédition. Mais les réponses qu'il reçut déclinaient toutes le voyage. Alors se leva dans le thing un homme grand et de forte carrure ; il portait une tunique rouge, un heaume sur la tête, une épée au côté, et une grande lance d'estoc à la main. Il prit la parole et dit : « A vrai dire, il y a une grande différence entre les hommes. Vous avez un bon roi, mais il a de mauvais serviteurs. Vous refusez une mission qu'il vous propose mais vous avez auparavant reçu de lui des présents comme marque de son amitié et bien d'autres témoignages d'honneur. Je n'ai pas Jusqu'à présent été l'ami de ce roi ; il a également été mon ennemi et affirme qu'il a de bonnes raisons pour cela. Mais maintenant, Sire, je m'offre pour cette expédition, s'il n'y a pas de meilleur choix. » Le roi répondit : « Qui est cet homme courageux qui répond à ma requête ? Tu te montres bien différent des autres ici présents en offrant d'entreprendre cette expédition alors que s'y refusent ceux qui, Je pense, auraient dû répondre favorablement ; or je ne sais rien de ton origine et J'ignore ton nom. » Il répliqua : « Pour mon nom, Sire, ce n'est pas difficile ; Je pense que tu m'as déjà entendu nommer ; je m'appelle Karl de Möre. » Le roi répondit : « Le fait est, Karl ; j'ai déjà entendu ton nom, et à dire vrai, il fut un temps où, Si nous nous étions rencontrés, tu n'aurais pas eu le loisir de le raconter. Mais je ne veux pas être moins bon que toi qui me propose ton aide et ne pas t'offrir en échange mes remerciements et ma reconnaissance. Tu viendras me voir, Karl, et tu seras mon hôte aujourd'hui. Nous discuterons alors de cette affaire ». Karl dit qu'il en serait ainsi.

Chapitre 48

Karl de Möre avait été viking et un très grand pillard, et le roi avait souvent envoyé des hommes à sa poursuite dans l'intention de le supprimer. Or Karl était issu d'une noble famille et c'était un homme très entreprenant, sportif et accompli en tout. Et lorsque Karl décida de se charger de cette expédition, le roi se réconcilia avec lui et lui montra de l'affection ; il fit préparer son voyage de son mieux. Il y avait près de vingt hommes à bord du navire. Le roi lui

donna des messages pour ses amis aux Féroé : il envoya Karl trouver Leif Özurarson et Gilli le diseur de lois pour leur apporter aide et soutien ; il leur adressa ses preuves de confiance⁸⁴. Karl partit dès qu'il fut prêt. Ils bénéficièrent de vents favorables et arrivèrent aux Féroé où ils mouillèrent à Thorshöfn, dans l'île de Straumsey. Ensuite un thing fut convoqué et les hommes y vinrent nombreux. Thrádr de Gata y vint avec une grande troupe, Leif et Gilli également ; ils étaient eux aussi escortés d'une nombreuse suite. Après avoir monté leurs tentes et s'être installés, ils allèrent trouver Karl de Möre. Ils se saluèrent sans hostilité. Puis Karl fit part des messages et des gages de confiance du roi Olaf et de ses aimables paroles à Leif et à Gilli. Ceux-ci les accueillirent bien, invitèrent Karl chez eux et promirent d'appuyer sa mission et de lui apporter leur soutien dans la mesure où cela leur était possible. Il accepta en les remerciant. Peu de temps après Thrádr vint à son tour saluer Karl. « Je me réjouis », dit-il, « de voir un tel homme venir ici dans notre pays envoyé par notre roi pour une mission à laquelle nous nous faisons tous un devoir de contribuer. Pour ma part, je ne souhaite rien d'autre que tu viennes loger chez moi pour l'hiver avec tous ceux de tes hommes qui feraient ta situation plus forte qu'avant ! » Karl répondit qu'il avait déjà promis d'aller chez Leif, — « Sinon c'est avec grand plaisir que j'aurais accepté ton invitation ». Thrádr reprit : « Alors c'est Leif qui en sera honoré ; mais y a-t-il autre chose que je puisse faire pour t'être de quelque secours ? » Karl répondit qu'il pensait que ce serait lui rendre un grand service si Thrádr recouvrait l'impôt d'Austrey ainsi que de toutes les îles du nord⁸⁵. Thrádr dit qu'il était de son devoir et juste d'apporter son appui à la mission du roi. Thrádr retourna alors à sa tente. Il n'y eut au cours de ce thing aucun autre événement important. Karl alla loger chez Leif Özurarson et y passa l'hiver suivant. Leif recueillit l'impôt de Straumsey et de toutes les îles du sud. Au printemps suivant, Thrádr tomba gravement malade, il avait une inflammation des yeux et d'autres maux ; il se prépara cependant à se rendre au thing comme

⁸⁴ Ces « jartegnir » étaient quelque objet précieux (bague, couteau, ceinture, épée, etc.) que le messager devait montrer comme preuve de sa sincérité, ou encore les deux morceaux d'un même objet que deux hommes possédaient, chacun un.

⁸⁵ Les îles du nord Nordreyjar ») sont les six îles habitées, situées au nord d'Austurey : Karlsey, Kúney, Bordey, Videy, Svíney et Fugley.

à son habitude. Mais quand il y fut arrivé et que sa tente⁸⁶ fut montée, il en fit recouvrir l'intérieur de tentures noires de façon à l'obscurcir. Après quelques jours de thing, Leif et Karl allèrent à la tente de Thrádr ; ils avaient une nombreuse suite. Quand ils arrivèrent à la tente, il y avait là quelques hommes à l'extérieur. Leif demanda si Thrádr était dans la tente. Ils dirent qu'il y était. Leif leur demanda de prier Thrádr de sortir, — « Karl et moi avons à lui parler », dit-il. Mais quand les hommes revinrent, ils dirent que Thrádr avait très mal aux yeux et qu'il ne pouvait pas sortir, — « et il a demandé, Leif, que tu entres. » Leif dit à ses compagnons de se tenir sur leurs gardes en entrant dans la tente, — « Ne vous serrez pas ; ressortira le premier celui qui entrera le dernier. » Leif entra tout d'abord, suivi de Karl, puis de ses hommes, et ils étaient entièrement armés comme s'ils partaient au combat. Leif s'avança sous les tentures noires, il demanda où était Thrádr. Celui-ci répondit et salua Leif. Leif lui rendit son salut ; puis il demanda s'il avait perçu l'impôt dans les îles du nord et comment il s'était arrangé pour l'argent. Thrádr répondit qu'il n'avait pas oublié ce qui avait été convenu entre Karl et lui et qu'il allait lui verser le montant de l'impôt. « Voici une bourse, Leif, que tu dois accepter : elle est pleine d'argent. » Leif regarda autour de lui et n'aperçut que quelques hommes dans la tente ; certains étaient allongés sur les bancs, d'autres étaient assis. Puis Leif s'approcha de Thrádr, prit la bourse et l'apporta plus loin dans la tente, là où il faisait clair ; il versa l'argent dans son bouclier, le remua avec la main et dit que Karl devait voir l'argent. Ils l'examinèrent un instant. Alors Karl demanda ce que Leif pensait de cet argent. Il répondit : « Je crois que toutes les mauvaises pièces qui circulent dans les îles du nord sont arrivées ici. » Thrádr entendit cela et dit : « Tu ne penses pas, Leif, que cet argent soit bon ? » « Exactement », dit-il. Thrádr déclara : « Alors nos parents ne sont que des vauriens à qui on ne peut pas faire confiance : je les ai envoyés au printemps chercher cet impôt dans les îles, au nord, comme j'étais incapable de faire quoi que ce soit ce printemps ; et ils se sont laissés corrompre par les paysans pour accepter ces fausses pièces qu'on peut estimer sans valeur ; mieux vaut, Leif, regarder cet argent-ci que j'ai reçu, ce sont les revenus de mes terres. » Leif reporta alors l'argent et reçut l'autre bourse qu'il porta à Karl. Ils examinèrent cet argent, et Karl demanda à Leif ce qu'il en pensait. Il dit que cet argent lui paraissait mauvais, — « non pas que pour les paiements demandés sans trop de rigueur on ne pouvait pas

⁸⁶ J'ai traduit ainsi le mot « búa » : en fait, il s'agit d'une sorte de baraquement constitué d'un soubassement, en terre ou en bois, sur lequel on tend une toile.

l'accepter ; mais Je ne peux pas le prendre pour le roi. » Un homme qui était allongé sur un banc rejeta la couverture de sa tête et dit : « Le vieux dicton est bien vrai : on s'accouardit en vieillissant⁸⁷. Il vaut aussi pour toi, Thrádr ; tu laisses Karl de Möre vérifier ton argent à ta place toute la journée. » C'était Gaut le rouge. Thrádr se leva d'un bond aux paroles de Gaut et parla avec colère ; il fit de sévères reproches à l'adresse de ses parents. Et pour finir, il demanda à Leif de lui rendre cet argent. — « mais prends cette bourse que mes paysans m'ont apportée chez moi ce printemps ; et bien que je ne voie pas clair, ma propre main est encore la plus sûre. » Un autre homme qui était couché sur le banc se leva sur son coude ; c'était Thord le bas. Il dit : « Ce n'est pas une mince insulte que nous recevons de Karl de Möre et il devrait en être récompensé. » Leif prit la bourse et la porta à Karl. Ils regardèrent l'argent, et Leif dit : « Inutile d'examiner longuement cet argent : ici chaque Pièce est meilleure que l'autre ; c'est cet argent que nous voulons. Prends un homme, Thrádr, pour assister aux comptes. » Thrádr répondit qu'il pensait avoir le meilleur homme en la personne de Leif. Alors Leif et les autres sortirent et allèrent non loin de la tente ; là ils s'assirent et pesèrent l'argent. Karl ôta son heaume de sa tête et il y déposait l'argent une fois pesé. Ils virent un homme s'approcher d'eux ; il avait une masse d'armes à la main, un chapeau sur la tête, un manteau vert à capuche ; il était pieds-nus et portait des braies de lin nouées aux jambes ⁵. Il posa la masse par terre et s'éloigna en disant : « Prends garde, Karl de Möre, de ne pas te blesser à ma masse. » Peu après un homme arriva en courant et appela Leif Özurarson avec véhémence, le priant de se rendre d'urgence à la tente de Gilli le diseur de lois , — « Sigurd Thorlaksson a fait irruption dans sa tente et y a blessé à mort un de ses hommes. » Leif se leva précipitamment et s'en fut trouver Gilli ; tous ses hommes l'accompagnèrent, mais Karl resta assis là, entouré de tous les Norvégiens. Gaut le rouge courut vers lui et le frappa avec une hache à main par-dessus les épaules des hommes. Il fut touché à la tête mais la blessure était peu profonde. Thord le bas ramassa alors la masse qui se trouvait par terre et enfonça la lame de la hache qui resta plantée dans le cerveau. Alors quantité d'hommes se ruèrent hors de la tente de Thrádr. Karl fut emporté, mort. Thrádr était très mécontent de cette action, mais il offrit cependant de l'argent en compensation pour ses parents. Leif et Gilli dirigèrent les poursuites et aucune amende ne fut versée. Sigurd fut banni pour le coup mortel qu'il avait donné au compagnon de tente de Gilli, Thord et Gaut pour le meurtre de Karl. Les Norvégiens apprêtèrent le bateau

⁸⁷ « Svá ergisk hvern sem eldisk » ; traiter quelqu'un de couard était une grave insulte.

à bord duquel Karl était venu et repartirent vers l'est trouver le roi Olaf. Mais il ne s'en suivit pas de représailles car la discorde avait éclaté en Norvège ; et ici prend fin le récit des événements consécutifs à la volonté du roi Olaf d'exiger un impôt des îles Féroé.

Chapitre 49

Après le meurtre de Karl de Möre, et le coup mortel assené au compagnon de tente de Gilli le diseur de lois, Sigurd Thorlaksson, Thord le bas et Gaut le rouge, parents de Thráendr, furent bannis et chassés des Féroé. Thráendr leur donna un bateau en état de naviguer et quelques biens, et ils estimèrent qu'il les pourvoyait mal. Ils adressèrent de sévères reproches à Thráendr, disant qu'il avait détourné leur patrimoine et qu'il ne partageait pas avec eux. Thráendr dit alors qu'ils en avaient eu bien plus qu'il ne leur revenait ; il dit qu'il avait longtemps subvenu à leurs besoins et leur avait souvent fait des faveurs, mais qu'il en était mal récompensé. Sigurd et ses compagnons prirent la mer ; ils étaient douze en tout à bord du navire. On dit qu'ils avaient l'intention de mettre le cap sur l'Islande ; ils n'étaient pas en mer depuis longtemps lorsqu'ils furent surpris par une terrible tempête et le mauvais temps dura près d'une semaine. Tous ceux qui étaient à terre savaient que Sigurd et ses compagnons ne pouvaient affronter pire tempête et on dit que les hommes doutaient de la réussite de leur traversée. Et comme l'automne avançait, on retrouva des débris de leur navire à Austrey. L'hiver venu, beaucoup de revenants apparurent à Gata et ailleurs sur Austrey ; c'est souvent qu'apparurent les parents de Thráendr et les gens en furent très affectés : certains se brisèrent des membres ou encore se blessèrent. Ils recherchaient tellement Thráendr qu'il n'osa aller seul nulle part de tout l'hiver. On parla beaucoup de tout cela. Puis, vers la fin de l'hiver, Thráendr envoya un message à Leif Özurarson disant qu'ils devaient se revoir, et c'est ce qu'ils firent. Lors de leur rencontre Thráendr déclara : « Nous nous sommes trouvés l'été dernier, fils adoptif, dans une situation si difficile qu'il s'en est fallu de peu que tout le thing en vînt aux mains. Je veux désormais, mon fils adoptif » continua Thráendr, « qu'on fasse une loi, sur notre Initiative, interdisant le port des armes au thing là où les hommes doivent plaider ou prononcer de sages paroles. » Leif répondit que c'était bien parlé, — « et nous devrions prendre conseil à ce sujet auprès de Gilli le diseur de lois, mon parent ». Gilli et Leif étaient les fils de deux sœurs. Ils se retrouvèrent tous ensemble pour en discuter. Gilli répondit à Leif : «

Il me paraît peu sûr de faire confiance à Thráendr et nous pouvons consentir à ce que ceux d'entre nous qui sont au service du roi soient armés de même que certains de nos hommes mais que tous les autres ne portent pas d'armes. » Et ils en décidèrent sur le champ.

L'hiver prit fin et l'été suivant les hommes vinrent au thing à Straumsey. Alors il arriva un jour que Gilli et Leif allèrent de leurs tentes jusque sur une hauteur qu'il y avait là sur l'île. Ils étaient en train de bavarder lorsque, regardant à l'est de l'île, où le soleil se lève, ils aperçurent un assez grand nombre d'hommes débarquer sur le promontoire qui se trouvait là : ils en comptèrent une trentaine. De beaux boucliers et des heaumes splendides, des haches et des javelots étincelaient sous le soleil ; c'était une troupe des plus redoutables. Ils virent que l'homme qui marchait en tête était grand et vigoureux, portait une tunique rouge, un bouclier de deux couleurs, bleu et jaune, un heaume sur la tête et une hallebarde à la main. Ils crurent reconnaître Sigurd Thorlaksson. L'homme qui le suivait était bien bâti, il avait une tunique rouge et un bouclier rouge. Il leur sembla bien reconnaître en lui Thord le bas. Le troisième portait un bouclier rouge sur lequel était dessiné un homme et il avait une grande hache à la main. C'était Gaut le rouge. Leif et Gilli s'en retournèrent précipitamment à leurs tentes. Sigurd et ses hommes survinrent aussitôt tous bien armés. Thráendr sortit de sa tente et alla à la rencontre de Sigurd, accompagné de beaucoup d'hommes, tous en armes. Leif et Gilli avaient peu d'hommes par rapport à Thráendr et la plus grande différence, c'est que peu d'entre eux étaient armés. Thráendr et ses parents s'approchèrent du groupe de Leif et de Gilli. Thráendr dit alors : Il se trouve, Leif mon fils adoptif, que mes parents qui avaient dernièrement quitté les Féroé en toute hâte sont de retour. Or je ne souffrirai plus que mes parents et moi-même soyons tenus en échec par toi et Gilli. Vous avez donc le choix : ou bien j'arbitre seul le litige qui vous sépare, ou bien si vous refusez, je ne chercherai pas à les empêcher de passer à l'action. » Leif et Gilli virent qu'ils n'avaient pas cette fois-ci de forces suffisantes à opposer à celles de Thráendr ; ils choisirent en conséquence de soumettre toute l'affaire au jugement de Thráendr, et celui-ci trancha sur le champ, disant qu'il ne serait pas plus sage par la suite. « Voici donc ma sentence », dit Thráendr, « je veux que mes parents soient libres d'aller où bon leur semble dans l'archipel bien qu'ils aient été bannis précédemment ; aucune des deux parties n'aura d'amende à payer. Je veux partager le domaine féroïen de telle sorte que J'en garde un tiers, que Leif en ait un autre tiers et que les fils de Sigmund aient le dernier tiers. Ce domaine a été suffisamment longtemps sujet de haine et pomme de discorde. A toi, Leif, mon

fil adoptif » dit encore Thrádr, « je t'offre de prendre ton fils, Sigmund, chez moi et de l'élever. Je veux faire cela pour te tendre encore la main. » Leif répondit : « Pour ce qui est d'élever l'enfant, il en sera comme Thora décidera ; ou bien elle acceptera que son fils aille avec toi, ou bien elle voudra le garder avec nous. » Après quoi il se séparèrent. Lorsque Thora apprit la proposition de Thrádr concernant l'enfant, elle répondit : « Il se peut que je vois les choses différemment ; mais pour Sigmund mon fils, je ne peux pas décliner cette offre de Thrádr de l'élever, si je dois me prononcer ; car à mes yeux Thrádr est supérieur à la plupart des hommes. » Sigmund, le fils de Thora et de Leif, aila donc à Gata pour y être élevé par Thrádr ; il était alors âgé de trois ans, c'était un enfant plein de promesses ; et c'est là qu'il grandit.

Chapitre 50

Au temps où Sveinn régnait sur la Norvège ainsi que sa mère, Alfifa⁸⁸, Thrádr était chez lui à Gata avec ses parents, Sigurd, Thord et Gaut le rouge. On dit que Thrádr n'était pas marié, mais il avait une fille du nom de Gudrun. Et quand les parents de Thrádr eurent habité là quelque temps, ils vint leur parler et décréta qu'il ne voulait plus d'eux chez lui tant ils étaient paresseux et oisifs. Sigurd répondit grossièrement : il l'accusa de n'avoir fait que du mal à tous ses parents et dit qu'il s'était approprié son patrimoine. Ils finirent par se disputer vertement. Alors les trois parents s'en allèrent ; ils se rendirent à Straumsey, la plus peuplée des îles Féroé. Un homme habitait là, il s'appelait Thorhal le riche. Il avait une femme nommée Birna et qu'on appelait Birna de Straumsey ; c'était une belle femme, très fière. Thorhal était alors déjà âgé et Birna l'avait épousé pour son argent. Thorhal avait prêté de l'argent presque à tout le monde et ce qu'on lui remboursait était souvent bien maigre. Sigurd, Thord et Gaut vinrent à Straumsey trouver le paysan Thorhal pour lui parler. Sigurd lui proposa d'aller exiger les sommes qu'on lui devait et dont le remboursement était des plus incertains, en échange de quoi il en toucherait la moitié, et s'il fallait intenter des procès, il aurait pour cette tâche ce dont il avait besoin pour l'action en justice, mais le paysan recevrait la moitié de l'argent qu'il ferait rentrer. Thorhal trouva les conditions bien dures et pourtant ils finirent par conclure cet

⁸⁸ Sveinn et Alfifa régnèrent sur la Norvège de 1030 à 1035.

arrangement. Sigurd parcourut les Féroé en tous sens et recouvra les créances de Thorhal, poursuivant en justice lorsque cela semblait nécessaire. Il récupéra très vite énormément d'argent et s'enrichit rapidement. Sigurd et ses deux parents demeurèrent longtemps chez Thorhal. Sigurd et Birna parlaient souvent ensemble et les gens disaient qu'il devait chercher à la séduire. Ils restèrent donc là pendant l'hiver. Au printemps, Sigurd dit qu'il voulait exploiter la ferme en commun⁸⁹ avec Thorhal, mais celui-ci se montra plutôt réticent avant que sa femme n'intervînt ; alors le paysan céda et la laissa décider. Sigurd et Birna en firent à leur guise ; ils ne s'occupaient plus de Thorhal et dirigeaient tout comme ils l'entendaient.

Chapitre 51

Il arriva pendant l'été qu'un navire venant aux Féroé se brisa sur l'île de Sudrey. Quantité de biens furent perdus et des douze hommes d'équipage, cinq périrent mais les autres gagnèrent le rivage sains et saufs. Il y avait parmi eux Hafgrim, Bjarngrim et Hergrim : c'étaient trois frères et ils commandaient le navire. Ils manquèrent bientôt de vivres et de ce dont ils avaient aussi besoin. Sigurd, Thord et Gaut allèrent les trouver, leur dirent qu'ils devaient être mal lotis, et les invitèrent tous trois chez eux. Thorhal en parla avec Birna : la décision lui semblait trop hâtive. Mais Sigurd dit que les frais seraient à sa charge. Ils demeurèrent là et furent bien traités, mieux que Thorhal lui-même. Le paysan Thorhal était mesquin et il avait souvent des mots avec Bjarngrim. Un soir, alors que les hommes étaient assis dans la salle, Thorhal et Bjarngrim se querellèrent. Thorhal était sur le banc et tenait un bâton à la main. Il l'agitait tout en proférant des injures, or il n'y voyait pas très clair et le bâton heurta le nez de Bjarngrim. Cela le rendit furieux et il voulut prendre une hache et en frapper la tête de Thorhal. Sigurd bondit aussitôt, retint Bjarngrim et dit qu'il voulait les réconcilier ; et de ce fait, ils se réconcilièrent. Ils passèrent là l'hiver mais à la suite de cela ils évitèrent Thorhal. L'hiver s'écoula. Sigurd dit alors qu'il voulait les aider de quelque façon. Il leur donna un bon byrding que Thorhal et lui possédaient en commun. Une fois encore Thorhal désapprouva, Jusqu'à l'intercession de sa femme. Sigurd leur fournit des vivres et ils s'installèrent à bord ; ils y passaient la nuit puis retournaient à la ferme. Un matin, comme ils étaient prêts, ils prirent le

⁸⁹ L'association (« félag »), mise en commun des biens et des profits, était couramment pratiquée à cette époque. Cf. chapitre 21 : l'association de Sigmund et Harald crâne-de-fer.

chemin de la ferme. Sigurd n’y était pas, il vaquait aux travaux de la ferme, faisant ce qu’il jugeait utile. Ils restèrent là toute la journée. Sigurd rentra et se mit à table ; mais les marchands étaient déjà repartis à bord du bateau. En passant à table, Sigurd demanda où était le paysan Thorhal ; on lui répondit qu’il dormait. « C’est un sommeil anormal » dit Sigurd, « mais est-il habillé ou non ? Nous allons l’attendre pour manger ». Certains allèrent dans la chambre : Thorhal était dans son lit et dormait. Ils en avertirent Sigurd. Ce dernier se leva d’un bond, se rendit jusqu’au lit de Thorhal et fut aussitôt persuadé que Thorhal était mort. Sigurd souleva les draps et vit que le lit était tout taché de sang ; il découvrit une blessure sous le bras gauche, on lui avait enfoncé une étroite lame de fer jusqu’au cœur. Sigurd déclara que c’était un crime affreux — « ce doit être l’œuvre de Bjarngrim qui doit penser avoir vengé ainsi le coup de bâton. Allons jusqu’au bateau en tirer vengeance si faire se peut. » Les parents prirent alors leurs armes ; Sigurd tenait une grande hache à la main, et ils coururent vers le bateau. Sigurd se répandait en invectives, il monta à bord sans attendre. Sur le bateau, les trois frères se levèrent vivement lorsqu’ils entendirent jurer et tempêter. Sigurd se précipita sur Bjarngrim et des deux mains lui assena un coup de hache en pleine poitrine et la hache y resta plantée. Il tomba raide mort. Thord le bas frappa de son épée Hafgrim à l’épaule, il lui trancha tout le côté et le bras tomba. Il fut tué net. Gaut le rouge enfonça d’un coup sa hache dans la tête de Hergrim qu’il fendit jusqu’aux épaules. Quand ils furent morts tous les trois, Sigurd dit qu’il ne toucherait pas aux autres qui restaient mais qu’il voulait l’argent que laissaient les frères ; toutefois c’était bien peu. Sigurd et ses compagnons rentrèrent chez eux avec cet argent. Il estimait avoir bien vengé le paysan Thorhal. Mais néanmoins Sigurd et ses parents acquirent mauvaise réputation à la suite de la mort de Thorhal. Sigurd épousa Birna et exploita la ferme avec elle. Thorhal et Birna avaient beaucoup d’enfants.

Chapitre 52

Il y avait un homme qui s’appelait Thorvald et qui habitait à Sandey. Sa femme se nommait Thorbera. Il était riche et déjà âgé à cette époque. Gaut le rouge vint trouver Thorvald et lui proposa d’aller exiger les sommes d’argent prêtées à ceux qui ne remboursaient guère. Ils conclurent un arrangement semblable à celui de Thorhal et Sigurd. Gaut restait chez Thorvald autant qu’avec Sigurd. Et bientôt on raconta que Gaut séduisait la femme de Thorvald. Gaut

amassa beaucoup d'argent. Un jour arriva un homme qui devait de l'argent à Thorvald ; il était pêcheur. Et le soir, il faisait sombre dans la salle où les hommes étaient assis. Thorvald réclama alors son argent au pêcheur, mais celui-ci tarda à répondre et fut plutôt grossier. Gaut allait et venait dans l'ombre, ainsi que quelques hommes. Et contre toute attente Thorvald s'écria : « Misérable, tu enfonces ton couteau dans la poitrine d'un vieillard innocent. » Il s'appuya contre la cloison et mourut aussitôt. Quand Gaut entendit cela, il se jeta immédiatement sur le pêcheur et lui assena un coup mortel ; il dit qu'ainsi il ne ferait plus de mal. Gaut exploita alors la ferme avec la veuve qu'il épousa.

Chapitre 53

Il y avait un homme qui s'appelait Leif ; c'était le fils de Thorir Beinisson. Il faisait du commerce entre la Norvège et les Féroé et gagnait bien sa vie. Quand il était aux Féroé, il demeurait tantôt chez Leif Özurarson, tantôt chez Thurid la grande veuve et ses fils. Il se trouva qu'une fois où Leif Thorisson arriva avec son bateau aux Féroé, Sigurd Thorlaksson l'invita chez lui à Straumsey et il accepta. Leif Özurarson vint à bord et n'apprécia pas d'apprendre que son homonyme avait accepté une invitation de Sigurd ; il dit que c'était déraisonnable et qu'il lui avait offert le séjour chez lui à Sudrey. Leif répondit que la décision était prise et partit habiter chez Sigurd qui le plaça à ses côtés à table et se montra amical avec lui. Il passa là l'hiver et fut très bien traité.

Chapitre 54

Au printemps suivant, on raconte qu'un jour Sigurd dit qu'il allait chercher de l'argent que lui devait son voisin nommé Björn — « et je veux, Leif », dit-il, « que tu viennes avec moi et contribues à une entente entre nous car Björn s'emporte facilement, or il y a longtemps que j'aurais dû récupérer cet argent. » Leif dit qu'il voulait bien y aller comme il le désirait. Tous deux se rendirent alors ensemble chez Björn et Sigurd exigea son argent, mais Björn répondit grossièrement. Une querelle éclata et Björn voulut frapper Sigurd ; Leif s'interposa et la hache de Björn l'atteignit à la tête, le tuant sur le coup. Sigurd se jeta alors sur Björn et le frappa à mort. La nouvelle se répandit. Or Sigurd était seul à pouvoir raconter les faits. La mauvaise

réputation de Sigurd grandit encore. Thurid la grande veuve et Thora sa fille défièrent Leif Özurarson car il ne daignait pas lever le petit doigt après pareil outrage ; elles se montrèrent froides et hostiles à son égard mais il fit preuve du plus grand calme. Elles dirent que cela venait de sa lâcheté et de son indifférence. La mort de Leif Thorisson troubla énormément les deux femmes ; elles étaient persuadées que c'était Sigurd qui l'avait tué. On raconte que Thurid vit une fois Sigmund Brestisson, son mari, venir à elle en rêve, comme si cela s'était réellement passé. Il lui parla : « Tu ne te trompes pas », dit-il « c'est bien moi qui suis venu ici et avec la permission de Dieu lui-même ; mais ne sois pas dure niméchante envers Leif, ton gendre, car il lui sera donné de venger l'outrage que vous avez subi. » Après quoi Thurid se réveilla et raconta son rêve à sa fille Thora et elles furent désormais plus gentilles avec Leif qu'auparavant.

Chapitre 55

Il faut ensuite raconter qu'un navire arriva aux Féroé et mouilla à Straumsey non loin de la ferme de Sigurd ; c'étaient des Norvégiens et le capitaine s'appelait Arnljot. Ils étaient dix-huit à bord. Près de l'endroit où ils avaient jeté l'ancre habitait un homme qui s'appelait Skopti. Il effectua des travaux pour les marchands et leur rendit de bons services ; et ils lui furent reconnaissants. Le capitaine vint parler à Skopti et lui dit : « Je vais te parler franchement : Bjarngrim et ses frères, que Sigurd Thorlaksson a tués, étaient mes fils ; et je voudrais que tu me conseilles de façon à surprendre Sigurd et ses parents et à venger mes fils. » Skopti répondit qu'il n'avait pas d'obligations envers Sigurd et promit à Arnljot de l'avertir dès que l'occasion se présenterait d'attaquer Sigurd et ses parents. Or un jour, pendant l'été, les trois parents, Sigurd, Thord et Gaut, embarquèrent et se dirigèrent vers une île pour y chercher des bêtes à abattre, car les Féroïens ont coutume d'avoir de la viande fraîche toute l'année. Quand ils furent partis, Skopti alla prévenir Arnljot. Les marchands furent aussitôt prêts, montèrent à quinze dans le canot qu'ils avaient à bord de leur navire et gagnèrent l'île où Sigurd et ses parents étaient déjà arrivés. Douze d'entre eux débarquèrent sur l'île, les trois autres gardaient le canot. Sigurd et ses compagnons aperçurent les hommes venir sur l'île et discutèrent entre eux pour savoir de qui il s'agissait. Ils virent que ces hommes portaient des habits colorés et étaient armés. « Il se peut », dit Sigurd, « que ce soient les marchands qui

ont passé l'été ici et il se peut aussi qu'ils aient eu d'autres intentions que de faire un marché, et peut-être ont-ils affaire à nous ; alors il faut que nous nous préparions. Nous allons marcher à leur rencontre et nous suivrons l'exemple de Sigmund Brestisson », continua Sigurd ; « nous courrons ensuite chacun de notre côté et nous nous retrouverons tous au bateau. » Alors ils marchèrent vers eux. Arnljot poussa aussitôt ses hommes à attaquer, leur demandant de venger ses fils. Sigurd et ses parents fuirent chacun de leur côté et se rejoignirent sur la grève devant leur bateau. Arnljot et ses compagnons arrivèrent à leur tour et les attaquèrent. Sigurd frappa celui qui se jetait sur lui et lui trancha les deux jambes au-dessus des genoux, l'envoyant ainsi à la mort. Thord tua un deuxième homme et Gaut le troisième. Puis ils sautèrent à bord de leur bateau et longèrent la côte de l'île à la rame jusqu'au canot où se tenaient les trois hommes. Sigurd y monta d'un bond, tua l'un d'eux et jeta les deux autres à la mer ; ils prirent le canot et rentrèrent à la rame avec les deux embarcations. Sigurd rassembla des hommes et retourna sur l'île ; ils y débarquèrent. Les Norvégiens se regroupèrent en hâte, prêts à se défendre. Thord le bas déclara : « Je suis d'avis, Sigurd, parent, de leur faire grâce, car ils sont à notre merci et nous avons déjà causé à Arnljot de grosses pertes. » Sigurd répondit : « C'est bien parlé, mais je veux qu'ils me laissent décider de tout, s'ils doivent être graciés. » Et de fait, ils s'en remirent au seul jugement de Sigurd. Il condamna Arnljot à verser trois compensations pour chacun d'eux. Arnljot, qui était Hébridais, remit tout cet argent ; ce fut son dédommagement pour la mort de ses fils. Après quoi, il quitta les îles Féroé. Sigurd eut connaissance de la trahison de Skopti ; il dit qu'il aurait la vie sauve mais devrait quitter les Féroé : il se rendit en Norvège et on le déclara hors-la-loi aux Féroé.

Chapitre 56

Il faut dire maintenant que Sigurd Thorlaksson incita son frère Thord à se marier. Thord lui demanda qui, à son avis, il pourrait épouser. « Je ne dois pas repousser ce parti, car il me semble être le meilleur ici aux Féroé : il s'agit de Thurid la grande veuve. » « Je n'avais pas d'aussi hautes ambitions », dit Thord. « Tu n'auras pas cette femme si nous ne la demandons pas en mariage », dit Sigurd. « Je ne veux pas m'y risquer » répondit-il « et il est peu vraisemblable qu'elle consente à m'épouser ; mais tu peux quand même essayer ». Sigurd partit le lendemain pour Skufey faire sa demande à Thurid. Elle l'écouta sans complaisance,

mais il plaïda sa cause. Et en définitive elle dit qu'elle devait consulter ses amis et ses fils et qu'elle l'avertirait de ce qu'il en serait alors. Sigurd rentra chez lui et annonça tout ce qu'il y avait de favorable dans sa réponse. « Cela me paraît étrange » dit Thord, « et je doute du sérieux de ses propos ». Thurid fit part de cette déclaration à Leif, son gendre, et à Thora, sa fille. Thora lui demanda ce qu'elle avait répondu. Elle dit qu'elle l'avait repoussée mais cependant avec moins de fermeté qu'elle ne l'aurait souhaité « mais que me conseilles-tu, ma fille ? » Celle-ci répondit : Si je puis te donner un conseil, il ne faut pas l'écarter si vous avez quelque intention de vous venger des torts qui nous ont été faits et je ne vois pas de meilleur appât que celui-là pour les attirer. Je n'ai pas besoin de choisir les mots que ma mère dira car elle doit connaître bien des moyens de les attirer sans qu'il s'en rendent compte. » Leif partageait l'opinion de Thora et dit qu'il pensait faire en sorte qu'ils aient enfin ce qu'ils méritent ; ils convinrent d'un jour où Sigurd et Thord viendraient conclure cette affaire. Puis Leif déclara : « Thráðr voyait loin quand il nous a offert d'élever notre enfant, et je te tiens pour responsable, Thora ; ce sera la mort de Sigmund, notre fils, s'il est chez Thráðr et que nous réglons nos comptes avec Sigurd. « Je m'oppose », dit Thora, « à ce qu'il reste là-bas plus longtemps et il faut que nous allions à Austrey et que tu rencontres Thráðr, ton père adoptif. » Ils furent tous d'accord.

Chapitre 57

Leif et Thora embarquèrent donc et ils étaient sept à bord de leur bateau ; ils atteignirent Austrey après avoir subi toute la journée l'assaut des vagues et Leif et les hommes étaient trempés Jusqu'aux os, seule Thora avait pu rester sèche. Ils montèrent jusqu'à la ferme de conduire Thora dans une pièce où elle eut le petit Sigmund, son fils, avec elle. Il avait alors neuf ans et paraissait des plus éveillés. Sa mère lui demanda ce que Thráðr lui avait appris et il dit qu'il savait tout des procès, de ses droits et de ceux des autres ; il avait bien retenu la leçon. Puis elle lui demanda ce que son père adoptif lui avait appris de la foi chrétienne. Sigmund répondit qu'il savait le « Pater noster » et le « credo ». Elle dit qu'elle voulait les lui entendre réciter et c'est ce qu'il fit ; il lui sembla qu'il dit le « Pater noster » à peu près bien, mais voici quel était le « credo » de Thráðr .

« Je ne sors pas seul, .

quatre autres m'accompagnent,
cinq anges de Dieu ;
je fais une prière pour moi
une prière pour le Christ ,
je chante sept psaumes,
que Dieu me protège —⁹⁰ »

A cet instant Thráendr entra dans la pièce et demanda de quoi ils parlaient. Thora répondit que son fils Sigmund venait de lui réciter les prières qu'il lui avait apprises — « et je trouve que le 'credo' est méconnaissable dit-elle. « Comme tu sais », dit-il, « le Christ a eu douze disciples ou davantage et chacun d'eux avait son 'credo' ; moi aussi J'al mon 'credo', et toi celui que tu appris ; il y a beaucoup de 'credos' et il n'y a pas qu'une seule manière qui soit la bonne, voilà. » Ils n'en dirent pas davantage. Le soir, l'hospitalité fut grande et ils burent à loisir ; Thráendr était d'excellente humeur. Il déclara qu'on allait les installer là dans la pièce et qu'on disposerait des lits par terre. Leif dit que ce serait bien ainsi. Thora dit qu'elle voulait que Sigmund lui racontât tout ce qu'il avait fait et qu'il passât la nuit auprès d'elle. « Je m'y oppose » dit Thráendr, « car je ne pourrais alors jamais fermer l'œil de la nuit ». « Tu peux bien m'accorder cela, mon cher Thráendr » reprit-elle. Et finalement, la garçon coucha avec eux ; mais Thráendr avait un petit bâtiment à lui et c'est là qu'il couchait d'habitude avec, auprès de lui, le jeune garçon et quelques hommes. Thráendr se retira dans sa chambre alors qu'il était déjà très tard. Leif voulait dormir ; il se coucha et tourna le dos à sa femme. De la main, elle le poussa dans le dos et le pria de ne pas dormir. « Lève-toi », dit-elle, « et fais cette nuit, avec nos hommes, le tour d'Austrey ; endommagez tous les bateaux de sorte qu'aucun ne soit plus en état de naviguer. » Et c'est ce qu'ils firent. Chaque crique était familière à Leif et ils détériorèrent toutes les embarcations pour les rendre inutilisables. Ils ne dormirent pas de la nuit et se levèrent tôt le matin. Thora et Sigmund regagnèrent leur bateau tandis que Leif alla dans la chambre de Thráendr prendre congé de lui et le remercier de son chaleureux accueil « et Thora veut que Sigmund l'accompagne ». Thráendr avait peu dormi cette nuit-là. Il dit qu'il n'était pas question que Sigmund s'en allât. Leif regagna le bateau en toute hâte ; or Thráendr

⁹⁰ Ceci est en fait le début d'une prière alors connue sous le nom de « Englabaen », la prière des anges.

crut enfin comprendre le plan de Leif et des siens et il demanda à ses domestiques de sortir un petit bateau qu'il possédait. Ils coururent à bord, rejoints par beaucoup d'hommes. Ils le mirent à la mer et s'enfoncèrent aussitôt dans l'eau qui était aussi noire que de l'encre. Ceux qui purent revenir sur la terre ferme s'estimèrent heureux. Il n'y avait pas sur l'île un seul bateau en état de prendre la mer et Thrádr fut contraint de rester là, bon gré mal gré. Leif rentra chez lui sans tarder et réunit des hommes. On était alors à la veille du jour où Sigurd et Thord étaient attendus.

Chapitre 58

Il faut dire maintenant de Thord et de Sigurd, les fils de Thorlak, qu'il s'apprêtèrent à partir le jour convenu. Sigurd faisait tout pour aller vite. Thord dit qu'il n'avait guère envie d'y aller, — « et j'ai l'impression que tu es voué à une mort prochaine⁹¹ », dit-il, « comme tu marques un si grand empressement ». « Ne te rends pas ridicule », dit Sigurd, « et n'aie pas peur quand il n'y a pas de danger. Nous ne manquerons pas en tout cas cette rencontre dont nous sommes convenus. » « C'est à toi de décider » dit Thord, « mais cela ne me surprendrait pas que nous ne rentrions pas tous sains et saufs ce soir. » Ils embarquèrent et ils étaient douze à bord, tous bien armés. Ils affrontèrent une tempête dans la journée et de dangereux courants, mais ils s'en sortirent bien et atteignirent Skufey. Alors Thord dit qu'il ne voulait pas aller plus loin. Sigurd répliqua qu'il irait jusqu'à la ferme, dût-il s'y rendre seul. Thord dit qu'il devait être près de mourir. Sigurd débarqua sur l'île. Il avait une tunique rouge et sur ses épaules un manteau bleu retenu autour du cou⁹². Il portait une épée au côté et un heaume sur la tête. Il débarqua et, tandis qu'il approchait des bâtiments, il vit que les portes étaient fermées. L'église que Sigmund avait fait bâtir dans la cour de la ferme se trouvait juste en face de la porte d'entrée. Et en arrivant entre la maison et l'église, il vit que celle-ci était ouverte et qu'une femme en sortait, vêtue d'une tunique rouge et d'un manteau jeté sur ses épaules. Sigurd reconnut Thurid, la maîtresse de maison, et se tourna vers elle. Elle le salua aimablement et alla jusqu'à un tronc d'arbre qu'il y avait là dans la cour. Ils s'assirent sur le tronc d'arbre, mais elle voulait

⁹¹ « Feigr » décrit l'apparence particulière des êtres vivants sur le point de mourir, ce que certains individus ont le don de deviner.

⁹² Ce manteau ou « tuglamöttull » était une sorte de cape möttull » fermée devant par une bride (« tygill »)

faire face à l'église alors qu'il voulait faire face à la porte de la maison. Elle l'emporta et ils se tournèrent vers l'église. Sigurd demanda quels hommes étaient présents. Elle répondit qu'il y en avait peu. Il demanda si Leif était là. Elle dit qu'il n'était pas là. « Est-ce que tes fils sont à la maison ? » dit-il. « Oui, en effet », répondit-elle. « Et qu'ont-ils dit de notre affaire alors ? » demanda Sigurd. « Nous en avons conclu », dit-elle, « que c'est toi que nous préférons toutes, nous les femmes, et je n'aurais pas tardé à te donner ma main si tu avais été libre. » « Alors je n'ai vraiment pas de chance », dit Sigurd, « mais cela peut bientôt changer et je pourrais retrouver ma liberté ». « Advienne que pourra » dit-elle. Et à cet instant il voulut l'amener contre lui et la prit dans ses bras, mais elle agrippa son manteau qu'elle tira vers elle, et au même moment la porte s'ouvrit et un homme sortit en courant, l'épée tirée. C'était Heri Sigmundarson. Voyant cela, il se dégagea de son manteau et se libéra, et Thurid ne tenait plus que le manteau. Plusieurs hommes sortirent alors et Sigurd dévala le champ. Heri saisit une lance, courut après lui dans le champ et il était le plus rapide. Il jeta la lance en direction de Sigurd et ce dernier s'aperçut que l'arme allait l'atteindre entre les deux épaules ; il se coucha à terre et la lance passa au-dessus de lui et se planta plus loin dans le champ. Sigurd se releva promptement, empoigna la lance et la renvoya, atteignant Heri en pleine poitrine et le tuant sur le coup. Puis Sigurd descendit l'étroit sentier à toute allure ; Leif arriva là où gisait Heri mais ne s'y attarda pas et continua sa course sur l'île ; et du haut de la falaise où il parvint, d'une trentaine de mètres de hauteur⁹³ à ce qu'on raconte, il sauta en bas sur la grève. Leif se reçut sur ses pieds. Il courut à leur bateau et comme Sigurd, qui venait d'y arriver, allait sauter à bord, Leif le frappa de son épée, le visant au côté ; mais Sigurd se retourna et Leif eut l'impression qu'il lui enfonçait l'épée dans le ventre. Sigurd sauta dans le bateau qui s'éloigna aussitôt et ils se quittèrent ainsi.

Leif remonta sur l'île trouver ses hommes et donna l'ordre d'embarquer immédiatement. — « Nous allons nous lancer à leur poursuite », dit-il. Ils lui demandèrent s'il savait que Heri était mort ou s'il avait rencontré Sigurd. Il répondit qu'il n'était pas temps de discourir. Ils se précipitèrent à bord de deux bateaux ; Leif avait quatre-vingts hommes et ils étaient nettement en retard sur ceux qu'ils poursuivaient. Sigurd et ses compagnons débarquèrent à Straumsey. Sigurd était resté à la barre et n'avait pratiquement rien dit de toute la traversée.

⁹³ Le texte islandais dit : « fimmtán fadma », quinze toises. Cette unité de mesure était surtout utilisée pour les hauteurs ou les profondeurs et était égale à plus de 1,80 m.

Quand il descendit du bateau, Thord lui demanda s'il était gravement blessé. Il répondit qu'il ne savait pas au juste. Sigurd marcha jusqu'au mur d'un abri pour bateaux qui se trouvait là, au bord de la mer, et y appuya les mains, bras levés ; les autres vidèrent le bateau, puis ils allèrent jusqu'à l'abri où ils virent Sigurd debout, raide mort. Ils portèrent son corps Jusque chez lui et ne divulgèrent pas ce qui s'était passé. Ils allèrent souper et alors qu'ils étaient à table, Leif et ses hommes arrivèrent à la ferme et y mirent le feu. Les onze hommes à l'intérieur se défendirent vaillamment, mais il y avait trente assaillants. Quand la maison fut la proie des flammes, Gaut le rouge sortit en courant, car il ne supportait plus de rester enfermé. Steingrim Sigmundarson se jeta sur lui ainsi que deux autres hommes, mais il se défendit bien. Gaut frappa Steingrim au genou, lui tranchant la rotule et la blessure fut si grave qu'il boita le reste de sa vie, et il tua un de ses compagnons. Survint alors Leif Özurarson et ils échangèrent des coups et Leif finit par abattre Gaut. Alors Thord le bas sortit à son tour ; Brand Sigmundarson et deux autres hommes se précipitèrent sur lui, mais en définitive Thord tua Brand et ses deux compagnons. Leif Özurarson survint à nouveau et transperça Thord de la même épée qui avait éventré Sigurd son frère, et Thord succomba aussitôt.

Chapitre 59

Après ces événements Leif s'en retourna chez lui et devint célèbre pour cet exploit. Mais quand Thráandr apprit la nouvelle, il fut si rudement éprouvé qu'il mourut, rongé de chagrin et de dépit. Leif fut désormais seul à la tête de toutes les îles Féroé ; c'était du temps du roi Magnus le bon Olafsson⁹⁴. Leif partit en Norvège trouver le roi Magnus et obtint de lui le domaine des Féroé ; puis il rentra dans les îles où il demeura jusqu'à la fin de ses jours. Sigmund, son fils, habita à Sudrey après son père Leif, et fut considéré comme un grand homme. Thurid et Leif moururent du temps du roi Magnus, et Thora habita chez son fils Sigmund, et fut toujours considérée comme l'une des plus grandes dames. Le fils de Sigmund s'appelait Hafgrim et celui-ci eut pour fils Einar et Skeggi qui gouvernaient les Féroé il y a peu de temps encore. Steingrim le boiteux Sigmundarson vécut à Skufey et fut considéré comme

⁹⁴ Magnus le bon (Magnús gódi Ólafsson) régna de 1035 à 1047.

un bon paysan. Et on ne raconta rien d'autre qui ait pu marquer la vie de Sigmund Brestisson ou de ses descendants.

Annexe : « Les Götuskeggjar »

